



Le Cavalier et son ombre

Boubacar Boris Diop

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Boubacar Boris Diop

Le Cavalier et son ombre

roman



Philippe Rey

DU MÊME AUTEUR

- Le temps de Tamango*, roman, L'Harmattan, 1981 Le Serpent à Plumes, 2002
Les tambours de la mémoire, roman, L'Harmattan, 1990
Les traces de la meute, roman, L'Harmattan, 1993
Murambi, le livre des ossements, roman, Stock, 2000
Doomi Golo (en wolof), roman, Papyrus, 2003
Nérophobie, essai, avec Odile Tobner et François-Xavier Verschave, Les Arènes, 2005
Kaveena, roman, Philippe Rey, 2006
L'Afrique au-delà du miroir, essais, Philippe Rey, 2007
Les petits de la guenon, roman, Philippe Rey, 2009

Le Cavalier et son ombre est d'abord paru chez Stock en 1997 puis en format de poche aux Nouvelles Éditions Ivoiriennes en 1999.

© 2009, Éditions Philippe Rey

7, rue Rougemont
75009 Paris

www.philippe-rey.fr

ISBN : 978-2-84876-255-5

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.

Avec le soutien du



www.centrerenationaldulivre.fr

Pour Bougouma Mbaye et Mbëgge Fall

À Francine et Max Krummenacher

Table des matières

Copyright

Du même auteur

Dédicace

Table des matières

PREMIÈRE JOURNÉE

DEUXIÈME JOURNÉE

TROISIÈME JOURNÉE

PREMIÈRE JOURNÉE

Je suis arrivé hier, peu après minuit, à l'hôtel Villa Angelo. C'est mon tout premier séjour dans cette paisible petite ville de l'Est et je sens, déjà, à quel point il me sera difficile de trouver une pirogue pour Bilenty, ma destination finale, sur l'autre rive du fleuve. L'hivernage a été très pluvieux et les villages en amont – c'est le cas de Bilenty – sont restés presque complètement isolés du pays pendant plusieurs semaines. Par bonheur, les choses ont fini par s'arranger de ce côté. Plus rien ne s'opposait, en principe, à la reprise du trafic.

Voilà du moins ce que je croyais avant de venir ici. En fait, la situation n'est pas aussi simple et il me faudra faire preuve d'une certaine patience. Une seule pirogue assure la liaison entre la ville et Bilenty, et l'attente peut durer, selon les cas, quelques heures ou plusieurs jours. Il va de soi que la navigation sur le fleuve n'est pas toujours sans danger. La brusque montée des eaux est souvent à l'origine d'accidents meurtriers et il faut compter avec d'autres difficultés. L'affaire est même parfois un peu troublante : ainsi, aucun de mes interlocuteurs n'a pu me dire, clairement, à quoi tenaient ces difficultés. J'ai essayé de discuter de la question au téléphone avec le Passeur – qui a en quelque sorte le monopole de la ligne – mais, à mon grand étonnement, l'homme de l'art s'est montré pour le moins évasif.

De toute façon, rien ne pourra me faire céder au découragement. La décision que j'ai prise il y a quelques jours de me rendre à Bilenty, auprès de Khadidja, est la plus importante de ma vie. Elle m'a coûté insomnies et angoisses et, on le verra, elle n'a pas fini de me tourmenter. Pourtant, quoi qu'il advienne, j'irai jusqu'au bout.

Quant au voyage d'hier lui-même, il n'y a, je crois, rien à en dire. Voyage de nuit, sans histoires. En temps normal, je l'aurais probablement trouvé très ennuyeux. Pendant une heure environ, la conversation a été plutôt animée dans le car, puis, l'un après l'autre, les passagers se sont assoupis ou murés dans le silence. Parfois nous traversons à vive allure des bourgades déjà endormies depuis longtemps et leurs lueurs blafardes me donnaient l'impression, diffuse et un peu pénible, d'une victoire de la mort sur la vie. L'instant d'après, nous replongions dans l'obscurité de la brousse, rendue plus épaisse encore par les phares du véhicule balayant une route par endroits latéritique et aux crevasses gorgées d'eaux de pluie. Lorsque nous roulions en rase campagne, je pouvais deviner au loin les toits pointus de quelques cases ou de vagues silhouettes d'arbres qui semblaient blottis contre l'horizon.

Tout, étrangement, me ramenait à la lettre de Khadidja. J'entendais de nouveau ce que je suis bien obligé d'appeler, faute de mieux, le cri de détresse de Khadidja. Elle m'écrivait : « Lat-Sukabé, viens avant qu'il ne soit trop tard. » Ce passage de sa lettre résonnait sans arrêt dans ma tête et sans doute est-ce lui qui m'a tenu éveillé pendant tout le trajet. Un bout de phrase terrible, en vérité. Pour qui, comme moi, connaissait la retenue de Khadidja et sa répugnance à s'apitoyer sur son sort – je dirais même son courage quasi surhumain face aux épreuves de la vie – ces propos étaient lourds de sens. Ils ne pouvaient signifier qu'une chose : Khadidja, la femme qui avait le plus compté dans ma vie, était en train de mourir à Bilenty, huit ans après sa mystérieuse disparition. Parfois, j'éprouvais un vague remords, mais – c'est un point sur lequel je tiens à être clair dès à présent – je mentirais en disant que je me sentais réellement responsable des malheurs de Khadidja. Je ne dirais pas non plus que c'était sa faute. Non, je ne dirais pas cela. Tout simplement, nous ne pouvions pas prévoir, elle et moi, ce qui est arrivé. Certes, le travail qu'elle avait dû accepter de faire à l'époque était – et reste – assez peu courant, mais personne ne pouvait imaginer que cela allait se terminer de cette façon. Il est trop tard, je le crains, pour faire revenir Khadidja parmi nous, je veux dire parmi les gens que, à tort ou à raison, l'on dit ordinaires, mais ma place est à ses côtés. Même si je n'y suis pour rien, je ne peux supporter l'idée qu'elle a pendant si longtemps enduré toute seule ces atroces souffrances. Tant que je croyais Khadidja morte, je pouvais continuer à mener ma petite existence dérisoire en me demandant, entre deux désillusions amères, ce qui s'était exactement passé huit années auparavant. Huit années, ce n'est rien, mais celles-ci m'ont paru très longues, peuplées de mille questions sans réponses. Et au centre de toutes, celle-ci : pourquoi n'ai-je jamais pu parler, même à mes meilleurs amis, de Khadidja ; pourquoi tout ce qui avait trait à notre vie commune est toujours resté pour moi de l'ordre de l'indicible ? Mélodie secrète dans la grisaille des jours, l'éternel et délicieux mystère de ma solitude.

À la gare routière, il n'y avait plus, assez curieusement, ni taxi ni calèche, et il m'a fallu faire à pied le trajet jusqu'à l'hôtel Villa Angelo.

En longeant le fleuve, j'ai posé mon sac par terre et je me suis longuement arrêté, malgré l'heure tardive, pour contempler dans le lointain l'épais rideau d'arbres qui me séparait de Khadidja. De la savoir soudain si proche après ces longues années d'incertitude ne me procurait pas, contre toute attente, des sensations particulièrement vives. Ma propre sérénité, proche de l'indifférence, me laissait quelque peu perplexe. Normalement, j'aurais dû éprouver des sentiments d'une extrême violence, comme le jour où j'ai reçu sa lettre, par exemple une envie totalement irraisonnée de la revoir sur-le-champ et de redevenir presque, à ses côtés, un enfant gracieux et pur. Mais il n'en allait déjà plus ainsi. Une route pleine de périls s'ouvrait devant moi et je n'étais plus sûr, au dernier moment, d'oser l'emprunter. En son temps, Khadidja, elle, n'avait pas hésité une seconde. Elle ne le pouvait

d'ailleurs pas. Je l'ai vue sombrer lentement dans un délire intégral, au point de ne plus savoir de quel côté du miroir elle se trouvait. Pour dire la vérité, Khadidja ne savait plus, vers la fin, ce qu'elle faisait. Mais moi ? Parfois je la voyais, avec irritation ou frayeur, sous les traits d'une sorcière cherchant à me livrer en sacrifice aux forces des ténèbres. D'autres fois, je redoutais de me trouver en face d'une Khadidja rendue méconnaissable par la maladie et de devoir affronter le spectacle de sa décrépitude. Souvent aussi, un peu de cynisme venait donner quelque allure à mes lâches tremblements. M'efforçant à un raisonnement froid et strict, je me disais : il n'y a plus rien à faire pour Khadidja, mais est-il vraiment nécessaire que nous nous perdions tous les deux ? En un sens, aller à la rencontre de Khadidja, cela signifiait entrer dans un univers hostile d'un pas décidé et le sourire aux lèvres.

Je n'arrive pas à exprimer ce que j'ai ressenti au cours des dernières semaines et j'ai bien peur de me faire mal comprendre. Le fait est que des désirs contradictoires convergeaient vers moi avec une force égale et que je n'osais pas en assumer un seul ni le laisser guider mes actes. Jusqu'à mon arrivée à l'hôtel, je n'ai cessé de songer, parfois à haute voix, au premier regard que nous allions échanger, Khadidja et moi. Dans une situation telle que la nôtre, c'est toujours en cet instant crucial que tout se joue. Khadidja saurait-elle, comme avant, lire à travers moi avec son effroyable sûreté de jugement ?

L'hôtel Villa Angelo, où je suis descendu, fait penser aux vastes demeures de style colonial que l'on trouve dans l'ancien quartier résidentiel de la ville ; son toit de tuiles rouges et sa façade sont masqués par des arbres probablement centenaires et que, du reste, je n'ai jamais vus ailleurs ; la partie supérieure du bâtiment n'est pas visible du dehors et l'ensemble a une allure plutôt lugubre. Tout à l'heure, en dévalant les escaliers en bois, je me suis accoudé un instant au balcon et j'ai pu embrasser du regard les vingt chambres aux portes vertes de l'unique étage ; de cette hauteur, j'avais une drôle de vue plongeante sur la tonnelle située au centre de la cour : les objets en dessous – une table, des bras de fauteuils et un petit frigo dans un coin – déformés par l'éloignement, paraissaient tout à fait grotesques.

Qu'un hôtel de cet endroit puisse s'appeler ainsi ne manquera sans doute pas d'intriguer certains. En fait, le Villa Angelo doit son nom à une histoire tout à fait étonnante, celle, bien mal connue semble-t-il, du prince Angelo Suleimaan. Une de ces histoires que l'on adore d'ailleurs raconter aux étrangers de passage, dans les villes qui, comme celle-ci, ont connu leur heure de gloire. Je dois l'avouer : avant de venir ici, je ne savais presque rien du prince Angelo Suleimaan. Je tenais d'un ami historien le récit de ses aventures que l'on peut résumer ainsi : à huit ans il est offert en cadeau par le Négus, son père, à l'empereur d'Autriche. D'une intelligence hors du commun, il se trouve mêlé à des intrigues politiques et sentimentales compliquées et triomphe à la cour impériale. Vers sa quarantième année, il est assassiné et empaillé par ses plus proches amis, puis exposé au rayon des curiosités

exotiques du musée de Vienne. Encore une fois, je ne rapporte là que des bribes de souvenirs. Je tiens à dire que mon ami historien, pas vraiment sûr de son affaire, s'était embrouillé à plusieurs reprises au cours de son récit. Il ne fait cependant pas de doute qu'un vieux moine avait averti en secret le prince des plans qui se tramaient contre lui et que, insouciant de nature, Angelo Suleimaan n'en avait tenu aucun compte. Je crois aussi me rappeler que, pendant je ne sais quelle guerre où Vienne fut bombardée, le corps empaillé du prince a disparu pour toujours parmi les décombres. Le prince Angelo Suleimaan a-t-il, ainsi que le soutiennent certains, de la descendance sur les bords du Danube ? Il m'est impossible de répondre à cette question et je ne sais pas non plus s'il fut l'un des meilleurs amis de Wolfgang Amadeus Mozart.

Naturellement, le plus grand motif de perplexité demeure pour moi l'origine exacte du prince. Le peu que je savais d'Angelo Suleimaan m'inclinait à voir en lui un noble d'Éthiopie. Eh bien, ce voyage aura au moins servi à remettre en cause une telle certitude. Personne, parmi les habitants de cette ville, ne doute de ceci : Angelo Suleimaan en est parti à bord de l'*Estrava*, un matin de l'an 1763, au mois de juillet. L'événement reste, de manière curieuse mais, dans un sens, tout à fait compréhensible, l'orgueil de la ville tombée dans l'oubli et qui fut elle-même la capitale d'un prestigieux royaume.

Après avoir fait monter les bagages, Sadio – le portier de l'hôtel – est resté dans ma chambre pour me parler avec émerveillement d'Angelo Suleimaan. Je suppose que l'exercice relève pour lui de la routine professionnelle. Ça se voyait qu'il était à la fois profondément attristé par le tragique destin d'Angelo Suleimaan et fier de travailler dans un lieu aussi chargé d'histoire. Ne tenant nullement à vexer Sadio, qui me donnait, au demeurant, l'impression d'être un jeune homme assez naïf, je n'ai pas osé lui faire part de mon léger scepticisme. Une autre légende dit que l'impératrice d'Éthiopie avait été rendue folle de douleur par le départ de son fils. À en croire ce brave portier à la carrure de lutteur, les murs de l'hôtel sont censés résonner encore, à certaines heures de la nuit, des gémissements éplorés de l'impératrice et quand il m'a demandé de tendre l'oreille pour m'en émouvoir, je me suis exécuté avec complaisance.

La conversation nous ayant mis tous les deux en confiance, j'en ai profité pour lui poser des questions sur le Passeur. Je l'ai déjà dit, je sentais, d'instinct, que la traversée du fleuve, apparemment simple, n'allait pas être une petite affaire. Mon sort était entre les mains du Passeur et il me fallait, avant de le rencontrer, savoir par quel bout le prendre.

– Tu le connais, n'est-ce pas, Sadio ?

– Ici chacun connaît tout le monde, patron ! s'est écrié Sadio.

– J'ai rendez-vous avec le Passeur, ai-je dit en lui tendant quelques pièces de cent francs.

– Tu dois aller de l'autre côté du fleuve ? m'a-t-il demandé.

– Oui, à Bilenty.

Sur le moment, je n'ai pas prêté attention à la lueur d'étonnement qui a traversé ses yeux. Je ne devais m'en souvenir – et, mieux, en comprendre la signification – que deux jours plus tard. Cela s'était passé très vite. J'ai perfidement ramené la causerie sur le village de Bilenty mais Sadio, après quelques remarques banales, a gentiment offert de réparer le robinet du lavabo, avant d'aller reprendre son poste à l'entrée de l'hôtel. Manifestement, il n'avait aucune envie de parler de Bilenty.

– N'oublie pas, Sadio, dès que le Passeur arrive à l'hôtel, tu me fais signe. J'ai beaucoup de travail dans la capitale et je ne peux pas rester longtemps dans votre belle ville.

Après le départ du portier, j'ai pris une douche sous l'œil intéressé d'un margouillat niché au-dessus de la chasse d'eau. Je suis ensuite descendu au night-club de l'hôtel, où j'ai fait la connaissance de cette fille, Yande, dont je parlerai tout à l'heure.

En ce moment-ci, je suis debout au comptoir, dans le hall poussiéreux du Villa Angelo. Le bruit du climatiseur, juste à côté de la cabine téléphonique, est presque insupportable. L'hôtel est vide et il y fait aussi chaud que dans les rues de sable, étroites et sans arbres, de la ville. Sur ma droite, tout près de la porte, deux hommes aux gestes lents et précis jouent aux dames ; le plus âgé, luisant de sueur, a un cou de taureau ; ils sont silencieux et comme figés. Pour tromper mon ennui, je me suis traîné jusqu'à eux tout à l'heure. La paume de la main droite sur mon verre pour le protéger des mouches, je suis resté planté là à suivre pendant quelques minutes les mouvements des pions blancs et noirs. Pas un seul instant les joueurs n'ont paru avoir remarqué ma présence.

Je m'apprêtais à retourner au comptoir quand j'ai entendu la sonnerie du téléphone.

Je me suis senti aussitôt en alerte. Le Passeur m'avait dit : « J'appellerai le Villa Angelo de temps en temps pour savoir si vous êtes arrivé. » Autant le dire tout de suite et sans ambages : je n'avais pas du tout aimé la désinvolture du bonhomme. J'avais deviné qu'à l'autre bout du fil, il était un peu agacé par la manière dont je parlais de mon voyage à Bilenty, de mon impatience à retrouver Khadidja et de la somme importante que je disais être prêt à lui payer s'il voulait bien m'aider. « On reparlera de tout cela quand vous serez ici, monsieur », avait-il répondu de manière plutôt brusque. De toute évidence, il lui avait fallu un grand effort sur lui-même pour ne pas me raccrocher au nez. Moi, il me tapait sérieusement sur les nerfs, si vous voulez savoir la vérité. Le genre un peu fier, sans doute, le type qui fait un métier dangereux et qui ne croit pas à l'argent. L'oiseau rare, en somme. Tu parles. Mais il paraît que personne ne peut se rendre à Bilenty sans passer par lui. D'ailleurs, on l'appelle le Passeur. C'est dire...

De nouveau, l'image de Khadidja traverse rapidement mon esprit pendant que Diariétou, la fille de la réception, s'empare du combiné en criant : « Allô ! Hôtel Villa Angelo ! Bonjour ! » Mais elle ne tarde pas à

perdre toute retenue et à mitrailler son correspondant de questions désordonnées. Il est facile de deviner, à la manière dont elle parle, que Diariétou vient de recevoir de très mauvaises nouvelles ; elle dit, toutes les deux secondes, d'un air effaré : « Ce n'est pas possible, elle était là hier soir, elle portait son tailleur beige, nous avons plaisanté ! » Elle a tout d'une possédée ; les deux joueurs de dames s'approchent du comptoir et le plus jeune se met à lui poser des questions sur un ton assez nerveux ; entre deux hoquets, elle prononce plusieurs fois le nom de Yande.

Je me redresse. Yande... Nous venions de passer la nuit ensemble. La pute avec un tailleur beige et un foulard gris... Ainsi donc, la toute première personne avec qui j'avais eu une conversation sérieuse dans cette ville venait de mourir brutalement. Difficile de dire que mon voyage vers Bilenty commence sous les meilleurs auspices. Je l'avais rencontrée au bar, Yande. À force de la voir tourner autour de moi, se trémousser et, pour ainsi dire, changer de couleur sous les lumières tamisées du night-club de l'hôtel, j'ai eu envie d'elle et je lui ai souri. Nous sommes montés dans ma chambre sur le coup de deux heures du matin mais nous n'avons rien fait ; elle fumait tout le temps ces drôles de Camel fripées qu'elle tirait de son soutien-gorge noir et nous n'avons arrêté de bavarder que lorsque les premiers rayons du soleil sont entrés dans la chambre. En fait, je lui ai beaucoup parlé de Khadidja, sans jamais la nommer. Une façon, pour moi, d'exorciser l'angoisse et de m'habituer à mes nouveaux repères. À un moment donné, elle m'a dit, en détachant bien ses mots, qu'elle était la reine des putes. Comme ça, sans aucune raison. Je dois avouer qu'elle m'a alors complètement bouleversé. Il y avait dans sa voix une telle profondeur, une si grande sincérité... Je me souviendrai le reste de mes jours de Yande, cette jeune femme à peine entrevue, comme d'une personne vraiment exceptionnelle. À mon âge, j'ai quand même connu pas mal de gens mais personne n'a encore fait sur moi une aussi forte impression en si peu de temps. Si j'essaie de traduire le sentiment de puissance qui se dégageait de Yande, je ne crois pouvoir y arriver qu'en disant, sans forcément savoir ce que j'entends par là : *Yande avait tout compris*. Elle m'a également fait remarquer, avec un sourire quelque peu bizarre, que son père ne l'avait jamais vue. « Une enfant abandonnée », me suis-je aussitôt dit. Je n'y étais pas. Je pense d'ailleurs aujourd'hui que Yande, c'était justement le genre de personne avec qui vous n'y étiez jamais tout à fait. En réalité, son père était aveugle. Elle m'a expliqué, une petite grimace déformant son visage lourdement fardé, qu'elle ne se plaignait de rien : « Quand il promenait sa main sur ma petite tête, je me sentais une enfant heureuse. »

Nous serions sûrement devenus des amis, elle et moi.

Diariétou finit quand même par recouvrer ses esprits et je lui demande :

– Que s'est-il passé ?

Voici la vérité : Yande avait mis fin à ses jours en se jetant dans le fleuve. Elle n'aurait donc pas droit, selon Diariétou, à des funérailles normales. Pour

Diariétou, c'est cela la seule chose importante : des funérailles normales. Allez savoir ce que cela signifie. Elle revient constamment sur ce point. Une véritable obsession. À un moment donné, elle m'observe longuement et me lance, le visage baigné de larmes :

– Qu'est-ce vous pensez qu'ils vont faire ?

On se croirait au cinéma. Je lui réponds que je n'en ai aucune idée.

Moi aussi, je me sens très malheureux. Même la mort de certains de mes proches ne m'avait pas atteint autant que celle de cette inconnue. Je pense avec une incroyable souffrance à son père aveugle recevant les visiteurs dans une pauvre baraque et leur disant avec dignité : « C'est la volonté du Tout-Puissant, Il fait toujours ce qui est le mieux pour nous. » L'idée un peu folle m'effleure un instant d'aller lui présenter mes condoléances ; je sais bien que je n'en ferai rien, simplement parce que cela n'aurait aucun sens. Ce qui s'était passé entre Yande et moi était au-delà des rituels ordinaires, souvent si hypocrites.

Du coup, je n'ai plus envie de traîner dans les parages. Je décide d'aller faire un tour en ville.

– Si monsieur Ngom appelle, dites-lui qu'il peut me donner rendez-vous à n'importe quel moment.

– Monsieur Ngom ? dit Diariétou d'un air interrogateur, avant de se reprendre presque aussitôt. Ah oui, le Passeur.

Je m'éloigne, songeur. Je viens de sentir, à un je-ne-sais-quoi dans la voix de Diariétou, qu'elle non plus n'aime pas beaucoup le Passeur.

*

Le soir tombe lentement sur la ville. Le corps alourdi par la chaleur moite de l'hivernage, j'ai la langue sèche et un peu de fièvre. Longeant le fleuve, je m'aperçois, arrivé à l'autre bout du quai, que je n'ai pas rencontré âme qui vive sur tout le chemin. Il me reste encore deux heures avant le dîner. Autant marcher sans destination précise, aussi longtemps que mes jambes pourront me porter. Les rues de cette partie de la ville – le quartier administratif – ne sont pas bien éclairées. Sur une distance de cinq cents mètres, je n'ai vu qu'une boutique aux rayons presque entièrement dégarnis et couverts d'une affreuse poussière noire. À mesure que les minutes passent, les formes des maisons me paraissent moins nettes et bientôt j'ai la désagréable sensation de me trouver dans un tunnel. Arrivé à hauteur des bancs alignés en face de la mosquée, je tourne à gauche ; je sais depuis ce matin qu'en passant au milieu du jardin public je vais déboucher sur l'avenue principale, la seule qui ait quelque chance d'être un peu animée. Parfois, je passe devant des groupes de jeunes gens agglutinés sous les lampadaires. Ils m'observent sans rien dire. Une calèche surgit d'une petite rue latérale. Les sabots du cheval martèlent sinistrement le pavé. J'écoute décroître le bruit de ses grelots comme on regarde mourir une vague.

Dans un recoin de mur, à la lueur d'une lampe-tempête, une vieille

femme vend du maïs grillé ; elle est assise, les jambes largement écartées, devant son fourneau ; tout près d'elle, un garçon d'une dizaine d'années, penché sur un cahier d'écolier. Dès qu'il me voit m'arrêter, le gamin lève les yeux de son cahier et se met à me dévisager avec avidité, sans la moindre gêne, comme seuls savent le faire les enfants. Pour une raison que je n'arrive pas à m'expliquer, je le trouve très intimidant et me demande même si je ne porte pas, par exemple, mes habits à l'envers. Il ne me regarde pas comme si j'étais vraiment un étranger pour lui, mais plutôt comme une personne dont il aurait déjà entendu parler. Je suis frappé par ses yeux immenses et son visage osseux ; cela se voit tout de suite qu'il est mal nourri.

Pendant que la femme me fait griller du maïs, des images délirantes commencent à se bousculer dans ma tête en feu. Je songe à des paysages du bout du monde, vastes et inexplorés, tout en me demandant s'il est vrai que la mère et son enfant sont réellement là, sous cette pauvre lumière jaunâtre, une nuit tout à fait ordinaire. Je voudrais avoir le don de prescience et savoir quelle dangereuse toile d'araignée tisse autour de l'adolescent la succession sournoise des jours, savoir si, dans une trentaine d'années, il sera le chef de guerre à la tête des hordes à venir ou alors un vieux routier de l'illusion et quelle sera, en tout cas, la part de cette nuit dans son destin, et de cet instant fragile dans sa mémoire.

La voix de la femme m'arrache à ma rêverie. Elle gronde l'enfant :

– Maar, je t'ai interdit de regarder les gens de cette façon !

Maar replonge promptement le nez dans son cahier en grognant comme un petit animal qui ne veut pas se laisser apprivoiser.

Je demande sur un ton protecteur, pour engager la conversation avec la vendeuse de maïs :

– Qu'est-ce que tu apprends, Maar ?

C'est elle qui répond, en effet :

– Si tu as besoin d'un garçon pour t'empoisonner la vie, je te donne celui-ci tout de suite, et tu l'emmènes où tu veux.

– Je vais à Bilenty, dis-je, en guettant sa réaction.

– Je le sais, dit calmement la vendeuse de maïs.

Je reste pétrifié. Ai-je bien entendu ce qu'elle a dit ? Je la regarde avec attention. Mais le silence est une façon, pour la vendeuse de maïs, de répéter ce qu'elle vient de dire. Ces mots à la fois simples et ahurissants que je viens d'entendre, elle ne les a pas du tout prononcés par hasard. Le garçon me dévisage avec encore plus d'intensité qu'auparavant. J'ai la certitude de vivre un de ces moments où vous sentez qu'il se passe quelque chose d'essentiel mais qui vous échappe.

– Oui, fais-je sur un ton volontairement niais, je suis en congé et je vais voir mes vieux parents.

Elle ne cherche même pas à me faire croire qu'elle m'a entendu et dit posément :

– Pour arracher Khadidja à l'ombre, il faudra d'abord que tu parviennes

jusqu'à elle. Ce ne sera pas facile.

Ne me croyez pas si vous voulez : je ne trouve rien de mieux à faire que de sourire. Assurément la dernière chose à faire, mais une sorte d'impulsion sauvage me dit qu'en cet instant précis il faut, en dépit de tout bon sens, sourire de cette façon-là. La femme me rend mon sourire :

– Le Passeur ne m'a pas parlé de toi mais en général il ne souhaite pas que ses clients essaient de se mettre en contact avec lui. Il sait que tu es là et il viendra te chercher à l'hôtel.

Je hoche la tête d'une manière qui peut avoir plusieurs sens différents. En fait, je ne sais plus du tout où j'en suis.

– Ah oui, le Passeur, dis-je machinalement. J'attendrai le temps qu'il faudra.

– As-tu bien réfléchi à ce que tu veux faire ? On ne va pas à Bilenty comme on va ailleurs, mon fils.

– Pourquoi me dis-tu tout cela, mère ?

– J'aimais Khadidja. Elle avait une si grande force...

Tout cela est bien étrange. Je refuse pourtant, de toutes mes forces, de céder à l'affolement. Je sens qu'il suffirait d'un rien pour que je perde définitivement pied, comme Khadidja. Debout face à la vendeuse de maïs et à son enfant, je me sens nu comme un ver. Ma vie n'a peut-être aucun secret pour elle et sans doute en sait-elle autant sur moi que sur Khadidja. De manière à peine consciente, je décide que la seule façon de me protéger est de faire comme si la situation était parfaitement normale.

– Khadidja est très malade et je ne peux la laisser seule. Je dois aller à Bilenty.

L'enfant continue à me dévorer de ses yeux devenus nettement plus expressifs et je crois même déceler un net ahurissement sur son charmant visage. Une fois de plus, la vendeuse de maïs ne semble même pas m'avoir entendu.

Pour toute réponse, elle me tend deux épis brûlants enveloppés dans un morceau de vieux journal ; contemplant les grains dorés aux croûtes noires, je poursuis ma promenade nocturne.

Je n'ai pas encore envie de retourner à l'hôtel Villa Angelo : le voile du mystère se fait de plus en plus épais, et je veux retarder le moment où je serai face à moi-même. Mes pas me conduisent de nouveau au bord du fleuve. Là, je m'assieds sur un banc, face à Bilenty, et je décide brusquement de mettre un peu d'ordre dans les événements de ces dernières semaines. Je ne peux résister plus longtemps à cette envie. Après tout, il est logique que j'essaie de comprendre l'attitude déroutante du Passeur. De même, il y a bien une raison aux regards fuyants des gens et au trouble qui s'empare de moi, depuis hier, chaque fois qu'il est question de mon projet de voyage à Bilenty. Je sens que, ici même, Khadidja a été dans une situation identique, il y a quelques années : étrangère dans cette ville, elle a dû essayer, avec l'énergie du désespoir, de se rendre à Bilenty où l'appelaient ses chimères. Les traces de nos pas

s'entrecroisent sur le sable de manière inattendue et cela ne laisse pas de m'inquiéter. Je me demande si, croyant aller à la rencontre de Khadidja, je ne suis pas seulement en train d'accomplir mon propre destin.

Alors je m'emploie patiemment à tout reconstituer, en commençant par l'instant où j'ai reçu la lettre de Khadidja. Mais on sait ce qu'il advient toujours de telles résolutions. Il est impossible de s'asseoir paisiblement et de dérouler en ligne droite le fil de sa vie. Dès que vous prenez cette décision, des émotions et des images surgies de toutes parts vous mènent en quelque sorte par le bout du nez et, très rapidement, vous voguez sur des flots en furie. Les grains de maïs craquant sous mes dents, j'ai à peine le temps de me revoir en train de retirer de ma boîte postale la lettre de Khadidja que le chaos s'installe dans mon esprit. Je réussis néanmoins à me ressaisir. Je fais l'effort de garder la tête froide. Je me dis : « Il y a forcément un début à cette douloureuse histoire et il faut que tu repartes, très patiemment, de zéro. Tu dois pouvoir faire cela. »

Me reviennent alors certaines séquences de notre vie commune à Nimzatt. Est-ce bien là que tout a commencé ?

*

À partir de quel moment et dans quelles circonstances précises tout ceci a eu lieu, je ne le sais pas. En revanche, je sais très bien comment nous en sommes arrivés là, Khadidja et moi. La vérité toute simple est que nous n'avions pas le choix. Nous avions réellement le couteau sur la gorge. Elle ne pouvait pas refuser l'emploi – si on peut appeler cela un emploi – de conteuse professionnelle que lui avait offert le mystérieux individu qui a peut-être finalement causé sa perte. Je n'ai pas encore réussi à démêler tous les fils de l'écheveau, mais une chose est incontestable : tout ce qui s'est passé par la suite – la disparition de Khadidja et son probable délabrement physique et mental – est en relation directe avec ce travail qu'elle a dû faire à l'époque, un peu malgré elle. Cela tombe sous le sens.

De toute façon, pour trouver à cette histoire quelque chose qui ressemble à un commencement, il me suffirait de raconter les terribles années passées ensemble dans le quartier populaire de Nimzatt. Le décor serait facile à planter. Une chambre exiguë dans un de ces immeubles délabrés et pourris où on entre en se bouchant le nez et en enjambant les flaques d'eau verdâtres qui encombrent le passage. Nous y sommes bien restés trois années entières, Khadidja et moi, et rarement j'ai longé ce couloir pour monter vers notre chambre sans éprouver le sentiment de n'avoir, en définitive, rien fait de bon de ma vie. Une des pièces du bas était occupée par deux jeunes femmes qui se bagarraient tout le temps entre elles ou avec les gens de l'immeuble ; quelques-uns des locataires étaient des Libériens qui avaient fui la guerre dans leur pays ; l'un d'eux, qu'on appelait Bob Malone, m'avait arrêté une nuit au bas de l'escalier pour me demander si je savais comment on s'y prend pour tuer un bébé sur le dos de sa mère ; il était complètement soûl et, voyant que

je cherchais à m'esquiver, il m'avait planté le doigt sur la poitrine avec un rictus de mépris ponctué d'un « boum » retentissant ; après quoi il s'était affalé au milieu de ses vomissures ; à certaines heures de la nuit, le vent rabattait avec force vers notre nid d'amour l'odeur du chanvre indien et de la merde ; quand nous fermions les fenêtres, la chambre devenait une véritable fournaise et Khadidja prétendait que cela lui faisait bouillir la cervelle.

Voilà l'endroit où nous vivions en ce temps-là, Khadidja et moi, un immeuble où des ivrognes aux visages balafrés et aux yeux rouges vous coinçaient dans les escaliers pour disserter sur leurs épouvantables crimes de guerre. Je me souviens aussi du propriétaire de l'immeuble, un certain Demba Niang, un petit vieux grisonnant qui se donnait des airs de dur – le pas vif, l'œil féroce, les mâchoires serrées – et se désolait de n'avoir jamais réussi à sauter Khadidja, ce qui sembla être, pendant tout notre infernal séjour à Nimzatt, un des buts fondamentaux de son existence. Chaque fois qu'il rencontrait Khadidja seule, il lui disait à voix basse, avec des gestes obscènes : « Mets-moi à l'épreuve, ma petite, tu ne le regretteras pas, j'ai un truc en acier ! » Souvent, vers dix heures du matin, il s'installait dans le couloir avec sa machine à écrire – une Olivetti si antique qu'elle en paraissait magique – pour dactylographier des factures. À cette occasion, il chaussait de grosses lunettes et se donnait de tels airs de grand intellectuel que vous l'auriez facilement pris pour quelque éminent penseur en train de refaire le monde. Très comique, Demba Niang, mais pas le mauvais bougre quand même. Il était, à ma connaissance, une des rares personnes à pouvoir dérider Khadidja, en ce temps-là. Le loyer de notre mansarde était très bas mais il nous arrivait de rester plusieurs mois sans pouvoir en trouver le premier centime. Le vieux Demba Niang fermait toujours les yeux, après avoir un peu grogné pour la forme.

À certains détails poignants, je voyais à quel point Khadidja souffrait de notre situation. Plus celle-ci était difficile, plus elle tenait à la subir dignement. Par exemple, elle se mit brusquement, d'une manière assez bizarre, à apporter un grand soin à sa toilette. Il ne lui restait que des robes hors d'usage et démodées, mais elle veillait jalousement à ce qu'elles fussent toujours très propres. La salle de bains commune était infecte – elle servait en même temps de W-C – mais Khadidja y restait enfermée de longues heures à se frotter furieusement le corps ; d'ailleurs, en une occasion au moins, cela faillit donner lieu à une vive altercation avec une des voisines du rez-de-chaussée ; jugeant que Khadidja restait trop longtemps sous la douche, elle s'était mise pendant quelques minutes à secouer violemment la porte en hurlant son venin contre certaines personnes un peu trop fières et on se demandait bien pourquoi, hein. Heureusement, Khadidja lui avait présenté ses excuses sur un ton très calme. Pourtant, derrière la feinte humilité de Khadidja, je sentais le refus viscéral d'appartenir à un univers qu'elle méprisait de toutes ses forces. Il lui était impossible de supporter l'idée qu'elle en était réduite à se disputer à propos des chiottes avec des gens

pareils. Khadidja, que j'avais connue beaucoup plus négligée, passait de longues heures à remettre les objets à leur place, celle qu'elle leur avait assignée, en vertu de principes mystérieux, depuis le début et une fois pour toutes. Elle rouspétait dès qu'elle apercevait une croûte de pain sur le buffet ou une serviette sur le lit.

Malheureusement, l'heure des repas nous arrachait toujours nos masques, nous mettant sans pitié en face de notre extrême dénuement. Nous ne savions jamais à l'avance ce que nous allions manger ou, plus exactement, ce que nous allions bien pouvoir inventer pour échapper à cette insipide omelette qui finissait toujours par s'avérer l'unique solution et que nous mastiquions, têtes baissées ; nous complétions notre maigre pitance par des bananes, des oranges du sud du pays, du jus de bissap ou avec tous ces fruits que les magazines disent littéralement bourrés de vitamines. Cela n'empêchait pas Khadidja d'avoir un peu plus, chaque jour, la peau sur les os. Ses gestes, ponctués de légers tremblements, étaient de moins en moins assurés. Lorsqu'elle avait ses règles, elle perdait du sang en abondance et, une nuit de février, je dus la conduire d'urgence à l'hôpital. Les médecins jugèrent plus prudent de l'y retenir pendant près de six semaines, pour une cure – de calcium, ou de magnésium, je ne sais plus.

Je vais, quitte à paraître stupide, faire un aveu. Parfois, j'étais fasciné par l'idée que nous allions mourir, ensemble, de faim. Mourir de faim était une possibilité tragique et intéressante, somme toute digne de nos relations dont on saura à quel point elles furent parfois tourmentées. J'imaginais que nous étions étendus côte à côte, la main dans la main, nous souvenant, peut-être, des heures folles, tout à la fois orageuses et gaies, de Dorinenstrasse, là-bas en pays étranger, vivant, passionnés et lucides, une fin sublimée par une mort grandiose. En vérité, le sort de Khadidja me préoccupait bien plus que le mien. Je ne m'attendais pas à ce qu'on la trouve un jour dans la chambre ou sur le bord d'une route, en train d'agoniser parce qu'elle serait restée plusieurs jours sans avoir rien pu se mettre sous la dent. Le vrai malheur, si vous voulez mon avis, c'est qu'on a toujours quelque saleté à se mettre sous la dent. Non, en fait, je redoutais un délabrement plus lent et, par là même, plus effroyable. Obligée de se nourrir de morceaux de pain rassis, de cacahuètes et d'omelettes, elle passerait par tous les stades de l'anémie avant de crever à l'hôpital, comme une vieille chatte abandonnée, d'une maladie dont le nom compliqué et savant masquerait à peine le fait qu'elle était seulement due à la misère.

Ces années furent réellement cruelles et, si vous en doutez encore, laissez-moi donc retourner le couteau dans ma propre plaie. Et à vrai dire, je ne meurs pas d'envie de raconter ce qui s'est passé ce samedi-là, mais, si je m'en dispense, personne ne comprendra pourquoi je suis un des clients de l'hôtel Villa Angelo, chambre 19, et pourquoi je guette, depuis hier, une pirogue pour Bilenty, de l'autre côté du fleuve, où m'attend Khadidja.

La scène me hante depuis plusieurs jours – en fait, depuis la seconde où

j'ai reçu cette lettre de Khadidja, huit longues années après sa disparition, au moment où je commençais à m'habituer à l'idée qu'elle était morte. Deux images qu'il m'est impossible d'oublier. Une immonde bestiole cherchant son chemin au milieu d'un bol de riz et Khadidja levant vers moi ce regard où se lit toute la détresse du monde, ce regard qui me donne, soudain, l'impression qu'elle est redevenue une enfant à protéger contre tous les malheurs de la terre.

C'était donc un samedi, à l'heure du déjeuner. Après quelques semaines de privations, Khadidja avait décidé que le moment était enfin venu de nous réchauffer l'estomac par un vrai repas, fumant et épicé. Khadidja avait alors commandé un bol de « buraxe », mon plat préféré, chez Baldé, le restaurateur guinéen du coin de la rue.

Assis de part et d'autre de la table basse, recouverte pour la circonstance d'une nappe blanche, nous savourions notre « buraxe » sans mot dire. Ici, je dois ouvrir une petite parenthèse. Les choses n'allaient déjà plus très bien entre Khadidja et moi. À l'époque, je n'avais jamais pu m'expliquer pourquoi il nous arrivait, à certains moments, de nous détester avec tant de force. Aujourd'hui, avec le recul, je comprends mieux cette animosité : notre existence était minable et chacun de nous deux en imputait la faute à l'autre. Nous étions devenus, peu à peu, prisonniers de nos longs et lourds silences. Pourtant je ne manquais pas, moi, de bonne volonté. Je me souviens que je passais le plus clair de mon temps à chercher des choses à dire à Khadidja, comme au début, à Dorinenstrasse, dans ce lointain pays d'Europe, en ces moments de bonheur où je lui racontais dans le détail toutes mes journées, les petits riens de ma vie, sans pouvoir résister à la tentation de lui murmurer presque tout le temps à quel point je l'aimais ; l'idée qu'il fallait à présent me forcer, rien que pour lui adresser la parole, me plongeait dans un profond désarroi et, avant de pouvoir retrouver une certaine innocence, je tenais à savoir d'où nous était venue cette sauvage envie de solitude à deux. Mais, à force de me demander quand et où le fil s'était brisé, je m'égarais dans le labyrinthe de notre passé et redevais encore plus silencieux.

L'atmosphère, ce jour-là, était étouffante. On n'entendait, à intervalles réguliers, que le lourd bruit de nos mâchoires. Et puis, soudain, il y a eu cette inoubliable vision d'horreur. Je me souviendrai toujours de l'instant où, m'apprêtant à porter la cuiller à ma bouche, j'ai vu frémir les antennes brunes d'un insecte au-dessus de la sauce épaisse du « buraxe », puis apparaître, tel un monstre préhistorique s'arrachant lourdement des profondeurs de la terre, un énorme cancrelat ébloui par la lumière et pas encore tout à fait assommé par la chaleur. Pourquoi donc avais-je immédiatement pensé que cette bestiole était vieille de plusieurs millions d'années ? Ce fut ma première idée, une idée assurément idiote. Après tout, je ne suis pas censé savoir ces choses-là, ces petites bêtes immondes, personne n'en sait jamais rien, on les écrase sous son talon avec une grimace de dégoût et c'est tout. L'idée qu'elle condensait dans son corps tout le temps du monde me fascinait. J'avais peut-être besoin

d'ajouter une sorte de prestige mythologique à la situation pour en apprivoiser l'insoutenable abjection. Étourdi par la chaleur, le cancrelat se retrouvait parfois sur le dos et se débattait, les élytres péniblement entrouvertes par moments. Peut-être voulait-il s'enfuir et je me dis, dans ma stupéfaction, que j'allais entendre pour la première fois de ma vie le cri du cancrelat. Le hurlement de douleur du cancrelat. Nous regardâmes la chose noire et velue grimper vers le rebord du plat puis retomber, le ventre de nouveau en l'air, sur la sauce gluante où elle resta emprisonnée. Elle s'agita un peu, se raidit et demeura inerte entre un morceau de manioc et un bout de piment. Morte. Le regard de Khadidja et le mien se croisèrent.

Entendons-nous bien : je ne suis pas en train de dire que nous nous nourrissions de chenilles velues, de grosses mouches vertes ou de quoi que ce soit de semblable. J'essaie seulement de montrer quelles blessures profondes nous causait notre pauvreté. Même aujourd'hui, plusieurs années après, alors même que ma position sociale est devenue bien meilleure, je ne peux évoquer cette affaire sans une affreuse souffrance. Sans doute n'avions-nous rien fait pour mener une existence moins minable, à notre retour de cette ville d'Europe où nous nous étions connus, mais nous ne méritions pas non plus de telles humiliations. Aucun être humain ne mérite cela.

Tout s'était déroulé comme dans un cauchemar et les choses en seraient restées là si Khadidja n'avait pas eu la curieuse idée d'aller se plaindre auprès de Baldé, le restaurateur. Le plus dur était à venir. Je vis Khadidja s'emparer du bol et se diriger sans un mot vers la porte, le visage fermé ; quelques instants plus tard, j'entendis des bruits monter de la rue et dévalai les escaliers. Un attroupement s'était formé autour du restaurant de Baldé. Tout à fait entre nous, je ne pense pas qu'une dispute entre voisins, dans un quartier populaire, soit un événement réellement digne de retenir l'attention de qui que ce soit et il ne me semble pas utile de m'étendre là-dessus ; dans notre rue, les bagarres étaient fréquentes et presque toujours d'une violence inouïe ; tant que je vivais la situation de loin, je la trouvais normale et, pourquoi ne pas le dire, assez pittoresque. Il en fut bien autrement quand je vis Khadidja devant la cantine crasseuse de Baldé à qui elle était allée dire ses quatre vérités ; manifestement Khadidja, d'ordinaire plus avisée, avait surestimé ses forces ce jour-là. Elle s'était imaginé qu'il lui suffisait d'aller trouver Baldé au coin de la rue, de l'abreuver d'injures et de remonter de son pas majestueux dans notre chambre ; non, dans un endroit comme Nimzatt, les choses ne se passent pas avec cette lumineuse simplicité. En ces lieux maudits, beaucoup trop de frustrations guettent la moindre occasion d'exploser en cris de haine et Khadidja, avec ses allures hautaines, avait plus d'ennemis qu'elle ne le croyait. Pas mal de gens à Nimzatt rêvaient de donner une leçon à cette grande jeune femme noire au visage long et arrondi de poupée, à la bouche un peu boudeuse, et à la démarche altièrè. Je la trouvai au milieu d'une populace hostile, tremblante de peur et, sans doute aussi, de honte ; les cris d'indignation et de colère fusaient de toutes parts contre la prétentieuse qui

avait osé s'en prendre au brave Baldé. Ameuter l'univers entier pour un cancrelat, hein ! À Nimzatt, on bouffait chaque jour des dizaines de cancrelats et personne n'en était jamais mort ! Les gens arrivaient et demandaient : « Que se passe-t-il ? » On le leur disait et ils crachaient aussitôt leur part de fiel sur Khadidja. Visiblement, celle-ci ne savait pas très bien ce qui lui arrivait et ne songeait plus qu'à échapper au guépier dans lequel elle était allée se fourrer.

Après l'avoir bien secouée, les badauds se divisèrent, pour changer, en deux camps dont l'un faisait semblant, avec une parfaite mauvaise foi, de prendre la défense de Khadidja ; une femme prétendit sur un ton goguenard que, oui, bien sûr, rien qu'à voir Khadidja, une jeune personne aussi distinguée, on ne pouvait douter qu'elle eût raison, qu'en effet le fameux cancrelat provenait, évidemment, des cuisines sordides de Baldé ; mais l'autre camp tenait à faire savoir que, bien au contraire, la bestiole se trouvait déjà quelque part dans notre chambre bien avant l'arrivée du plat de « buraxe » ; emporté par son élan, un homme affublé d'un incroyable chapeau vert se lança dans de délirantes élucubrations sur la différence entre blatte, cancrelat et cafard. La foule grossissait au fil des minutes et Khadidja tremblait de tous ses membres. Il y avait dans tout cela un mélange hallucinant de fête et de cruauté. Quelqu'un découvrit le bol. Le cancrelat était dans la même position, immobile, les pattes repliées, plus horrible encore mort que vivant. L'homme au chapeau vert le prit par une patte et le montra à la foule. Il y eut un murmure général auquel je ne compris rien et des gamins se mirent à sauter de joie et à applaudir à tout-va. Alors un autre type, se saisissant du cancrelat, l'approcha de sa bouche et dit : « Qui parie avec moi que je vais la croquer, cette bestiole ? Qui parie, hein, qui parie ? » Tout cela commençait à devenir un véritable cauchemar. Ce fut l'homme au chapeau vert qui mit cinq mille francs. Un autre murmure, plus long que le premier, parcourut la foule. Cinq mille francs, c'était une somme, à Nimzatt.

Khadidja m'aperçut. Nous retournâmes discrètement dans notre chambre.

Environ trois quarts d'heure plus tard, nous entendîmes de nouveaux cris encore plus violents, aussitôt couverts d'ailleurs par les sirènes de la police. Khadidja était encore prostrée au creux du lit, dans un état de semi-conscience. Persuadé qu'il venait de se passer quelque chose de grave, je tendis l'oreille. Nos voisins commentaient la nouvelle et une femme disait : « Il lui a planté le couteau comme ça dans la gorge ! – Va-t-il s'en tirer ? – S'en tirer ! Il était comme un mouton qu'on égorge le jour de la Tabaski ! Si tu avais vu cette mare de sang ! – Le sang a jailli comme ça ! »

Le lendemain dimanche, nous avons reçu la visite d'un inspecteur de police. Pas du tout un de ces flics débraillés qu'on voyait en général dans le quartier. Un monsieur du genre à aimer se sentir bien dans sa peau. Rasé de près. Uniforme net. Chaussures bien cirées. Maintien strict. Il s'est assis sur le rebord du lit, les deux chaises et le fauteuil étant encombrés de vêtements.

– Je suis chargé de l'enquête, a-t-il déclaré.

– Si vous le permettez, je répondrai seul à vos questions, ai-je dit en désignant Khadidja.

Le regard perdu dans le vague, elle n'avait pas bougé du lit depuis la veille.

L'inspecteur s'est montré assez compréhensif.

– Oui, a-t-il fait, de toute façon, ce ne sont que des questions de routine, ce ne sera pas long.

Depuis son arrivée, il n'avait pas promené une seule fois les yeux autour de lui mais, de toute évidence, il savait à qui il avait affaire : deux naufragés qui se débattaient avec l'énergie du désespoir pour ne pas être emportés par les flots.

Quand il s'est enquis de nos identités, j'ai sorti nos deux passeports d'un tiroir et il a demandé :

– Toujours la même profession ?

– Oui, ai-je répondu.

– Représentant commercial... En quoi, s'il vous plaît ?

– Ça dépend des mois. Pour le moment, en rien.

Il a pris note sans broncher.

– Et madame ?

– Elle cherche du travail.

– Mariés ?

– Non.

– Puis-je noter que vous vivez ensemble ?

– Heu... Oui.

Voulait-il nous faire un reproche ? J'ai voulu ajouter des explications, sans très bien savoir lesquelles du reste, mais l'inspecteur ne m'en a pas laissé le temps.

– Maintenant, a-t-il fait en se redressant légèrement, cela va être un peu plus pénible mais il faut que vous répondiez avec précision.

Il y avait comme de la compassion dans sa voix. Il m'a ensuite demandé de lui décrire l'itinéraire probable du cancrelat. Derrière moi, Khadidja a faiblement remué sur le lit. Tout ce que j'ai pu faire, ça a été de fixer l'inspecteur de police un long moment, l'air complètement perdu. Mes mains tremblaient un peu. Une telle question ! Alors il a désigné, d'un geste presque timide, les recoins obscurs de la chambre :

– L'insecte a pu sortir de sous l'armoire, venir du plafond...

– Nous l'avons découvert en mangeant, monsieur. Il est venu du fond du bol.

– Le Guinéen soutient que c'était un plat de « buraxe », a-t-il dit sur un ton nettement sceptique.

– Et après ?

Je commençais à être en colère.

– Le Guinéen affirme que les cancrelats n'aiment pas le « buraxe »...

Si vous n'avez jamais entendu un flic vous parler avec autant de naturel des goûts culinaires du cancrelat, vous ne savez rien de la vraie misère. Jamais je ne me suis senti aussi désespéré. Qu'est-ce qu'on pouvait répondre à cela ? J'avais envie de me montrer caustique et d'ironiser sur les solides connaissances de Baldé en la matière, lui dont le restaurant était le rendez-vous quotidien des mouches, des souris et de toutes les autres petites créatures répugnantes de Nimzatt. Si Khadidja n'avait pas été si mal en point, elle aurait, elle, sûrement remis l'inspecteur à sa place. Elle était indomptable, Khadidja, dans ses grands moments. Moi, j'étais trop prudent, pour ne pas dire un peu lâche. J'ai levé les mains au ciel :

– Eh bien, faites faire des analyses, consultez les spécialistes, en tout cas je maintiens ma déclaration, monsieur.

– Ne vous énervez pas. C'est un cas d'homicide et ils peuvent avoir besoin de tous ces détails au tribunal.

Je me suis enhardi :

– Des détails totalement absurdes, monsieur.

– Je le pense aussi, mais mon rôle est de poser toutes les questions.

L'inspecteur avait ce ton un peu trop courtois des gens prêts à la bagarre.

– C'est quand même très dur, pour nous, vous savez..., ai-je dit, conciliant.

– Je le sais. En attendant, ne vous montrez pas trop dans la rue, les esprits sont encore surchauffés. Dans quelques heures, ces gens auront tout oublié, mais d'ici là, restez chez vous.

Finalement, c'était un brave type, ce flic. Ça se voyait qu'il ressentait pour Khadidja et moi un mélange de dégoût, de pitié et de sympathie. Il a ensuite parlé du meurtre :

– L'assassin a emporté le chapeau dans sa fuite.

– Pardon ?

– Oui, le chapeau de la victime. Des foutaises. On prête à cette coiffure des vertus surnaturelles.

C'était aussi cela, Nimzatt : des chapeaux verts aux pouvoirs magiques et que l'on se refilait d'assassin en assassin.

L'inspecteur de police a refermé son bloc-notes et, en lui serrant la main, je lui ai demandé avec anxiété :

– C'est... fini ?

– Si on arrête le meurtrier, vous serez sûrement entendus par le tribunal. Il se pourrait aussi que vous receviez une convocation du commissariat. Mais bon...

L'inspecteur avait bien raison d'être sceptique. L'assassin court toujours, un incroyable chapeau vert sur la tête. Il n'y a pas eu de procès et nous n'avons plus entendu parler de cette histoire. Jamais, pourtant, nous n'avons pu l'oublier.

Peu de temps après, la possibilité de trouver du travail s'offrait enfin à Khadidja.

L'annonce parue dans cet hebdomadaire du week-end était plutôt vague. Il était seulement question d'un travail à mi-temps et bien rémunéré.

Khadidja décida de tenter sa chance. Un gardien en livrée, encore jeune et robuste mais à la démarche raide, la conduisit à travers une longue allée bordée de fleurs vers ce qu'elle prit d'abord pour les bureaux d'une quelconque société. En réalité, l'endroit où elle allait devoir travailler était une grande maison blanche et cossue dans le quartier résidentiel. Ouvrant une porte, le gardien lui fit signe d'entrer et l'invita à s'installer avant de monter lui-même au premier étage :

– Attendez-moi ici une minute, madame.

Très intimidée, elle s'assit sur un canapé dans un angle de la vaste pièce qui faisait office de salle d'attente. Elle pensa que son probable employeur, visiblement très riche, recevait beaucoup de solliciteurs et qu'il lui avait fallu s'organiser de la sorte pour mettre un peu d'ordre dans ses journées. Peut-être même avait-il besoin, maintenant, d'une véritable assistante ?

En fait de salle d'attente, le lieu où elle se trouvait était une immense pièce presque nue, aux murs d'un blanc laiteux et au carrelage luisant de propreté. Elle fut frappée, dès ce premier jour, par l'extrême sobriété de la décoration qui donnait au lieu tant de délicatesse et de distinction. Je me rappelle que Khadidja, essayant de décrire l'atmosphère de la maison, avait le plus grand mal à trouver les mots adéquats. Elle parlait un jour de lignes droites et fines, puis, le lendemain, de la pureté du silence. C'était en tout cas, disait-elle, le genre d'endroit où n'importe qui aurait eu envie de vivre.

L'attente commençait à paraître longue à Khadidja. C'était angoissant de ne même pas savoir quel genre de travail on allait lui proposer. Si elle n'obtenait pas cet emploi, ce serait une vraie catastrophe. Elle s'était plusieurs fois trouvée, depuis notre retour au pays, dans cette situation humiliante où son avenir immédiat dépendait d'un inconnu. Elle connaissait par expérience le moment le plus douloureux après un refus d'embauche : le trajet jusqu'à notre domicile de Nimzatt. Il fallait beaucoup de courage pour avoir envie de remplir à nouveau des formulaires de demande d'emploi. Les yeux rivés sur l'escalier par où l'homme devait normalement faire son apparition, elle pensa à la meilleure attitude à adopter pour lui donner envie de travailler avec elle. Elle se souvint, bien malgré elle, qu'elle était une femme.

À propos des hommes, Khadidja avait quelques certitudes, dont celle-ci : passé un certain âge, peu d'entre eux pouvaient résister à la tentation de découvrir une jeune femme – belle ou pas – dont ils ne savaient rien. Certes, il ne lui venait pas à l'esprit de jouer de ses charmes ; mais d'avoir été contrainte par les circonstances d'agiter de telles hypothèses lui fit éprouver du mépris pour elle-même, de la honte, puis un sentiment de révolte. Révolte contre la pauvreté qui était pour elle un véritable enfer. Révolte contre tous ces gens qui avaient réussi à amasser des fortunes colossales dans un pays

complètement exsangue. Khadidja se rappela la manière dédaigneuse dont le gardien l'avait détaillée en l'accueillant devant le portail de la maison. Une humiliation de plus. L'heure n'était pas à l'insolence et elle avait fulminé intérieurement contre le gardien : « Oui, je suis habillée comme une minable, mes chaussures sont hors d'usage et toi tu es vêtu comme un riche esclave ! »

Entendant des bruits de pas à l'étage du dessus, elle rectifia discrètement sa position, tout en essayant de se donner un air plus détendu. L'homme n'apparut pas sur les marches de l'escalier. Ce fut plutôt le gardien qui revint vers elle et lui posa une question totalement inattendue :

– Monsieur veut savoir si vous aimez l'argent.

Cela débutait bien. Elle dit posément, comme chaque fois qu'elle était prête à faire du scandale :

– Dites-lui que ce n'est pas son affaire.

Le visage du gardien ne trahit aucune émotion. Il disparut de nouveau et lui dit à son retour :

– Monsieur me charge de vous expliquer en quoi va consister votre travail.

Khadidja était partagée entre la joie et l'étonnement ; mais n'étant tout de même pas disposée à accepter n'importe quelle offre, elle restait encore sur ses gardes. Elle se contenta de fixer le gardien d'un air signifiant sans ambiguïté qu'elle était à l'écoute. Le gardien se fit plus précis et, le bras tendu de manière quelque peu cérémonieuse vers les escaliers, dit :

– Nous allons monter, si vous le voulez bien, madame.

Khadidja le suivit. Son cœur battait à se rompre. L'homme poussa une lourde porte capitonnée de cuir marron et s'effaça pour la laisser entrer. Ils se retrouvèrent dans un vaste salon au plafond très élevé ; un énorme lustre surplombait une table de marbre et des rideaux de velours gris masquaient en partie une baie vitrée par où arrivait toute la lumière du jour. En observant les lieux de plus près, elle put admirer, au-delà de la baie vitrée, le bleu paisible de l'océan. Un petit bar et une bibliothèque occupaient les deux extrémités du salon. Dans un coin, sur un guéridon, trônait un service à thé en porcelaine.

Khadidja fut fortement intriguée d'avoir été reçue dans un appartement privé et non, comme elle s'y attendait, dans des bureaux. Malgré la profonde impression d'ennui que distillait l'atmosphère du salon, il ne faisait aucun doute que l'homme vivait là le plus normalement du monde. Voulait-on lui proposer un travail de bonne ? Khadidja sentit brusquement la colère monter en elle. Elle n'avait aucune envie, pour toutes les richesses de la terre, d'être une domestique de luxe. Elle dit, sur un ton assez rude, au gardien :

– Qu'attend-on de moi, s'il vous plaît ?

Le gardien, à l'évidence un homme expérimenté, froid et méthodique, lui répondit simplement qu'il n'allait pas tarder à revenir et pénétra dans la pièce située exactement en face de Khadidja. À la manière dont le gardien se comportait, Khadidja devina que là, à deux mètres d'elle, se trouvait la personne qu'il appelait toujours « Monsieur » avec déférence et une nuance de

crainte dans la voix.

La porte, dépourvue de rideaux et très large, était grande ouverte. Contrastant de manière saisissante avec les couleurs claires et douces du salon, elle ressemblait à un rectangle découpé à même les ténèbres et qui pouvait être le seuil d'un monde peuplé de démons. Plus tard, Khadidja devait souvent avoir l'impression d'être assise face à une porte qui, sans être fermée, n'était pas ouverte non plus. Il lui arrivait, en ces moments-là, d'être réellement prise de vertige, et de guetter anxieusement les signes qui lui auraient permis de savoir si elle se trouvait devant une chambre normale ou devant l'ancre de quelque animal étrange ou si, tout simplement, l'ouverture pratiquée dans le mur conduisait vers d'autres escaliers. La chambre de l'homme se trouvait à portée de voix mais, pour gagner sa vie, elle fut condamnée pendant longtemps à jeter ses paroles dans le vide, en espérant à chaque instant un écho, même fugitif, ou le plus faible signe de vie, de l'autre côté du salon. Le jeu était d'autant plus cruel que, souvent, il allait aussi sembler à Khadidja que cette pièce, plongée dans l'obscurité et le silence, était en même temps un lieu frémissant d'une vie secrète. Cette impossibilité de saisir l'identité véritable de son univers contribua beaucoup, je crois, à dérégler l'esprit de Khadidja.

Elle procéda à une nouvelle inspection, plus détaillée, des lieux et son attention fut attirée par quelque chose qui lui avait échappé jusque-là : une photo accrochée juste au-dessus de la porte et représentant une jeune femme au visage à la fois agréable et un peu sévère. Pour une raison qu'elle ne put s'expliquer ni ce jour-là ni au cours des années suivantes, Khadidja pensa immédiatement que la personne sur la photo était morte et que, d'une façon ou d'une autre, cela avait été un formidable tremblement de terre dans cette maison. Il était clair pour elle que la défunte avait laissé un vide que rien ne pourrait plus jamais combler. Deux lignes écrites à la main traversaient, en diagonale, le coin supérieur gauche du portrait. Khadidja essaya de les déchiffrer mais n'y parvint pas. Pendant quelques secondes, toute son attention fut absorbée par la photo ; le gardien, ressorti de la pièce entre-temps, était debout devant elle et l'observait d'un air impassible. Khadidja se sentit aussi confuse que s'il l'avait surprise en train de fouiller dans les tiroirs.

Le gardien vint se placer près d'elle et lui dit en désignant la porte :

– Madame, votre travail ne sera pas très fatigant. Vous resterez assise sur cette chaise et vous parlerez.

Elle faillit éclater de rire mais se retint à temps. Il ne faut pas l'oublier, Khadidja ne pouvait qu'être éblouie et intimidée par la discrète somptuosité de cette maison située au cœur du quartier résidentiel. Même le gardien lui en imposait, avec ses airs de domestique stylé qui détestait la vulgarité. Elle n'avait plus rien à faire là, mais cette maison n'était pas non plus de celles où on faisait claquer les portes en hurlant de colère. L'unique solution qui s'offrait à elle, c'était de se lever et de partir en s'excusant poliment.

Elle n'en eut pas le courage.

– Parler de quoi ? dit-elle, complètement éberluée.

Le gardien, toujours aussi calme, se contenta de répondre sur un ton neutre :

– De tout ce que vous voudrez, madame. Quand vous entendrez la sonnerie, cela voudra dire que la séance est terminée.

Avant même que Khadidja pût poser d'autres questions, il lui indiqua le montant de sa rémunération. C'était la meilleure façon de la ferrer : la somme était assez importante. Sans doute même le gardien dut-il lire dans les yeux de Khadidja qu'elle n'aurait jamais la force de refuser une telle proposition, car il lui indiqua qu'elle travaillerait trois jours par semaine.

– Je ne sais toujours pas ce qu'on attend de moi, fit Khadidja, d'une voix moins décidée.

– Je viens de vous le dire, madame. Vous allez parler et rien de plus. Vous pouvez dire tout ce qui vous passe par la tête sur la vie de tous les jours ou même inventer des contes. Vous êtes entièrement libre, madame. Ici, personne ne vous reprochera d'avoir dit ceci ou cela.

– Je n'en suis pas capable, fit Khadidja sans conviction.

Cette affaire lui semblait complètement délirante et peut-être même dangereuse, et pourtant elle n'osait pas refuser. Les temps étaient durs.

– Monsieur dit que vous le pouvez, fit le gardien.

Khadidja pensa à ses études universitaires. Absolument aucun rapport avec tout cela. Une thèse en économie du développement. Impact des systèmes coloniaux espagnol et français sur la gestion de deux pays aussi différents que l'Argentine et le sien. Pourrait-elle faire comprendre au gardien à quel point la situation était grotesque ? Elle croisa les bras et dit :

– Mes études... Enfin, disons que parler n'est pas ma spécialité.

– Ce n'est la spécialité de personne, madame.

– Comment cela ?

– Selon Monsieur, tout le monde dit n'importe quoi tous les jours. Monsieur a examiné vos papiers et il estime que vous êtes de loin la plus capable de toutes les candidates.

Un peu malgré elle, Khadidja nota qu'il y avait une sorte de compétition sur ce poste somme toute très juteux.

– Parler, mais à qui ?

– À Monsieur, répondit, imperturbable, le gardien en faisant un geste du menton vers la porte en face de Khadidja.

– J'aimerais d'abord le rencontrer avant d'accepter, dit Khadidja en prenant son courage à deux mains.

Elle tenait coûte que coûte à se convaincre qu'elle était encore libre de choisir.

– Vous ne pourrez jamais rencontrer Monsieur. C'est une chose impossible.

Le ton du gardien était net et ne prêtait à aucune discussion. Vaincue, Khadidja eut malgré tout la force de dire :

– Je dois d’abord discuter avec quelqu’un.
– Monsieur a prévu cette éventualité et a donné son accord, fit le gardien.
Si vous acceptez, il n’est pas nécessaire de téléphoner. La première séance aura lieu mardi prochain, à neuf heures.

*

Sur le chemin du retour, Khadidja, en proie à une grande agitation intérieure, crut mieux comprendre ce qu’on attendait d’elle. De l’autre côté de la porte se trouvait, dissimulé par la pénombre, un enfant qu’elle allait devoir distraire par des histoires plus ou moins amusantes. C’était lui que ce faux jeton de gardien appelait tout le temps « Monsieur ». Sûrement un de ces odieux gosses de riches, fantasque, mal élevé et qui n’attendait de la vie que la satisfaction de ses désirs. Pendant qu’elle s’acharnerait à trouver des choses drôles à lui raconter, le gamin serait plongé dans un profond sommeil ou en train de regarder le dessin animé du jour à la télévision. Elle sentirait tout le temps sur elle ses yeux alourdis par l’ennui et le mépris. Peut-être même qu’il lui balancerait parfois des grossièretés à la face. Elle ne serait pour lui qu’une jeune femme des bas-fonds de la ville, venue s’humilier pour ne pas crever de faim. Ce devait être un petit monstre impitoyable et déjà plein de dégoût pour les vaincus de la vie comme elle.

Cette hypothèse de Khadidja me parut plausible. Sans cela, toute cette affaire n’avait pas l’ombre d’un sens. Mais alors pas du tout... Bien évidemment, ce qu’on lui demandait de faire était dégradant. Il n’y avait pas d’autre mot pour qualifier cet exercice et nous le savions. À aucun moment nous ne cherchâmes à nous voiler la face. Cependant, nous n’avions plus la force de faire les délicats. Pour pouvoir payer nos factures de Nimzatt et vivre un peu plus décemment, il fallait rendre moins monotone l’existence d’un petit monstre invisible.

Je pense, pourtant, que ce fut précisément son excès d’imagination qui décida Khadidja à accepter cet emploi. Au milieu de ses hésitations qui, pour moi, ressemblaient beaucoup à de la vaine coquetterie, un doute s’insinua dans son esprit. Je la revois encore me disant avec gravité :

- Nous sommes peut-être injustes avec ce gamin, Lat-Sukabé.
- Que veux-tu dire ?

Khadidja m’expliqua alors qu’à son avis l’enfant à qui elle allait parler était, de quelque façon, un condamné à mort précoce. Elle en était même absolument sûre. Un enfant solitaire et triste, peut-être même un grand malade, né avec une de ces malformations génétiques que l’on ne trouve que dans les traités de médecine. Une aberration chromosomique ou quelque chose comme cela. Un problème complexe avec un de ces virus inconnus à Nimzatt, où les maladies les plus banales emportaient en quelques heures des jeunes gens dans la force de l’âge. Oui, disait Khadidja, c’était un petit être plein de charme et de générosité, et il était absurde de lui reprocher la fortune et l’arrogance de ses parents. Envahie par un flot d’émotions toutes neuves,

elle parla de l'enfant que nous n'avions pas encore eu. Aurions-nous hésité s'il s'était agi de son bonheur ? Argument d'autorité, à la fois bizarre et périlleux : le réfuter revenait à me montrer le mauvais père de l'enfant que nous n'avions pas même conçu. Je n'étais qu'à moitié convaincu mais je ne fis aucune difficulté pour donner raison à Khadidja.

*

Le matin où le gardien referma la porte du salon derrière elle pour la laisser commencer son étrange travail, Khadidja était dans cette excellente disposition d'esprit. Les histoires qu'elle improvisa ce jour-là, d'une voix mal assurée, furent, il faut bien le dire, assez plates.

Elle se souvint, par exemple, d'une affaire qui l'avait vivement impressionnée lors de notre séjour à l'étranger. Edme, une de ses amies, était arrivée un soir à la maison complètement effondrée : « Je viens de recevoir un appel de Vilnius, mon chien Ghudra est en train de mourir là-bas », avait-elle dit à Khadidja. Edme, originaire de Lituanie, était une jeune céramiste d'une trentaine d'années, à l'esprit vif et aux yeux très bleus, rayonnants de douceur. Khadidja avait été bouleversée.

Qu'on me permette de placer, ici, un mot, avant d'aller plus loin. Je sais bien que, quand on parle ainsi de la mort d'un chien, cela peut prêter à sourire. Et de fait, moi-même, dans le temps où je consolais Edme, je sentais comme une sorte de malentendu comique dans toute cette histoire. Khadidja et moi n'étions en rien préparés à verser des larmes sur un petit chien agonisant à l'autre bout de la planète. Cependant, je pense aussi que la sensibilité, qui dispose à se mettre à la place d'autrui, est une des grandes facultés de l'intelligence humaine. L'important, c'était la souffrance presque insupportable d'Edme. Son récit était poignant et elle répétait sans arrêt que, jusqu'au dernier moment, Ghudra la chercherait des yeux, en espérant mourir au moins dans ses bras. Pour témoigner sa sympathie à Edme, Khadidja se mit à lui poser mille et une questions. Edme sortit de son sac la photo d'un petit animal au pelage noir et blanc et Khadidja éclata en sanglots. Quelques jours plus tard, la voix catastrophée d'Edme nous apprenait au bout du fil que, là-bas dans son pays, on venait d'enterrer l'animal dans le jardin.

Ainsi, la première histoire que raconta Khadidja fut celle, absolument authentique, d'un yorkshire mort quelques années plus tôt à Vilnius. Elle appela son récit *Le Sourire perdu de Ghudra*. Elle aurait certainement pu trouver mieux, je vous l'accorde, mais il ne faut pas non plus oublier que Khadidja en était à ses débuts.

Elle se prit très vite au jeu et décida, les jours suivants, d'établir, par une préparation adéquate, un lien plus fort, quasi charnel, avec son jeune auditeur. Se souvenant des contes de son enfance, elle me mit à contribution. Je l'aidai à préciser certains points de détail et elle me fit jouer le rôle du cobaye. Nos échanges furent très animés pendant cette semaine d'expérimentation. Je nous revois encore, heureux comme des gamins le premier jour des vacances.

– *Léebóon*, disait Khadidja.

– *Lëppóon*, répondais-je.

Alors débutait une passe d'armes endiablée. Il ne fallait surtout rien omettre. De la question de savoir si la conteuse avait été réellement témoin d'événements aussi lointains (« *Ba mu amee yaa fেকে ?* ») au constat que l'histoire était enfin allée se jeter dans la mer (« *Fa la léeb doxe tàbbi gééj* »), nous savourions les délices d'une sorte de danse amoureuse. Nous veillions avec beaucoup de soin à respecter toutes les règles, si subtiles, de l'art du conte. Je mettais sérieusement en doute la véracité de l'histoire à venir, prenant un malin plaisir à souligner le fait, bien connu du reste, que les conteurs étaient tous de fieffés menteurs. Khadidja s'énervait un peu, pour le principe, sachant bien qu'au fond je brûlais d'entendre ce qu'elle avait à dire et cela en vertu même du pacte par lequel le public se livre pieds et poings liés au conteur afin de donner au rêve toutes ses chances. Elle prétendait avec un aplomb tout à fait désopilant que ses récits à elle étaient les seuls à avoir résisté à l'épreuve du temps, et que si je continuais à faire le malin elle irait exercer ses talents ailleurs. Ce n'étaient pas les auditeurs qui manquaient. Je ne démordais pas de ma position : y en avait marre de tous ces conteurs dont les récits complètement illogiques finissaient d'ailleurs toujours par s'égarer en haute mer. Non et mille fois non, disais-je, le lion n'a jamais été le roi de la brousse et c'était insensé que l'hyène meure à la fin de chaque histoire pour ressusciter le lendemain. Bref, il était temps d'arrêter ce cirque ! Khadidja faisait mine de partir. La plaquant alors contre le lit sous prétexte de la supplier de rester, je sentais son corps brûlant de désir et la fable, toujours promise et jamais contée, se terminait de la façon singulière et fort agréable que l'on imagine.

Lorsqu'elle jugea sa méthode bien au point, Khadidja décida de l'appliquer avec son jeune auditeur. Ce fut alors une tout autre affaire.

Quand elle lança : « *Léebóon* », seul lui répondit le silence. Au bout de quelques secondes, elle répéta le mot « *Léebóon* » et le silence lui parut encore plus lourd. Elle fut prise de peur en s'apercevant qu'elle était condamnée à être à la fois la conteuse et le public. Elle commença à délirer un peu, contrefaisant sa propre voix pour répondre aux questions qu'elle se posait à elle-même, se traitant de menteuse et jurant sur tous ses ancêtres que jamais l'enfant, qu'elle n'hésitait d'ailleurs pas à tutoyer affectueusement, n'entendrait une aussi belle histoire. Elle n'obtint jamais le moindre écho et cela finit par la mettre dans une rage folle contre la personne qui se trouvait de l'autre côté de la porte. Mais sa colère ressemblait beaucoup à du dépit amoureux.

Et lorsque j'essaie, comme ce soir face au fleuve, de remonter le fil des événements, je me demande parfois si tout n'a pas commencé dès cette époque. De retour à Nimzatt, Khadidja me parlait avec flamme de celui que nous appelions entre nous « le petit ». Il était possible, à en croire Khadidja, que l'enfant fût également un peu dur d'oreille. Elle ne devait donc pas lui en

vouloir de son absence de réaction. Elle ne l'avait jamais vu, mais pour elle il avait un visage douloureux et des yeux d'une infinie tristesse, rivés avec incrédulité sur sa propre mort. Il la voyait s'avancer lentement vers lui et il ne pouvait rien faire. Comment pouvait-on lui demander de se comporter comme les autres garçons de son âge ? Aujourd'hui, j'ai l'impression que le visage de cet enfant inconnu fut, en réalité, la plus puissante et la plus authentique des fables de Khadidja. Elle lui avait créé, de toutes pièces, une véritable vie. Selon les jours, Khadidja disait, le cœur serré, que l'enfant était atteint d'autisme ou d'hémiplégie. « Il a tout ce côté droit qui ne fonctionne pas », assurait-elle. Elle me faisait parfois l'effet d'un chirurgien qui se serait pris d'une passion désespérée pour un patient que plus rien ne pourrait sauver. En tout cas, une de ses hypothèses au moins me semblait particulièrement intéressante. Si l'enfant était sourd, cela voulait simplement dire que Khadidja ne parlait, en fait, à personne.

Je ne pense pas exagérer en disant que ce jeune inconnu fut, pendant un temps au moins, presque notre enfant en chair et en os. Les soirées à Nimzatt devinrent moins pesantes et la communication se rétablit entre Khadidja et moi. Comme un pédagogue scrupuleux, Khadidja était constamment penchée sur ses fiches. Aucune histoire ne lui paraissait assez divertissante et je ricanais en douce quand elle me parlait d'infuser au petit une telle énergie qu'il retrouverait très vite ses sensations et un formidable appétit de vivre. Lève-toi et marche. Air connu. Mais, de toute façon, nous n'avions aucune raison de nous plaindre. Les revenus de Khadidja étaient bien plus substantiels que ceux, occasionnels, d'un représentant commercial payé – très mal – à la commission et nous pouvions même nous permettre à présent quelques sorties nocturnes. Si tout s'était déroulé comme prévu, nous aurions emménagé dans un de ces quartiers un peu confus où les classes moyennes aiment s'entasser pour ruser avec leurs frustrations.

Quoi qu'il ait pu se passer, je me reprocherai toute ma vie de n'avoir pas senti à temps le danger. Un simple travail à mi-temps, même aussi bien payé, ne méritait pas tant de passion. Or, dans le cas de Khadidja, ce mot n'était pas assez fort.

Au fil des semaines, la chambre s'était remplie d'ouvrages aux titres parfois énigmatiques, pour ne pas dire inquiétants. Khadidja prétendait faire des recherches sur la tradition orale, sur les techniques du conte africain et sur toutes ces choses qui, normalement, n'intéressent que les érudits. Elle dévorait aussi des livres sur les légendes et les mythes de peuples presque oubliés d'Europe et des Amériques. Cela m'avait ainsi frappé d'apprendre que, dans certaines circonstances rigoureusement codifiées, telle tribu amazonienne procédait à la mise à mort rituelle du conteur dès la fin de son histoire. C'était un peu, pour la victime, une apothéose tragique, le couronnement d'une carrière de narrateur bien remplie. Seuls ceux qui avaient la passion authentique de leur art osaient raconter certaine histoire fameuse dont la fin serait, inévitablement, leur propre destruction. On arrachait au supplicié son

cœur, considéré par les gens de cette tribu comme le siège de l'imaginaire, et on l'offrait, encore vif et palpitant, au brave qui accepterait de prendre la relève. À présent, ajoutait Khadidja sur un ton désabusé, les traditions se perdaient et les jeunes gens d'Amazonie avaient tendance, comme partout ailleurs, à se détourner de ce fatal métier de conteur. (Soit dit en passant, je comprends bien cela. Quand un peuple ne sait plus où il en est ni où le conduisent ses pas, chacun veut vivre assez longtemps pour avoir une chance de connaître le mot de la fin, une petite chance de savoir au moins comment tout cela, la vie je veux dire, la plus compliquée de toutes les histoires, va bien pouvoir se terminer.) Khadidja avait, je me souviens, un faible pour les Indiens Pawnee, les plus cruels, les seuls, disait-elle, à avoir compris qu'il ne fallait jamais discuter avec les Visages Pâles. Mais – cela aussi je dois le dire – quelques jours plus tard, elle m'affirmait avec dépit s'être un peu trop vite avancée à propos de ses Pawnee : « Ils n'étaient pas aussi fiers que je le croyais. Eux aussi ont collaboré avec leurs conquérants. » Khadidja, qui connaissait par cœur le conte de l'Homme-Lune et de la Femme-Soleil, s'évertuait aussi à faire des comparaisons entre la Grèce antique et l'Afrique noire. Parfois, nous éteignions la lumière et restions étendus côte à côte, nous caressant tendrement ; elle me racontait alors les légendes de contrées quasi irréelles et il lui arrivait de rejeter brusquement les draps et de se planter, nue, au milieu de la chambre, pour jouer tour à tour le personnage de la hyène à la voix nasillarde, de la vieille sorcière ou de l'orphelin abandonné par sa marâtre au milieu des animaux sauvages, mimant joie, tristesse et indignation. Après cela, nous faisions pleinement l'amour, comme jamais avant, et le lendemain elle se rendait à son travail le cœur en fête.

Le moment me semble venu de dire une chose qui aura sûrement son importance plus tard. Khadidja m'avait averti, tout au début de notre liaison, là-bas, dans ce lointain pays étranger, qu'elle avait été réellement folle pendant une certaine période de sa vie. « Folle à lier », avait-elle d'ailleurs précisé avec délectation, en me regardant d'un air de défi. « Ils m'ont enfermée dans ce cabanon et le guérisseur, un vieux lubrique, a voulu me violer. Je me suis enfuie. Cela a été une nuit terrible. » Je n'avais aucune raison d'en douter. Khadidja avait une lueur de démente dans le regard et elle ne faisait rien comme les personnes que j'avais connues avant de la rencontrer. Parfois, elle se renversait sur un fauteuil, relâchait tous les muscles de son corps et laissait des larmes couler lentement sur son visage. Mais, loin de me faire peur, le fait d'avoir appris cela me la rendit encore plus attirante.

*

Retour à l'hôtel. Diariétou n'est plus à son poste. Les funérailles de Yande, je suppose. J'inspecte mon casier. Le Passeur ne m'a laissé aucun message. Ce n'est pas vraiment une surprise. Je tousse de plus en plus fort. La plante de mes pieds est brûlante. La fièvre commence à me secouer de frissons intermittents et je n'ai pas d'appétit. J'hésite un instant : aller au lit

sans dîner ou me forcer à me mettre quelque chose dans l'estomac. Je ressors par la grande porte et je tourne à droite. Une allée de coquillages, séparée de la rue par une haie vive, conduit au restaurant. Poussière noire sur les feuilles vertes des bougainvilliers.

On m'avait assuré que le restaurant du Villa Angelo était le seul où on pouvait encore manger correctement dans cette ville. Le restaurant, qui s'étend en longueur dans l'arrière-cour de l'hôtel, a des allures de hangar désaffecté. C'est vraiment un endroit à vous flanquer le cafard. Le plafond, très bas, est en krinting, probablement par souci d'originalité, et des statuettes en bois peint sont accrochées à des piliers métalliques qui ressemblent à de vulgaires tuyaux. Il y a là, normalement, de la place pour cinquante à soixante personnes mais je n'y trouve que trois clients et, je vous assure, cela fait un drôle d'effet. Un couple au fond de la salle et, au milieu, un monsieur solitaire, vêtu d'une saharienne, en train de prendre son repas en silence ; je n'ai pu entrevoir son visage qu'une seule fois depuis mon arrivée dans le restaurant : entre deux bouchées, il garde un journal sportif collé contre son nez. Je vois, comme dans un cauchemar, une forêt de tables recouvertes de nappes sales et des dizaines de chaises en fer, complètement rouillées. Je reste debout un moment, assez indécis, et pour m'ôter toute possibilité de repli, l'unique serveur se met à me suivre pas à pas, les mains croisées sur le devant de son tablier, dans une attitude plutôt curieuse. Je suppose qu'il est parfaitement conscient de me taper sur les nerfs mais, d'un autre côté, je comprends bien qu'il ne puisse pas laisser échapper un client qui a eu l'imprudence de s'aventurer dans le restaurant. Le serveur, de grande taille, sec et chauve, a aussi de larges oreilles et surtout des yeux terriblement vifs et rusés. Une odeur écœurante de poisson braisé provient des cuisines. Je me tourne vers l'homme et lui souris. Il me désigne avec empressement une table. J'ignore superbement son invite et vais m'installer près du couple.

En attendant qu'on m'apporte ma commande, j'écoute sans vergogne la conversation de mes deux voisins, en sirotant un cocktail de jus de bissap et de gingembre. C'était une habitude que nous avions, Khadidja et moi, à l'époque où nous vivions ensemble ; dans les bus et toutes sortes de lieux publics, nous nous amusions à écouter les propos des inconnus en faisant semblant d'avoir l'esprit ailleurs ; puis, dès que nous étions seuls, nous fabriquions des vies entières avec des bouts de phrases, comme ces savants qui reconstituent des animaux préhistoriques à partir d'un morceau de mâchoire ou d'un reste de tibia vieux de plusieurs millions d'années. À ce jeu, Khadidja, anticipant à son insu sur son destin de conteuse professionnelle, était de loin la plus forte. Sa capacité d'invention était tout simplement stupéfiante et elle éprouvait une immense joie à voir les choses prendre, par le seul pouvoir des mots, des formes de plus en plus précises et n'arriver à être vraies que par un excès d'extravagance, un peu comme si, là aussi, l'enfantement n'avait de sens que dans la douleur.

Même dans la vie réelle, Khadidja avait tendance à laisser un peu trop

libre cours à son imagination. Ainsi, nous avons eu un jour une dispute très peu ordinaire. Elle avait décidé de me quitter – cela lui arrivait souvent – et, entre autres bizarreries, elle me disait :

– Tu te souviens, Lat-Sukabé, de ce monsieur en veste de cuir marron qui s'est assis hier au café près de nous sans rien consommer ?

– Oui... ?

– Et qui nous observait à la dérobée ?

– Heu...

– Tu ne vas tout de même pas me dire que c'était normal, cela ?

La conclusion de Khadidja m'avait plongé dans un abîme de perplexité : l'incident signifiait, sans ambiguïté, que l'heure était venue de nous dire adieu. Dans ces moments-là, j'étais censé être au bord des larmes et je jouais le jeu à la perfection. Il fallait voir alors Khadidja prendre son air le plus grave pour me sermonner, comme une grande sœur :

– Ne fais pas cette tête, Lat-Sukabé. C'est la vie, un homme et une femme se rencontrent, ils sont ensemble et puis soudain ils s'aperçoivent que le jour où ils se sont connus, eh bien, que ce jour-là leurs chemins s'étaient tout simplement trompés. Alors chacun s'en va de son côté. Adieu, Lat-Sukabé.

Le lendemain, bien sûr, elle avait oublié tout cela. Elle était très déroutante, Khadidja. Notre relation était, pour ainsi dire, remise en jeu chaque matin. D'une certaine manière, c'était excitant pour moi de ne jamais savoir à qui j'avais affaire et de devoir sans cesse tout recommencer. Je me voyais en train d'avancer péniblement sur la pente d'une montagne et de toujours retomber sur le sol au moment d'atteindre le but.

Le plat qu'on vient de me servir n'est pas seulement infect, il a aussi un nom burlesque : steak d'agneau en robe de mariée. Ces gens se moquent du monde. J'en recrache discrètement quelques morceaux fibreux sous la table et me gave de frites. Celles-ci sont très grasses mais, bon, je ne vais pas jouer les délicats.

Mes voisins viennent probablement de regarder la télé car ils parlent sans cesse des événements du Rwanda. Les journaux sont actuellement remplis de chiffres incroyables et de récits d'horreur. J'ai lu quelque part qu'on en est à huit cent mille morts : tout cela est arrivé en quelques semaines et personne ne trouve encore le moyen de nommer ce qui se passe là-bas ; on parle de « drame », de « tragédie » ou de « génocide », indécision qui montre bien à quel point tout le monde, à commencer par les Africains eux-mêmes, s'en fout ; à mon humble avis, quand on ne s'en fout pas, on donne aux choses leur nom et on s'y tient. Il y a quelques articles dans les journaux, des cris de douleur lors de certaines réunions internationales et puis c'est tout.

À présent, l'homme et la femme se disputent au sujet du président rwandais dont l'avion a été abattu en plein ciel ; elle dit qu'il s'appelait comme ceci et lui prétend que non, il s'appelait comme cela. L'homme se tourne d'ailleurs vers moi pour me prendre à témoin, mais mon visage

renfrogné le fait battre précipitamment en retraite. Ce type doit être un parfait crétin. Vous ne le croirez pas, mais avant cela il parlait à la jeune femme, avec un air de grand voyageur blasé, de la culture du safran en Andalousie. « Il faut, l'ai-je entendu murmurer en faisant tinter délicatement les glaçons dans son verre, deux cent cinquante mille fleurs pour obtenir un kilo de safran, tu te rends compte, Rama ? » Et comme sa compagne restait muette, il a demandé de nouveau, avec inquiétude : « Ne trouves-tu pas cela formidable, hein ? » Je me trompe peut-être, mais la jeune femme ne semble pas être dupe ; le petit sourire de mépris au coin de ses lèvres montre clairement qu'elle sait parfaitement à qui elle a affaire.

J'ai parlé tout à l'heure du Rwanda. J'y reviens, car le sujet rendait Khadidja littéralement malade. Des tueries si vastes et si furieuses que les mots, au Rwanda comme au Burundi, ont fini par perdre tout sens. Une centaine de morts : un incident ; cent mille : on commence à armer les caméras et à parler de massacres. Je me souviens de Dieudonné, un de nos amis rwandais, nous disant : « À la télé ils ont parlé de la mort d'Ayrton Senna et des événements dans mon pays. Une minute pour notre million de morts et treize minutes pour le coureur automobile. »

*

Le couple est parti. L'homme à la saharienne a changé de place. De temps en temps, le rougeoiement d'un bout de cigarette dans l'obscurité me rappelle sa présence. Je sors de ma poche la lettre de Khadidja. L'enveloppe est complètement froissée. Khadidja. Une fois de plus, je suis frappé par sa nouvelle manière, presque enfantine, de former les mots. Avant, elle avait une écriture large et énergique. Je garderai toujours en mémoire une autre lettre de Khadidja, il y a de cela quelques années : « Je t'aime définitivement », m'écrivait-elle après plusieurs jours d'absence – si mes souvenirs sont précis, elle se trouvait au pays pour des raisons familiales. Je n'ai pas l'intention de discuter ce bout de phrase, bout de phrase du reste bien plus énigmatique qu'il n'y paraît à première vue. Je veux simplement en venir à ceci : il suffisait à Khadidja, en ce temps-là, de trois ou quatre mots comme ceux-là pour noircir toute la moitié d'une page, à la manière dont un enfant fait de grands gestes pour se sentir exister ou remplit la nuit solitaire de ses cris de terreur. Rien qu'au tracé de ses lettres, je me rends compte que Khadidja n'est plus la même personne. Une écriture hésitante, crispée et s'efforçant de demeurer dans le noir. Un être saisi par le doute. Pourtant, dès que j'ai eu l'enveloppe sous les yeux, son nom est venu spontanément à mes lèvres. Chacun de nous a peut-être des visages et des scènes fortement imprimés, depuis toujours, dans sa mémoire, des visages absolument inoubliables. C'est le cas de celui de Khadidja pour moi.

Je repense à tout ce qui s'est colporté après la disparition de Khadidja. De méchantes absurdités. On disait : un mal mystérieux la ronge et elle se cache quelque part dans la forêt. Khadidja au cœur des ténèbres. De la merde

pure et simple. Les ravages de la maladie étaient décrits, avec un réalisme saisissant, par des gens qui n'avaient jamais vu Khadidja. Ses cheveux longs et fins étaient, à en croire la rumeur, devenus d'un gris sale et son visage d'un noir profond avait pris un teint cireux. Pour d'autres fabulateurs tout aussi infâmes, Khadidja avait le corps enflé et couvert de plaies purulentes. Hélas, concluaient les hypocrites, elle n'avait pas eu une vie heureuse : une jeune femme qui se voulait libre et qui n'était plus qu'un monstre finissant ses jours dans la solitude et l'amertume.

Dans quelques jours, dès demain peut-être, je saurai ce qu'il en est exactement. Il est possible qu'elle soit en parfaite santé, Khadidja. Elle a toujours pris tant de plaisir à se moquer du monde qu'il est plus prudent de n'écarter aucune éventualité.

En revanche, j'ai la conviction que la raison de Khadidja, déjà bien chancelante avant cela, n'a pas survécu à ses récits. La lettre ne laissait d'ailleurs aucun doute à ce sujet. Elle ne contenait pas, à vrai dire, d'informations sur ce qui avait pu se passer mais il s'en dégageait une très nette impression de confusion mentale. Il y était souvent question d'une de ses histoires, qu'elle avait intitulée *Le Cavalier et son ombre*, et du héros de cette allégorie en quelque sorte fatidique, mais je ne savais pas de quoi voulait exactement parler Khadidja. Elle cherchait apparemment à me faire croire que le Cavalier et elle vivaient ensemble à Bienty et que Tunde, l'enfant miraculeux, allait bientôt surgir, grâce à leurs efforts acharnés, des flancs de la colline pour sauver le peuple noir. Sa fameuse phrase : « *Viens, Lat-Sukabé, avant qu'il ne soit trop tard* », semblait même signifier parfois, analysée sous un certain angle, disons au second degré, que je ne devais manquer sous aucun prétexte la venue au monde du fameux Tunde. Khadidja prophétisait une ère de bonheur et de liberté et ajoutait mystérieusement : « *... parce que tu le sais bien, les choses ne peuvent pas continuer ainsi. Si nous ne sommes pas impatients, notre heure ne reviendra jamais. Il faut avoir la force de recommencer : tel sera le message de Tunde aux générations futures* ».

Je voyais très bien à quoi elle faisait allusion et cela me troublait profondément. En clair : avec Tunde, une créature née de l'imagination de Khadidja, l'espoir demeurerait réellement intact. Peut-être même que les choses étaient si claires pour moi que je refusais de les comprendre. Nous nous étions beaucoup amusés, quelques années plus tôt, avec les aventures du Cavalier, mais il était temps, à notre âge, de tenir toutes ces fantaisies à l'écart de notre existence réelle. C'était autre chose, la vie pratique, avec ses problèmes quotidiens à résoudre l'un après l'autre, jusqu'au moment où on finit quand même par s'apercevoir – trop tard – que peut-être le jeu n'en valait pas la chandelle et que la passion même de vivre est toujours bien vaine.

Que l'on me comprenne bien : j'aime écouter les belles histoires et je me souviens toujours avec un frémissement de plaisir de celles de Khadidja. Elles me bouleversent, aujourd'hui encore, les tripes. Il faut cependant qu'elles restent à leur place, qui n'est sûrement pas dans le train-train ordinaire des

braves gens. Je suis persuadé que toutes les personnes raisonnables seront de mon avis : nous avons assez à faire avec nos soucis réels pour ne pas en rajouter par la dérive des fantasmes. Sans vouloir juger Khadidja, je me demande si elle n'est pas en train de faire le choix lucide de la folie. Pour moi, les choses sont simples : j'aime encore Khadidja – on l'a sûrement déjà compris – et je voudrais seulement qu'elle me dise : « *Viens à Bilenty, Lat-Sukabé, je te raconterai, comme aux durs temps de Nimzatt, une de ces histoires que tu aimais tant.* »

Avec quelle joie j'écouterai de nouveau *Patchwork*, par exemple... De toutes les inventions de Khadidja, c'était celle qui concernait le plus directement notre relation amoureuse. L'idée lui était soudain venue, un jour, de nous mettre, elle et moi-même, au cœur de sa parole, en se faisant passer pour un homme. Ce dernier détail est intéressant : il montre avec quelle aisance la conteuse savait se jouer des apparences. Khadidja pétrissant, avec une mémoire infidèle et si loyale pourtant, les premières heures de notre rencontre... Je m'en souviens, ce soir, saisi d'une émotion que je veux partager avec vous, avant de poursuivre la modeste relation de mon séjour dans cette ville. Assis dans le restaurant miteux de l'hôtel Villa Angelo, j'entends monter, lentement, la voix intense de Khadidja. Elle raconte. Khadidja dit :

*

Dorinenstrasse. Longtemps il se souviendrait du nom, mélodieux et un rien énigmatique, de cette rue. Même cette nuit où, déjà vieille avant la quarantaine et un peu folle, elle lui envoya sous les yeux ahuris des invités un plat brûlant d'aloko à la figure, le mot Dorinenstrasse résonnait à ses oreilles comme une tendre musique dans le bref instant où il chercha à esquiver le coup ; ils fêtaient avec des amis le dixième anniversaire de leur rencontre et, pendant qu'elle hurlait qu'elle en avait marre d'une éternité d'amertume, il revoyait avec une hallucinante précision le décor originel, le lieu d'où s'était déployé, quelques années plus tôt, le chemin complexe des malentendus et de la passion. De la cuisine, on apercevait un bout de la rue. C'était un boulevard presque toujours désert et les voitures le traversaient à vive allure, comme on presse subitement le pas pour échapper à quelque mystérieux danger. Ils avaient pris très tôt l'habitude de s'asseoir de part et d'autre de la petite table en bois de chêne. En face, un vieux bâtiment aux fenêtres poussiéreuses. Il pensa à des appartements abandonnés mais elle lui expliqua, de sa voix désinvolte et un peu traînante, que c'étaient des bureaux. D'après ce qu'il avait compris, il s'agissait d'agences de voyages ou de choses de ce genre, un de ces endroits où des jeunes femmes d'une discrète sensualité vous accueillent en professionnelles, avec un air de familiarité ambiguë et de distante politesse.

Parfois ils se levaient, se tenaient debout au milieu de la cuisine et s'embrassaient longuement en silence. Ensuite ils reprenaient leurs places,

buvaient un peu de vin blanc et recommençaient à s'observer d'un air pensif. Ils s'étaient rencontrés quelques jours auparavant, à la sortie d'un théâtre. Un artiste japonais était arrivé dans la ville avec ses poupées, son exquise politesse orientale et son attirail compliqué. Selon les journaux, après avoir fait danser ses créatures, le célèbre Zenko Mishita répondrait aux questions du public. Au « Living Shadows », Mishita, fameux magicien en effet, avait dirigé la valse des ombres avec maestria pendant deux bonnes heures et le public s'était retiré, ravi de sa brève hallucination asiatique.

Khadidja était censée faire pour son hebdo un reportage sur la soirée ; quant à lui, il ne savait plus comment il avait atterri dans cette salle de spectacle aux fauteuils rouges. En y repensant dix ans plus tard, il se souvenait seulement d'une longue errance en un mois de mars encore frais et humide. Lui revenaient aussi en mémoire tous ces tramways qui paraissaient parfois se tordre de douleur aux virages des rues et qui faisaient la ville étonnamment blanche et bleue. Tout l'après-midi, il avait cherché l'endroit où avait vécu Vladimir Ilitch Lénine. Au-dessus du portail d'un petit bâtiment jaune, dans une ruelle, ces mots : « *Hier wohnte vom 21 februar bis 2 april 1917, Lenin, Führer der Russischen Revolution.* » Une maison bien quelconque et de toute façon, la propriétaire, une vieille dame ironique que n'impressionnaient nullement les utopies du siècle, lui avait ri au nez. De la fenêtre du premier, elle lui avait lancé joyeusement : « Oui, monsieur, Lénine a vécu dans mes appartements, mais je vous le dis tout de suite, je n'ai rien à voir avec lui. » Au bout de la même ruelle, sur la droite, une autre plaque indiquait qu'en ce lieu Tristan Tzara avait fondé le mouvement dadaïste. Sans savoir pourquoi, il ne s'était même pas arrêté. Tout cela lui rappelait un être qu'il avait connu bien des années auparavant, un être qui portait son nom et le fardeau de ses souvenirs mais avec qui il ne se sentait plus aucun point commun. Une modeste salle de classe au lycée de Yopougon. Un prof de lettres parlant, du matin au soir, des précurseurs du surréalisme, de *la terre bleue comme une orange* – Paul Éluard et compagnie – et d'un dictionnaire ouvert au hasard pour tomber, en vertu des lois du hasard objectif, sur le mot dada ; et plus tard, voulant – lui aussi ! – changer le monde, il s'était mis à bûcher du matin au soir *Les Deux Tactiques de la social-démocratie dans la révolution prolétarienne*, récitant à haute voix dans l'obscurité de sa piaule d'étudiant quelque poème avant-gardiste de Maïakovski, *affaires en foule, remue-ménage et phénomènes, le jour s'en va peu à peu déclinant, nous sommes deux dans la chambre, moi et Lénine en photo sur le mur blanc, j'aime la patrie de Lénine au bord de la Volga, j'aime la patrie de Lénine militante et combattante.*

Cet être quasi insensé, ce fut lui-même, à un moment de son existence, adolescent rêveur, bâtisseur d'empires de sable et ce soir-là, en compagnie d'une inconnue, promeneur blasé dans une ville lointaine. Lorsque arriva le temps des orages et qu'ils ne purent plus, sans même savoir pourquoi, ni rester ensemble ni se séparer, il lui vint souvent à l'esprit qu'un théâtre

d'ombres chinoises – ou japonaises, cela importait peu – était l'endroit idéal pour une rencontre aussi improbable.

Dès le premier soir, il l'avait détaillée avec sa gourmandise habituelle. Même s'il se refusait à l'admettre, il était resté un idéaliste, cherchant dans chaque femme une expression de l'absolu, que l'on ne mérite que par la patience. Dans son esprit, il n'était pas question d'amour idéal. Non, cela n'avait rien à voir, non plus, avec les lourdeurs imbéciles de la chair. Il guettait l'absolu dans l'instant où le geste est pareil au vent : un mouvement des paupières, une lueur dans le regard, une façon de se passer la main sur les cheveux, n'importe quoi, il guettait un signe, le geste qui ne se reproduirait plus jamais, un instant fugace et qui, par cela même, dévoilerait la totalité de l'être. L'absolu : la mort ? Il lui fallait cet aveu. Alors seulement il oserait poser sa valise par terre et se risquer enfin à cette aventure étrange et un peu douloureuse qui s'appelle vivre avec une autre personne.

Le lendemain, un coup de téléphone pour lui dans la maison de repos où il essayait de gagner sa vie. Il aidait des petits vieux et des petites vieilles à ne pas trop souffrir de la solitude. C'était un drôle de pays, prospère et malheureux : les gens vivaient jusqu'à quatre-vingt-dix ans, mais cessaient presque complètement d'exister vers leur soixante-cinquième année. Il repensa, en lui parlant, à sa beauté, la beauté d'une jeune femme pleine de mépris pour son corps et un peu désolée, lui sembla-t-il, de ne pas être plus moche.

Le lendemain, un petit café dans le quartier de L... Première étape obligée de ce qui ne pouvait être, à l'évidence, qu'un rendez-vous amoureux, même si, bien sûr, ils firent tous deux semblant de croire que c'était une banale séance de travail. L'art africain était dans l'impasse et il fallait bien qu'ils se retrouvent parfois dans des petits cafés pour en discuter. C'était vraiment la moindre des choses.

Elle avait les cheveux courts et drôlement entortillés, une bouche vaste et de la lumière sur tout le visage. Pendant un moment, ils parlèrent de choses à la fois prétentieuses et prudemment terrestres, de l'impérieuse nécessité d'une symbiose, sur le terrain même de la pratique artistique, entre différentes formes d'expression, d'un concept nouveau de galerie qui ferait l'admiration de l'univers entier et, comme toujours lorsque des Africains se rencontrent, surtout en territoire ennemi, de la nécessité de prouver au monde que « nous ne sommes pas si cloches que ça ». Elle envisageait de venir s'installer en Côte-d'Ivoire, son pays à lui, qu'elle disait aimer entre tous. Par timidité, il s'arrangea pour donner à la conversation un tour plus détendu. Lorsqu'il lui fit son premier compliment, elle partit d'un grand éclat de rire qui semblait signifier : ça y est, c'est reparti. La vieille histoire. La vieille histoire entre le mâle et la femelle. Deux êtres dans un sombre tunnel et incapables de dire s'ils marchent côte à côte ou s'ils viennent l'un vers l'autre. Chaque pas dans les ténèbres dit des craintes et des contraintes. Que faire donc des anciens serments de loyauté un matin, sur le lit défait et joyeux, le lit qui exulte juste

avant la tasse fumante de kinkéliba ? Lui revint en mémoire cette phrase d'un ami : les premiers mots qu'un homme dit à une femme sont toujours des bêtises... Et puis, il était arrivé à cet âge où, après avoir haï presque tout le monde avec force, on se sentait toujours un peu coupable et hypocrite de dire à qui que ce soit : je t'aime.

En vérité, il ne savait plus où il en était. Sa vie était traversée en ce moment-là d'amours à la fois éphémères et éternelles, en vérité d'éclats de complicité : jeux érotiques pleins de retenue, passage à l'acte différé. Sans le savoir, ils étaient deux êtres brisés mais forts, essayant de recoller les morceaux épars de leurs vies. C'était une idée un peu folle, ils le voyaient bien, car le soir tombait. Il n'était pas raisonnable de s'installer à demeure dans la maison angoisse. Pendant les deux premiers jours, elle refusa souvent de lui offrir ses lèvres, ce qui était sa manière à elle d'exprimer sa peur de l'avenir. Et lui, comment faisait-il ? C'était, il le sentait, une *grosse affaire*, expression qui dans son esprit désignait depuis toujours toute relation sentimentale promise à une certaine durée et donc inquiétante, voire dangereuse. Par crainte de s'empêtrer dans des mensonges trop banals, dérisoires et en définitive indignes de l'estime naissante entre eux, il campa dans le rôle du gentleman. Comédie ? Non, le plus terrible c'était, au contraire, sa sincérité. Il ne désirait rien au monde autant que ce corps nu et presque offert jusque dans ses refus, mais la seule idée de rouvrir quelque plaie secrète le faisait frémir de honte.

Le lendemain, ils allèrent dîner dans un restaurant brésilien, le Batouque. En les accueillant, la serveuse, une mulâtresse aux yeux bouffis et aux jambes interminables, eut cette drôle de phrase dans un anglais rocailleux :

– *'re looking like two brothers !*

À la sortie du Batouque, il la prit par la main et tout fut dit sans un mot. Leur décision était prise de ne pas remettre l'éternité au lendemain.

*

L'heure de la fermeture du restaurant est sûrement passée depuis un moment. Les employés, de plus en plus agacés, essaient de me le faire comprendre. Ils font claquer violemment les fenêtres, renversent les chaises sur les tables et éteignent une à une les lumières. Je choisis d'ignorer leurs grognements et leurs grimaces. La pénombre est si douce...

Je me surprends à les interpeller, peut-être à voix haute, peut-être seulement dans ma tête : attendez donc un peu, mes amis, nous ne pouvons pas nous quitter comme ça ! Je vais vous offrir un autre récit de Khadidja, *Crime de lèse-majesté* par exemple, un de ces contes brefs et quasi impénétrables qu'elle savait tisser avec tant de subtilité. Et surtout, ne me demandez pas, impatients jeunes gens, le sens de cette fable, elle m'a toujours intrigué moi-même. Seule importe la voix déchirant le silence de la nuit. Alors, oubliez un instant les tristes bras de vos épouses, écoutons ensemble Khadidja, disant :

Ce matin-là, l'homme décida de se rendre au Palais royal pour léser purement et simplement la Reine. Il savait bien qu'il risquait ainsi sa vie, mais il était prêt à tout. Le portail de sa maison refermé, il se tint un instant debout sur le seuil, les yeux tournés vers le ciel. Les nuages allaient lui servir, comme à son habitude, de boussole. Il connaissait chaque nuage par sa forme et par sa couleur ; il s'arrêtait parfois au milieu de la route pour contempler certains d'entre eux aux bords délicatement effrangés ou d'autres, hérissés de pointes menaçantes comme autant de petits poignards flamboyants et agressifs. Les nuages roulaient lentement dans le ciel et, les connaissant bien, il avait donné à chacun d'eux un nom ironique et affectueux. Il y avait Bathie, gros et noir, qui s'essouffait au bout de quelques siècles seulement et pourtant si généreux qu'il inondait souvent des villes entières de ses bourrasques nocturnes. Tout le contraire de Kooba, Kooba qu'adoraient les éclairs et qui trônait au milieu du ciel dans tout l'éclat de sa gloire. D'ailleurs, ce jour-là, sa mission étant périlleuse, seul convenait à l'homme l'orgueil de Kooba, ce jeune dieu indomptable !

Arrivé devant les grilles du Palais royal, il s'arrêta à la hauteur du Garde de faction. Il l'observa d'abord avec effronterie sans mot dire et lui tendit la main en souriant d'un air engageant et candide. Le Garde resta impassible :

– Bonjour, mon brave ami ! dit alors l'homme.

Ne recevant pas de réponse, il se fit plus insistant :

– Hé l'ami, c'est à toi que je parle ! Est-ce bien ici qu'habite Sa Majesté ?

Le jeu lui paraissait de plus en plus excitant. L'homme s'approcha du Garde et lui glissa à l'oreille, sur un ton canaille :

– Hé ! Hé ! Mon brave, entre hommes on peut bien se dire ces choses-là, les nuages ont conduit mes pas ici et j'ai décidé de léser la Reine aujourd'hui. Je suis son fidèle et dévoué sujet, je l'aime à en mourir. On va voir ce qu'on va voir, hein !

Tout en prononçant ces terribles paroles, il se dirigea d'un pas hardi vers le vaste perron de marbre. La tête de nouveau tournée vers le ciel, il vit Kooba déployer ses feux violents en un magnifique signe de victoire, suivi d'un clin d'œil complice.

La Reine était dans ses appartements privés, lascive et ouverte à toutes les aventures. C'était une Reine belle et bonne, comme celle du poète, et elle avait besoin de l'amour de son peuple. L'homme pensa avec une excitation soudaine qu'il n'y avait plus une minute à perdre.

Sentant sur lui le tendre regard de la Reine il s'engagea dans l'allée aux pierres vertes et roses. Il faisait le beau et crânait, les mains dans les poches. Quelques minutes plus tard, il vit, comme dans un rêve, la Reine accourir vers lui dans une immense robe blanche soulevée par le vent. L'homme lui ouvrit ses bras. Aussitôt les coups de feu claquèrent. Il ne resta plus sur le sol qu'une

petite tache rouge.

Là-haut dans le ciel, les nuages versèrent sans bruit des larmes de tristesse. Les eaux du ciel effacèrent la tache de sang. Ce fut une journée maussade et pluvieuse.

Le silence retomba sur le Palais. La Reine apparut à son balcon et poussa un grand éclat de rire.

DEUXIÈME JOURNÉE

Étendu sur le lit, j'entends l'hôtel s'éveiller peu à peu à la vie. Des gens vont et viennent dans le couloir. Leurs silhouettes dansent parfois, comme de noirs éclairs, sur le mur d'en face. Sans doute les employés en train de faire les chambres des clients. Toute la question est de savoir si, en dehors de moi, il y a d'autres clients au Villa Angelo. Je n'en ai pas vu un seul, en tout cas, depuis hier.

La chambre a une odeur de bois humide et pourri. Mon sommeil a été plutôt agité et je sens des courbatures dans tous les membres. J'ai mal dormi, comme chaque fois que je passe la nuit dans un lieu inconnu. En cette matinée d'octobre, j'aperçois de ma fenêtre un bout de ciel gris en forme de triangle, coupé en son milieu par des fils électriques. Le grondement faible et lointain du tonnerre est comme l'écho d'un lien très ancien qui se rétablit entre l'immense univers et chacun de nous. Je le ressens, très fortement, comme une petite leçon d'harmonie au vacarme dérisoire et malsain du monde. Encore tout étourdi, j'essaie de savoir ce qui, de la nostalgie ou de la colère, me laisse un tel sentiment de malaise. Il me semble que des forces supérieures se jouent de moi et que je n'arrive plus à séparer rêve et réalité. J'ai beau faire, le bloc reste compact. *Patchwork*. La plongée de Khadidja dans notre passé. Cela a été une véritable hallucination et, j'en suis sûr, ce mot ne lui était pas venu à la bouche par hasard. Je suis bien placé pour savoir à quel point Khadidja avait déformé la réalité. Presque pas un seul mot de vrai dans tout ce qu'elle avait raconté et pourtant tout était si profondément juste.

Mais, en vérité, la principale raison de mon agitation nocturne est le rendez-vous qu'a enfin daigné me donner le Passeur pour après-demain. La veille, à l'instant précis où je m'apprêtais à demander l'addition au serveur, celui-ci est venu se pencher vers moi, pour me dire dans une sorte de murmure respectueux :

– On vous demande au téléphone, monsieur.

Normalement, j'aurais dû aussitôt penser au Passeur. Pourtant, je n'ai pas pu cacher mon ahurissement devant les propos du serveur. Un appel pour moi, à pareille heure, dans une ville où je ne connaissais personne ? Cela n'avait aucun sens. Très franchement, je ne voyais pas de quoi il était en train de parler. J'ai froncé les sourcils, en me rejetant légèrement en arrière :

– C'est le Passeur, a dit le serveur.

À la manière dont l'homme m'a dévisagé en prononçant ces mots, j'ai compris au moins ceci : toute la ville sait que l'étranger descendu au Villa

Angelo attend un signe du Passeur.

Je suis allé répondre au téléphone, l'esprit un peu en désordre, en m'efforçant toutefois de ne pas trahir ma hâte. Je signale, au passage, que le serveur s'est arrangé pour ne pas rater un seul mot de mon entretien avec le Passeur. Ce dernier, lui, ne m'a pas paru très bavard. Au contraire, il a semblé vouloir me jauger au cours de la conversation. Il m'a demandé s'il était vrai que je voulais aller à Bilenty. « Bien sûr », ai-je fait, sur un ton particulièrement sec. Après cela, il y a eu un long silence. Le Passeur attendait manifestement que j'ajoute quelque chose. J'ai refusé d'ouvrir la bouche. Ce monsieur commençait à m'exaspérer au plus haut point. Il a dit, comme pour s'excuser : « Je pose toujours cette question à ceux qui veulent aller à Bilenty. » J'ai eu envie de lui demander à mon tour pourquoi il prenait cette absurde précaution, mais j'ai senti que ce serait entrer, d'une façon ou d'une autre, dans son jeu : « Écoutez, monsieur, si j'ai fait six cents kilomètres pour venir jusqu'ici, ce n'est pas pour me prélasser au Villa Angelo. » Je l'ai alors entendu murmurer pensivement, à l'autre bout du fil : « Hum... Hum... » J'ai insisté ensuite pour savoir à quel moment nous allions partir et, dans mon dépit, je lui ai jeté à la face que l'hôtel était aussi minable que coûteux. Loin de s'en offusquer comme je l'espérais, il s'est contenté d'un bref commentaire sur les difficultés du Villa Angelo. La conjoncture. Les charges trop lourdes, un personnel coûteux et inefficace et je ne sais plus quelles salades. Rusé, le bonhomme. Il a commencé ensuite à me parler, longuement, d'Angelo Suleimaan. Cela me rendait très nerveux de discuter avec quelqu'un que je ne connaissais pas ; de plus, le fait de sentir le serveur tourner autour de moi comme un charognard excité par une carcasse pourrie me rendait presque fou de rage impuissante. J'ai interrompu brutalement le Passeur : « Il ne s'agit pas de cet hôtel, monsieur, ni de votre fameux héros, je veux juste connaître le jour et l'heure de notre départ. » Il m'a alors dit, sur le ton outré et plaintif de celui qui se sent victime d'une grave injustice : « Je ne vous comprends pas, monsieur, c'est bien vous qui avez parlé le premier du Villa Angelo. » J'ai fait, toujours très sec : « Dites-moi quelque chose de précis, tout ce que je veux entendre c'est : tel jour à telle heure nous allons à Bilenty. J'insiste pour que ce soit le plus tôt possible. Je ne suis pas si riche. » Il a encore essayé de gagner du temps : « Votre magasin de jouets thaïlandais dans la capitale marche très bien, monsieur, j'y suis déjà allé plusieurs fois. » J'étais vraiment tombé sur le type le plus mortel de la terre. J'ai répété ma question. Le Passeur m'a alors sorti une chose qui, par rapport à tout ce qui venait d'être dit, était à peine croyable : « Pour vous répondre avec précision, monsieur Cissé, j'ai besoin de savoir si vous voulez vous rendre effectivement à Bilenty ou non. Excusez-moi, monsieur, je vous pose cette question comme à tout le monde. » Mon crâne était réellement sur le point d'exploser, et cela d'autant plus que le serveur, maintenant debout à côté de moi, s'amusait comme un fou. « Oui, je vais à Bilenty. – Si vous maintenez malgré tout votre décision de vous rendre à Bilenty, nous irons quand le fleuve le voudra. » C'était si

formidable, ce qu'il venait de me sortir là, que je n'ai pas su quoi répliquer dans un premier temps. J'ai dû me résigner à lui poser une question qui pourtant allait de soi : « Qu'entendez-vous donc par : malgré tout ? » Il a voulu répondre, puis s'est ravisé, en déclarant : « Je pense qu'il vaut mieux que nous nous rencontrions, monsieur Cissé. – D'accord. Demain mercredi. » Le Passeur a proposé le jeudi et j'ai cru comprendre que c'était à cause du décès de Yande. En fait, il a parlé du corps de Yande que le fleuve refusait de restituer. Au moment où nous nous quitions, il a dit quelque chose d'une voix dépourvue d'émotion et s'est arrangé pour prononcer le nom de Khadidja. Puis, sans me laisser le temps de revenir de ma stupéfaction, l'inférial individu a raccroché. De mon côté, j'ai cherché le serveur des yeux pour lui apprendre les bonnes manières. Il avait disparu.

Rester au lit est décidément la meilleure solution. C'est une de ces matinées où vous savez que la journée sera, quoi que vous fassiez, très mauvaise. Tout me met en ce moment hors de moi. Le Passeur. La vendeuse de maïs. L'hôtel Villa Angelo. Toute cette ville. Et pour ne rien arranger, je suis assailli par d'affreux souvenirs qui n'ont aucun rapport avec Khadidja ou avec mon désir de me rendre à Bilenty. Les choses qui occupent mon esprit et me lacèrent le cœur sont, en elles-mêmes, insignifiantes et je n'y ai probablement pas souvent pensé avant ce matin. Par exemple, l'enterrement bâclé d'un ami, il y a de cela plusieurs années. Un gars qui n'avait pas eu de chance. Il était pauvre, mais ce serait trop facile de dire qu'il ne pouvait pas se payer des médicaments. Cela aurait pu s'arranger. En fait, personne n'a voulu faire l'effort de l'aider, même ceux qui l'aimaient le plus ; peut-être voulait-on le punir d'avoir gâché sa vie – il était alcoolique et s'était fait renvoyer par tous ses employeurs. Au fond, les gens pensaient qu'un type pareil, il valait mieux qu'il s'en aille. Pendant six mois, nous avons vu la mort rôder autour de lui. Nous savions qu'il allait partir, mais personne n'a eu la force de lui faire le baiser au lépreux. Je revois sa chambre d'hôpital. Près du lit, des boîtes d'aspirine offertes par un médecin compatissant. De l'aspirine contre une cirrhose du foie... À la fin, il avait bien perdu trente ou quarante kilos. Je l'aimais, vraiment. C'était un type généreux jusqu'à la candeur et absolument incapable de penser du mal des autres. Je repense à la prière à l'entrée du cimetière. L'imam avait la tête ailleurs. Ça se voyait que, pour lui, c'était du menu fretin, cet homme étendu sous une épaisse couverture fournie par sa vieille mère. L'imam était habitué à officier, dans ce même cimetière, pour des clients d'un autre calibre et il tenait à le faire sentir. Je l'entends encore évoquer ses liens avec le père du défunt, une sorte de notable, comme lui-même. Il ne le dit pas, mais il faut bien que chacun dans l'assistance sache jusqu'où va son sens de l'amitié. Évitant de prononcer le nom de mon ami, il dit seulement : « Celui qui est couché devant nous. » Un gars sans nom et qui n'avait pas eu de chance, je vous le dis, emporté par une cirrhose du foie à quarante ans. Les mots de l'imam sont froids et il daigne à peine desserrer ses lèvres. Je revois ses lunettes cerclées d'or, ses yeux pétillants et son visage à

la fois maigre et épanoui. Ce matin, à ce seul souvenir, mon cœur se gonfle d'amertume et j'ai envie de pousser un bref cri d'animal traqué. Je m'en garde, bien sûr. Il ne faut jamais commencer. Après le premier hurlement, on ne s'arrête plus. En fait, mon esprit ne se fixe sur rien de précis. Mon univers intérieur est une scène vide où paradent tous les démons et je ne peux rien faire pour endiguer ce flot d'énergies négatives. Amère matinée.

Je suis de si méchante humeur qu'il me vient le désir de tuer le Roi. C'était une des expressions favorites de Khadidja. Elle disait toujours cela quand elle était, justement, dans l'état d'esprit où je me trouve en ce moment. En d'autres termes : tout flanquer par terre. Tuer le Roi. Un désir très commun, à en croire du moins Khadidja, quand on a une forte fièvre un matin d'octobre légèrement pluvieux et que, par ailleurs, les affaires de la nation se portent encore plus mal.

*

Ma première rencontre avec le Passeur a eu lieu il y a environ une heure, c'est-à-dire bien avant le moment convenu. Je suis persuadé que ce diable d'homme l'a fait exprès. Voici comment c'est arrivé.

Je m'étais rendormi sans m'en rendre compte et, vers onze heures, j'ai sauté du lit. Le soleil, déjà, devait taper dur au-dehors, car la chambre était très claire. Mon premier geste a été de me planter devant le miroir. Comme je le craignais, j'ai eu encore du mal à supporter le spectacle qui s'offrait à moi. Visage osseux et yeux hagards, complètement éteints. Lèvres sèches et légèrement enflées. De la barbe poussant dans tous les sens. Alors j'ai décidé de mettre un peu d'ordre dans tout cela. J'avais une envie presque désespérée de me sentir bien dans ma peau et dans ma tête. Ma toilette du matin m'a pris un temps inhabituel. Malheureusement, je ne pouvais rien contre le fait que mes forces étaient en train de m'abandonner. Le rasoir s'est mis à trembler dans ma main et je me suis largement entaillé le menton. Ne trouvant pas de compresse, je me suis servi d'une chemise propre, aspergée d'un peu d'eau de Cologne, pour nettoyer et faire sécher la plaie. J'ai pensé qu'il me faudrait consulter un médecin mais, sans savoir pourquoi, j'ai aussitôt écarté cette idée avec une certaine mauvaise humeur. Ensuite, j'ai mis mes habits les plus propres. Chemise blanche, pantalon gris cendre au pli impeccable et, malgré la chaleur, le cardigan vert aux losanges blancs que j'aimais tout particulièrement. Seules mes chaussures m'ont posé quelque problème : aucun moyen de les débarrasser des poussières de la ville. À part ça, tout allait bien. J'avais l'impression d'être devenu un homme neuf, prêt à affronter le Passeur et tous ceux qui se mettraient en travers de mon chemin.

Le répit a été de courte durée. Malgré un copieux petit déjeuner – omelette au jambon, café au lait, fruits – et deux cachets d'aspirine vitaminée, la fièvre a persisté. Après un second verre de café, je me suis résigné à aller acheter quelques médicaments. Il devait bien y avoir, me suis-je dit, une pharmacie vers le marché ou quelque part par là.

Aussitôt franchi le seuil de l'hôtel, j'ai découvert l'intense activité commerciale de cette partie de la ville. Je me suis aperçu avec surprise que le voisinage du Villa Angelo avait, pour ainsi dire, une double vie. Les nombreux magasins cernant de tous côtés l'hôtel étaient fermés à la tombée de la nuit et leurs occupants rentraient chez eux, dans les quartiers populaires, un peu plus au nord ; les lieux semblaient alors totalement déserts, comme le soir de mon arrivée. Ils redevenaient une ruche bourdonnante dès les premières heures de la matinée ; des camions ou des charrettes y déchargeaient des balles de tissu, des fûts d'huile ou d'autres produits de consommation courante, de jeunes porteurs harcelaient tout le monde et on pouvait même, parfois, se croire dans la capitale.

Je me suis dirigé du côté de l'avenue principale. Le décor avait déjà un peu changé. Les automobiles étaient plus rares, et les passants étaient obligés de raser les murs pour trouver un peu d'ombre. Moins de trente minutes après ma toilette, je commençais déjà à me sentir très sale et je n'éprouvais plus cette sensation de bien-être qui vous rend parfois si conquérant au début de la journée. La sueur me collait la poussière noire à la peau et ma chemise blanche ne l'était plus tout à fait. Au lieu de me renseigner auprès des passants, j'ai préféré chercher tout seul une pharmacie. Je devais avoir l'air un peu perdu. En effet, quelques secondes après m'avoir dépassé près d'une petite école située juste en face de la pharmacie, un homme est revenu sur ses pas et m'a lancé, en me détaillant sans la moindre pudeur des pieds à la tête :

– Salut, l'ami !

J'ai immédiatement su que c'était le Passeur.

Pendant un bref moment, nous n'avons rien pu faire d'autre que nous observer en silence. Une chose était certaine : j'avais déjà vu cet homme quelque part. La veille ou la nuit même de mon arrivée.

Le Passeur est un peu voûté, mais cette particularité physique, loin d'en faire un être diminué et vulnérable, suggère au contraire une sorte de tension intérieure perpétuelle. On dirait un fauve prêt à bondir sur sa proie, ou un guetteur sur le point de lâcher le coup de feu mortel. Ses cheveux sont broussailleux et presque rouges, et il porte une chemise d'un bleu délavé. Il fume aussi des Camel, et cela m'a rappelé Yande. Le Passeur s'exprime avec lenteur, en tirant sur sa cigarette, les yeux mi-clos, très attentif. Aucun détail ne lui échappe et je suis confus de voir qu'il a immédiatement remarqué ma blessure au menton. Quelque chose ne doit pas tourner rond dans ma tête, puisque le simple fait d'avoir une entaille au menton me donne un affreux sentiment d'infériorité. Cela jetait, si j'ose dire, mon plan à l'eau. Je croyais, en effet, pouvoir impressionner le bonhomme dès notre premier contact et l'obliger à me conduire à Bilenty. Mon raisonnement était simple : s'il en était réduit, pour nourrir sa famille, à faire passer les gens de l'autre côté du fleuve, c'est qu'il ne devait pas être terrible non plus. Il me faut cependant ajouter que je ne m'attendais à le rencontrer que demain. L'effet de surprise, qu'il a évidemment voulu, a joué en sa faveur. Je ne peux pas le nier non plus, les

événements de ces dernières heures et mon début de grippe – ou de palu – ont quelque peu ébranlé ma confiance en moi-même. Maintenant, je suis pratiquement à la merci du Passeur et j'ai envie de dire que je m'en fiche royalement.

Plus j'y réfléchis, plus tout cela me paraît incroyable. Il y a quelques semaines, je ne soupçonnais même pas l'existence d'un tel individu. Aujourd'hui, le Passeur se trouve au centre de mon existence. Je dois aller vers Khadidja et, s'il ne le veut pas, il me sera impossible de faire le moindre pas en avant. Je le dévore des yeux. Qui est-il donc, cet homme sans qui je ne pourrai jamais accéder à Khadidja ? Le Passeur a quelque chose d'indéfinissable. Il en impose, en dépit de ses vêtements minables et de son physique grossier. Il m'est difficile d'expliquer cela. Dans des cas pareils, on a toujours envie de se tirer d'affaire en parlant de force paisible ou de choses de ce genre. Pourtant, je ne pense pas exagérer en disant que le Passeur est un être peu commun. Un de ces êtres qui ne se laissent pas duper par les apparences et qui se donnent toujours le temps, avec une patience infinie mais non sans passion, de comprendre le fond des phénomènes. Il m'observe et, en même temps, évite systématiquement mon regard, détournant la tête chaque fois que je lève les yeux sur lui. Il est clair qu'il cherche à être fixé, en ce qui me concerne, sur un point très précis.

Pour briser la glace, il a dit avec un petit air malicieux :

– Nous nous sommes déjà vus, je crois.

– Je le pensais aussi, mais je n'arrive plus à savoir où...

– C'était hier. Dans le hall de l'hôtel.

La scène m'est revenue en mémoire. Un des deux joueurs de dames. Celui au cou de taureau. Pourtant, debout, le Passeur paraît bien moins épais, même si ses épaules sont très larges.

– Je vous ai cherché partout, monsieur. Pourquoi me dites-vous cela aujourd'hui seulement ?

– Pour vous aider à rester serein, monsieur Cissé. On raconte tellement de sottises à propos de Bilenty que mes clients s'effraient souvent au moindre événement qu'ils ne comprennent pas.

Le Passeur a, incontestablement, une perception très aiguë des situations. Je l'ai dit, je crois, j'ai parfaitement senti le risque de chavirer après avoir rencontré hier la vendeuse de maïs. Et pour ne rien vous cacher, c'est par peur de me laisser aller que je me suis mis en si grande toilette.

– Que se passe-t-il ? ai-je demandé. Tout semble aller de travers, les gens me regardent d'une drôle de façon dès que je parle de me rendre à Bilenty...

– Ils sont tous au courant de votre projet, dans cette ville, et ils ont du mal à comprendre cela, c'est tout. Déjà avant-hier, dans le car qui vous a conduit ici, vos compagnons de voyage vous observaient avec un certain étonnement. Vous ne vous êtes rendu compte de rien ?

Je ne réponds pas.

La conversation se déroulait sur un ton de complicité inattendue. Je me

sentaient un peu dans la position du jeune homme turbulent à qui un aîné bienveillant conseille de ne pas faire de bêtises.

Pourtant, j'avais besoin de savoir.

– La traversée est-elle donc si dangereuse ?

– Pas en ce moment.

Le Passeur a dit cela en fermant son visage et j'ai bien vu qu'il n'avait nulle envie de s'étendre sur le sujet. Alors, j'ai attaqué par un autre biais :

– Vous m'avez dit au téléphone que vous connaissiez Khadidja...

– Pas seulement Khadidja, monsieur Cissé. Le Cavalier aussi, je le connais très bien.

Brusquement, tout est devenu limpide pour moi. Une véritable humiliation, qui a fait revenir très fort la lassitude et le désir de tout laisser tomber. J'ai compris d'un seul coup que le Passeur me prenait pour un cinglé. C'était de cela qu'il cherchait à s'assurer depuis le début. Il devait penser qu'en m'observant attentivement, il en aurait la preuve irréfutable, par quelque détail passé jusque-là inaperçu. Qu'est-ce qui l'autorisait à s'imaginer cela ? Ça a été mon premier moment, très bref, d'affolement.

– Le Cavalier ?

– C'était une des créatures de Khadidja. Vous ne voyez pas de qui je veux parler ?

Drôle de question. Le Passeur voulait probablement que je lui rétorque avec indignation : « Non, vous vous trompez, le Cavalier est un être réel, ce n'est pas une créature de Khadidja. » Avec ça, il tenait sa preuve et le tour était joué.

– Non, je ne connais pas le Cavalier, ai-je répondu, troublé, sans même savoir si j'étais en train de mentir ou de dire la vérité.

Le Passeur a fait une grimace amicale, pour bien me montrer qu'il n'était pas dupe.

– Le Cavalier tient le village de Bilenty et fait bonne garde autour de Khadidja. Aucune embarcation ne peut s'y rendre, dit le Passeur.

Il me prenait réellement pour un idiot.

J'ai brutalement changé de ton :

– S'il vous plaît, ne me parlez pas comme à un imbécile, et puisque vous êtes là, fixons la date de notre départ. Quand partons-nous ?

– Seul le fleuve saurait le dire. Nous partirons quand il le voudra.

Je me suis souvenu alors qu'il avait fait allusion à la prospérité de mon magasin de jouets thaïlandais et j'ai dit d'une voix décidée :

– Je suis prêt à payer.

Le Passeur a franchement souri pour la première fois :

– Vous ramenez tout à une question d'argent. Vous allez finir par me tenter.

– De quoi s'agit-il, alors ?

Le Passeur a dit, posément :

– Il s'agit de savoir qui de Khadidja ou du Cavalier est l'ombre de

l'autre.

– Ne recommencez pas.

– Je parle sérieusement. Vous ne semblez pas vous rendre compte de la situation.

Il paraissait sincère mais j'ai tenu à rester ferme jusqu'au bout :

– J'irai à Bilenty à la nage s'il le faut...

Il a souri de nouveau, presque avec indulgence cette fois-ci :

– Réfléchissez bien à ce que je vous ai dit et si, demain, vous pensez encore qu'il faut aller à Bilenty, je vous y conduirai.

Puis, faisant semblant de se rappeler que nous étions près d'une pharmacie, le Passeur m'a lancé :

– Vous ne vous sentez pas bien, n'est-ce pas ?

– Au contraire, je me porte très bien.

– Vous avez une forte fièvre, je m'en suis aperçu en vous serrant la main.

Si vous êtes souffrant, il vaut mieux attendre encore un peu. Un jour de plus, ou deux, ce n'est rien.

Pourquoi donc voulait-il à tout prix gagner du temps ?

– Je ne retournerai pas chez moi avant d'avoir vu Khadidja.

J'avais recommencé à le détester de toutes mes forces.

– À demain, a-t-il fait. Notre rendez-vous tient toujours.

Je l'ai laissé s'éloigner avant de pénétrer dans la pharmacie. Lorsque j'en suis ressorti quelques minutes plus tard, le Passeur était assis devant la petite école d'en face.

*

Il me faut, à présent, dire deux mots sur le Cavalier. On a noté l'obstination, sûrement ironique, du Passeur à en parler comme d'un être de chair et de sang. Attitude parfaitement ridicule : le Cavalier n'est qu'un des héros fabriqués de toutes pièces par Khadidja. Je suis peut-être en train de devenir fou, mais pas au point de confondre la réalité et les chimères. Et de toute façon, la question de savoir si le Cavalier existe ou non reste secondaire. Seul compte le fait suivant : à Bilenty, quelqu'un est en train de détruire la vie réelle de Khadidja en se faisant passer pour le Cavalier. Je ne peux donc aider Khadidja qu'en restant ouvert à tous ses enchantements. L'essentiel est de ne jamais être dupe moi-même.

Pour mieux faire comprendre cela, il me faut rappeler dans quelles conditions tout à fait particulières ce récit, *Le Cavalier et son ombre*, a vu le jour.

Au fil des mois, Khadidja en était venue, me semble-t-il, à surestimer l'effet de ses contes sur l'enfant. Elle se considérait comme l'unique chance de bonheur de ce dernier, le rayon de soleil bienfaisant dans la grisaille de ses jours. Il fallait voir le mal qu'elle se donnait pour se faire belle en se rendant à son travail, pour être, en somme, une de ces jeunes femmes troublantes et un peu mystérieuses qu'aiment contempler rêveusement les adolescents au seuil

de la puberté.

Initialement, elle avait conçu *Le Cavalier et son ombre* comme un récit historique de facture classique, collant au plus près à la réalité, du moins à celle qui se trouve dans les manuels scolaires. Le but était louable : amuser et éduquer l'enfant. Travail facile, aussi. Il s'agissait seulement de répéter ce que disent les livres d'histoire – ou les griots – en exagérant, au besoin, certains exploits, ressassés jusqu'à l'écœurement, de nos anciens souverains et chefs d'armée. Dans l'esprit de Khadidja, ceux-ci devaient être soit des stratèges militaires de génie, soit des hommes d'État visionnaires et, autant que possible, les deux à la fois.

En règle générale, je refusais de me mêler du travail de Khadidja. Elle était incapable de supporter la moindre critique et moi, de mon côté, je n'aimais pas les conflits et les déchirements dont nous sortions tous deux meurtris. Quand elle avait décidé de faire quelque chose, personne ne pouvait l'en dissuader. Je ne pus pourtant m'empêcher, cette fois-là, de me moquer d'elle, tout en essayant de lui montrer que la question était sérieuse :

– Tu vas mentir à notre petit.

– Je ne fais que cela, depuis le début.

– Ce n'est pas pareil, Khadidja. Tu vas le tromper cette fois-ci en lui faisant croire que tout ce qu'on raconte sur notre passé est vrai.

– Tu oublies une chose, mon ami...

– Quoi donc ?

– Cet enfant est au seuil de la mort. Il a besoin que je lui raconte de belles choses, il lui faut l'histoire d'une nation qui gagne !

– Tu n'y crois pas toi-même. Pourquoi ne pas continuer à inventer...

– Vas-y, dis-le : à inventer des inepties. Des histoires à dormir debout. La réponse est très simple, Lat-Sukabé : cela ne m'amuse plus. D'accord ?

– Pas du tout, cela me semble une erreur, mais fais comme tu l'entends.

Khadidja m'avait malgré tout paru un peu troublée :

– Écoute, Lat-Sukabé, je ne peux tout de même pas parler à ce petit comme à un adulte. Et puis, tu le sais bien, chaque peuple se raconte de glorieuses fadaïses sur son passé, et ça marche toujours. Où est ton problème, mon ami ?

Je ne lui dis pas le fond de ma pensée. Ma vraie inquiétude, ce n'était pas ce qu'elle pouvait ou non dire à ce gamin mais plutôt le fait qu'elle avait tendance à ruiner sa santé et sa raison pour bien peu. Pourquoi se donnait-elle tant de mal ?

Peu de temps après cette discussion, Khadidja se lança, avec la fureur qu'elle mettait en toutes choses, dans la recherche historique. Pour me punir d'avoir osé lui faire des remarques, elle me tint à l'écart de ses investigations. Je la voyais annoter, jusque tard dans la nuit, des ouvrages rares ou revenir de la ville avec des photocopies qu'elle classait minutieusement. J'ai compris par la suite, en consultant ses documents, à quel point la méthode de Khadidja était cynique. Soucieuse d'offrir au cher petit les vrais héros dont il avait

besoin, Khadidja se débarrassait sans état d'âme de tous ceux qui, dans le passé, s'étaient compromis avec le colonisateur ou avaient eu le malheur d'être vaincus dans des batailles décisives. Elle biffait, tout simplement, les nombreux épisodes de notre histoire qui auraient pu troubler l'enfant. Il lui restait, malgré cela, assez de beau monde pour concocter ses gentilles fables peuplées de géants invincibles.

Puis un jour, il y eut un formidable coup de tonnerre qui bouleversa totalement notre existence.

Cet épisode constitue, d'une certaine manière, le tournant de mon histoire. Cette dernière phrase est d'ailleurs, je m'en rends compte après coup, d'une ambiguïté significative : il s'agit autant de ma propre histoire que de celle que je m'efforce de vous conter avec, je l'admets, beaucoup moins de talent que Khadidja.

Voici ce qui s'est passé certain jour mémorable.

*

Cet après-midi-là, de retour à Nimzatt, je trouvai Khadidja assise sur le rebord du lit. Encore tout habillée, elle avait la mine défaite et avait ouvert à fond la radio, ce qui était chez elle le signe d'une grande nervosité. Elle l'éteignit en me voyant pousser la porte. Je lui posai, avec beaucoup de prudence, des questions banales sur sa journée et, sans même lever les yeux vers moi, elle attaqua immédiatement :

– Dis-moi plutôt où tu étais, toi, jusqu'à pareille heure.

J'essayai de réfléchir très vite, mais elle ne me laissa pas le temps de répondre :

– Je t'attends depuis deux heures au moins. C'est simple, tu n'es jamais là quand j'ai besoin de toi.

Ce n'était vraiment pas le moment de se bagarrer. J'avais une très bonne nouvelle à annoncer à Khadidja et cela tombait mal, qu'elle fasse cette tête. Je lui dis quand même :

– Je viens enfin de signer le contrat avec l'importateur de jouets thaïlandais...

– Il s'agit bien de cela.

– Que se passe-t-il, Khadidja ? Pourquoi me fais-tu des reproches ?

– Eh bien voilà, me dit brutalement Khadidja. Le petit n'existe pas.

Sa voix était calme mais elle était, sans aucun doute, complètement perturbée. Ce qu'elle venait de me dire là avait des implications si graves que, sur le coup, je refusai de comprendre :

– De quoi parles-tu ? Quel petit ?

– Il y a bien quelqu'un de l'autre côté, dans la chambre en face de moi, mais ce n'est pas un enfant.

À présent elle tremblait légèrement, ne me quittant pas du regard en une interrogation muette et désespérée. Elle se rendait compte, et moi aussi, qu'on s'était moqué de nous pendant des mois et que nous allions devoir prendre

une décision lourde de conséquences.

– Tu peux laisser tomber, dis-je, pour tâter le terrain.

Khadidja sembla hésiter un moment, puis déclara que tel n'était pas son avis.

– Nous n'allons pas nous remettre à bouffer des cancrelats, juste parce que j'ai un peu peur.

Sa voix était émouvante. Je me sentis mal.

– Et si tu te trompais, Khadidja ? Il n'y a peut-être personne dans cette chambre en face de toi.

– Non, Lat-Sukabé, je l'ai vu.

– Vraiment ?

– Je lis dans tes yeux que tu me prends pour une folle.

Je n'avais, certes, aucune envie de me moquer de Khadidja.

– Qui est-ce, alors ?

– Il y a eu une brève lueur de l'autre côté. Un homme a traversé rapidement la chambre, puis je n'ai plus vu que son ombre immobile contre le mur.

J'étais dans un si grand désarroi que je lui demandai comment elle avait trouvé l'ombre de l'individu. La question était si stupide qu'elle répliqua aussitôt avec impatience :

– C'est absurde ce que tu dis là, mon pauvre ami.

– Pas du tout, fis-je en haussant le ton, dans certaines situations extrêmes, on essaie au moins de se faire une opinion comme on peut, non ?

– Tu veux que je te décrive une ombre, tu veux savoir si je l'ai trouvée corpulente, si elle fumait la pipe ou je ne sais trop quoi... Eh bien, je te répète que c'est absurde. Une ombre est une ombre, c'est tout. Est-ce qu'elle existe seulement, une ombre ?

Khadidja avait haussé le ton, elle aussi, à la fin de sa tirade. Le « petit », notre enfant imaginaire, venait de mourir pour de bon : la bagarre allait reprendre de plus belle.

– Il vaut mieux que tu cherches un autre travail, fis-je froidement.

– Tu n'as pas le droit de me parler sur ce ton. Je ne te le permets pas.

Elle était complètement folle, vous savez, Khadidja. Je me radoucissais à l'instant même :

– Je viens de signer ce contrat. On va se débrouiller avec. Le vieux parle de me céder le magasin...

Khadidja fit une moue aussi affectueuse qu'inattendue :

– Cela ne nous fera pas vivre, les promesses de ce filou, et tu sais bien que les gens qui ont de quoi acheter des jouets à leurs enfants ne s'intéressent pas à ta pacotille thaïlandaise.

C'était plutôt vexant pour moi, mais j'évitai de la suivre sur son terrain.

– Ce type est peut-être dangereux, Khadidja...

– Peut-être pas. Ce n'est pas un enfant, d'accord, mais il souffre sûrement.

Là, je me fâchai tout à fait.

– Ne recommence pas avec tes histoires s’il te plaît, Khadidja. Si tu tiens à aller jusqu’au bout, aie au moins le courage de regarder les choses en face.

Elle acquiesça de manière tout à fait désarmante :

– Tu as raison, il était dans la pénombre, je n’ai vu que ses yeux et c’étaient les yeux d’un dément, en effet.

Je crus pouvoir pousser mon petit avantage :

– Tu ferais mieux d’arrêter...

– Non, je ferais mieux de continuer, et je vais continuer, mon ami, dit Khadidja avec ce drôle de sourire qu’elle avait parfois.

*

Alors commença une impitoyable bataille entre Khadidja et l’inconnu. Il y eut d’abord une longue période de doute et de fascination. Khadidja voulait à tout prix comprendre. Ainsi, elle me proposa un soir une petite promenade en bordure de mer :

– L’air du dehors nous fera du bien.

Je ne tardai pas à m’apercevoir que Khadidja avait une destination précise. À un moment donné, elle me retint par la main et dit à voix basse :

– Arrête-toi un instant, et lève la tête.

C’était la maison où elle travaillait. Je vis au balcon les fleurs rouges dont elle m’avait dit ignorer le nom.

– Une vraie splendeur, dis-je.

– De la baie vitrée, je vois la mer et, à certaines heures de la journée, je suis éblouie par les reflets du soleil sur l’eau. Chaque fois, au moment de dire que le conte va se jeter dans la mer, je me tourne vers la fenêtre.

La petite rue qui passait devant la maison était vide et semblait déboucher sur une impasse. Derrière une clôture, dans la maison d’en face, un jardinier occupé à tondre du gazon s’arrêta de travailler pour nous observer d’un air méfiant. Lorsqu’on comparait ce quartier avec Nimzatt, par exemple, on n’était plus réellement sûr d’être dans le même pays. Au-delà des frontières sociales, ce lieu désert et immobile avait une autre âme.

– Cet homme vit seul ici..., fis-je, presque incrédule.

– Il y a juste le gardien et la photo dont je t’ai parlé un jour, celle de cette femme morte et dont on sent la présence dans toute la maison. Tu te souviens ?

Je ne me souvenais pas, mais cela n’avait aucune importance.

– Tu n’as rien remarqué d’autre ?

Sans oser le dire, je m’attendais à des révélations sur d’éventuelles excentricités de cet individu. Lisant, comme à son habitude, dans mes pensées, Khadidja déclara que l’homme n’élevait pas de chimpanzés, n’avait pas une bibliothèque remplie d’ouvrages ésotériques et ne collectionnait pas des poignards aux formes bizarres. Rien, vraiment, de spécial. Pourtant, il y avait forcément quelque chose. Seule une personne malade pouvait payer

autant d'argent pour écouter une jeune femme raconter n'importe quoi pendant près de deux ans, sans jamais donner le moindre signe de vie. Il y avait de quoi être inquiet. L'homme était peut-être un de ces monstres froids prêts à découper leurs semblables en petites rondelles, juste pour se prouver à eux-mêmes que la vie humaine n'a pas de sens et qu'il n'y a aucune différence entre scier un arbre et brûler vif un enfant.

– Il est en train de nous observer, dit soudain Khadidja.

Je fis le geste de passer mon bras droit autour de ses épaules. Khadidja eut une réaction surprenante. Elle s'écarta doucement de moi, s'avança jusque devant le portail et, les mains sur la tête, entonna un chant funèbre, d'une voix grave et lente, à la manière dont on accomplit un rite ou, peut-être, comme un animal hurlant à la mort dans la nuit. Le visage de Khadidja était serein et sa voix sans émotion. Elle semblait n'être venue là que pour déchirer le silence et délivrer ainsi je ne sais quel message. Espérait-elle être comprise par l'homme ? J'eus soudain le sentiment, confus et frustrant, d'être exclu de quelque chose. Ma compagne m'avait-elle tout dit ? Je ne pus m'empêcher de penser qu'il y avait peut-être derrière tout cela de noires cérémonies et d'étranges sacrifices. Il n'y eut aucune réponse au cri de Khadidja. J'aurais dû me douter, dès ce jour, que cette histoire ne s'arrêterait pas là. Le silence retomba sur la maison mais il semblait encore plus chargé de violence. Khadidja me dit avec calme :

– Rentrons.

Comment nier, après cela, que son esprit était déjà ravagé par la folie ?

À notre retour à Nimzatt, elle ne me donna aucune explication. Il était clair, cependant, qu'elle était plus que jamais résolue à aller jusqu'au bout. Mon sentiment d'exclusion devint de plus en plus vif au fil des jours. Pour comprendre les relations entre Khadidja et l'homme, il fallait être soit d'une intelligence exceptionnelle, soit un déséquilibré mental. Je n'étais ni l'un ni l'autre. Les sentiments de Khadidja pour l'inconnu devaient être un mélange inextricable de peur, de haine et d'admiration. Des sentiments si extrêmes qu'aucun mot, à mon avis, ne réussira jamais à les exprimer du dehors.

Le Cavalier et son ombre fut l'enfant de cette violence.

Mais attendez, je ne vous ai pas encore dit le plus extraordinaire. Eh bien, voici. Sans la moindre hésitation, Khadidja modifia du tout au tout le schéma de son histoire. Il n'était plus question d'élever à la noble connaissance de soi un petit enfant malheureux, mais de débusquer par tous les moyens un individu arrogant et pervers. N'ayant jamais eu le sens de la mesure, elle étendit sa rancune à l'ensemble de notre nation.

La nouvelle idée de la conteuse Khadidja était simple : prouver que l'histoire de notre pays était une infâme succession de trahisons et de lâchetés, dont il ne reste aujourd'hui que des mensonges éhontés. Elle imagina ainsi une commission d'experts, chargée par le gouvernement de « proposer au peuple un héros national au-dessus de tout soupçon ». Le président de cette commission, un certain professeur Ibnou Sow, historien rigoureux et respecté,

était, en quelque sorte, le porte-parole de Khadidja. Celle-ci se réfugiait derrière l'autorité de l'illustre savant pour se livrer à son petit jeu de massacre. Aucun candidat au titre de héros national ne trouvait grâce aux yeux de l'implacable professeur : tous étaient, selon son expression préférée, des *énergumènes*, indignes d'être proposés en exemple à la jeunesse. Les travaux de la commission n'étaient pas tristes et Khadidja avait choisi de les relater par la voix d'un banal petit fonctionnaire du nom de Dieng Mbaalo. Dieng Mbaalo : retenez bien le nom, surveillez de près ce drôle de bonhomme, car il sera, pour ainsi dire, la botte secrète de Khadidja.

Me permettra-t-on de donner ma modeste opinion, avant que la conteuse ne commence sa dernière histoire ?

En vérité, je jugeais excessive et même quelque peu irresponsable la nouvelle lecture de notre passé par Khadidja. Une nation de traîtres et de lâches, ça n'existe tout simplement pas. Le contraire non plus, d'ailleurs. Certains d'entre vous vont peut-être m'accuser de mollesse ou d'indécision. Ce ne serait pas juste. Je reprochais auparavant à Khadidja de vouloir tout embellir. Il me paraissait, à présent, tout aussi inacceptable de tomber dans le travers inverse. Mon tempérament et, je le crois aussi, mes activités professionnelles – la gérance, plus complexe et difficile qu'on ne le pense en général, d'un magasin de jouets thaïlandais – m'inclinent à toujours chercher la vérité au juste milieu et à ne jamais perdre le sens des réalités.

Khadidja, elle, ne se sentait à l'aise que dans les positions extrêmes. Elle avait la ferme intention de tout détruire sur son passage. Cependant, comme cela arrive souvent heureusement, sa machine lui échappa des mains et, sans trop bien savoir ce qui l'y avait poussée, elle mit de la grandeur et de l'espoir dans la fable. Voici *Le Cavalier et son ombre*, dans lequel Khadidja, au début, interpelle directement son invisible auditeur. C'est l'ultime récit et il est assez long, je tiens à vous en avertir, avant de céder une nouvelle fois la parole à Khadidja. Elle dit : « *Léebóon...* », ce qui se traduit par :

*

Il était une fois un petit fonctionnaire du nom de Dieng Mbaalo. Il vivait dans un pays invraisemblable, un pays à la fois dérisoire, pauvre et légèrement comique, et que, du reste, vous aurez bien du mal, Monsieur, à trouver sur la carte du monde.

– *Pourquoi m'appellez-vous Monsieur ? Tel n'est pas mon nom.*

– *Vous savez bien la profondeur de l'abîme.*

– *Que de mystères !*

– *Je peux encore partir...*

– *Ne vous fâchez donc pas si vite ! Parlez-moi de Dieng Mbaalo, je suis impatient de connaître son histoire !*

Dieng Mbaalo avait eu la chance d'être nommé, peu après ses débuts dans l'administration, secrétaire permanent de la commission nationale des Héros. C'était, à n'en pas douter, un poste de confiance. Des experts – en

réalité de véritables savants – s'étaient vu confier par le gouvernement une tâche particulièrement délicate. La jeunesse, estimait-on en haut lieu, avait besoin de mieux connaître son passé pour se tourner avec confiance vers l'avenir, et le moment était venu de lui proposer en exemple « un héros national au-dessus de tout soupçon ». La formule en disait long sur les angoisses, les doutes et les errements de la nation. Toutefois, de l'avis des autorités, la situation n'était pas aussi désespérée que cherchaient à le faire croire les pêcheurs en eaux troubles. Le gouvernement refusait de sombrer dans le pessimisme et la thèse officielle se résumait à ceci : certes, pendant plusieurs siècles, des étrangers avaient soumis le pays à leur loi de fer et personne n'avait réussi à les bouter dehors. C'était entendu. Mais, en cherchant bien, on trouverait sûrement quelqu'un qui avait au moins essayé. Alors il fallait chercher, en laissant de côté les préjugés et les fanfaronnades, selon les méthodes éprouvées de la science historique moderne.

Le projet de dépistage d'un héros, en dépit de son évidente originalité, entraînait dans le cadre des accords de coopération avec l'ancienne puissance coloniale. Celle-ci s'engagea à financer, pour quelques centaines de millions, la construction d'un grandiose monument en l'honneur de l'hypothétique résistant inconnu.

Le travail de Dieng Mbaalo consistait à prendre des notes pendant les travaux de la commission. Il faisait, en somme, office de greffier et n'avait le droit d'ouvrir la bouche sous aucun prétexte. De toute façon, s'il avait laissé la moindre émotion transparaître sur son visage, les experts se seraient mis d'accord au moins une fois pour le faire remplacer sur-le-champ. Quant à eux, ils ne se gênaient pas. Dieng Mbaalo s'étonnait en silence de l'aigreur de caractère de ces grands hommes. Irritables et hautains, ils semblaient avoir tout appris sauf à se laisser vivre. Dès que l'un d'eux commençait à parler, ses collègues écumaient de rage. Il avait à peine fini de plaider son dossier – selon le terme consacré – que les autres exigeaient avec impatience de prendre la parole. Il s'en trouvait toujours un pour rappeler aussitôt, avec un petit sourire en coin, que « le vendredi 22 février 1406, celui dont notre estimé collègue vient d'évoquer les hauts faits d'armes a lâchement abandonné ses troupes sur le champ de bataille pour aller se réfugier dans le bosquet d'Anako ». Après une brève pause, il concluait inévitablement : « Non, messieurs, le fuyard d'Anako ne saurait être proposé en exemple à la jeunesse de ce pays ! » Un autre contestait alors jusqu'à l'existence même du bosquet d'Anako. Le plus impitoyable de tous était le professeur Ibnou Sow, président de la commission. Après avoir fait circuler des photos ou de vieux documents d'archives particulièrement accablants, il déclarait avec une expression de dégoût sur le visage : « Proposition rejetée. » Cela voulait dire qu'il fallait continuer à chercher un héros national.

Les experts s'accusaient souvent, en termes à peine voilés, d'être à la solde de mystérieux groupes de pression ou de succomber aux sirènes du tribalisme. Régulièrement, quelqu'un déclarait avec un calme infernal :

« Messieurs, ma conscience m'interdit de souscrire à un tel point de vue. » Selon un décompte secrètement établi par Dieng Mbaalo, chacun de ces messieurs avait menacé au moins trois fois de démissionner à cause des tourments de sa conscience. Cependant, les nobles élans de leurs âmes ne les empêchaient pas de veiller à ce que leur fût versée, jusqu'au dernier centime, leur rémunération. Sur ce point, il n'y avait jamais de controverse et, pour Dieng Mbaalo, c'était merveille de les voir se gausser des politiciens qui voulaient les affamer en s'en mettant eux-mêmes plein les poches. Ils disaient en ricanant : « Nous connaissons la musique ! »

Dieng Mbaalo, petit fonctionnaire sans grade, était conscient de ne même pas exister aux yeux des éminents savants. Mais malgré son apparente impassibilité et son air un peu stupide, il s'amusait comme un fou. De retour chez lui, il riait souvent tout seul aux éclats, ce qui inquiétait beaucoup Aby Touré, son épouse. Pour la brave Aby, des envieux agissaient dans l'ombre contre son Dieng Mbaalo. Cependant, chaque fois qu'elle consultait les féticheurs, ceux-ci lui disaient avoir vu des choses si extraordinaires qu'ils n'osaient les raconter, de peur d'être traités de menteurs.

Les travaux de la commission durèrent trois bonnes années.

Au début de la quatrième année, un journal commença à distiller des allusions perfides sur l'interminable colloque des experts en héroïsme national. Puis il y eut deux ou trois articles au vitriol sur le thème : les vivants ou les morts, il faut choisir. L'opinion publique se saisit de l'affaire. De folles rumeurs partirent des grand-places, voyagèrent en bus et en cars rapides, s'insinuèrent dans les ruelles des quartiers populaires comme Nimzatt, Colobane et Benn Tali, prirent le train pour les villes de l'intérieur, occasionnant, d'ailleurs, à chaque gare des attroupements dangereux pour la sécurité publique, suscitèrent l'indignation des masses paysannes courbées sous l'ardent soleil des campagnes, donnèrent des idées à quelques jeunes officiers charismatiques et, revenant se vautrer dans les salons cossus des quartiers résidentiels, finirent tout de même par parvenir aux oreilles du Président. Que disait donc la rumeur ? Elle prétendait, en un mot, que les grands équilibres macro-économiques étaient menacés. Les gens adressaient des lettres rageuses et patriotiques aux journaux : avec les centaines de millions offerts généreusement par l'ancienne puissance coloniale, on aurait pu construire des crèches, remettre les hôpitaux en bon état ou donner des semences aux agriculteurs. « Balivernes », pensait Dieng Mbaalo, furieux. Il soupçonnait tous ces journalistes de vouloir lui enlever le pain de la bouche. Pourtant les experts, ainsi mis au pied du mur, furent bien obligés de prendre une décision au cours d'une séance spéciale.

Ce fut une réunion mémorable. D'habitude les réunions débutaient avec un retard considérable. Ces messieurs avaient, comme on pense bien, des caprices de divas. Chacun mettait un point d'honneur à se faire désirer. On prétextait des recherches en cours, l'imminence de telle découverte appelée à bouleverser certain domaine capital de la connaissance humaine, ou n'importe

quelle foutaise. Il y avait aussi ce type qui disait toujours à la cantonade, en s'asseyant : « Excusez-moi, chers collègues, je reviens de Gdansk. » Ce qu'il allait faire tout le temps chez les Polonais, Dieu seul le sait. En tout cas, il semblait convaincu que la chose la plus importante dans la vie d'un être humain, c'était de revenir de Gdansk et de présenter des excuses pour cela.

Mais ce jour-là, tous arrivèrent à l'heure. Les visages étaient graves et moins arrogants qu'à l'accoutumée. Dieng Mbaalo, qui connaissait bien son petit monde, perçut nettement l'anxiété qui planait sur la salle. L'un oubliait de tirer sur sa cigarette et, comme sa main tremblait sans arrêt, la cendre se dispersait sur ses documents ; l'autre s'épongeait le front toutes les deux secondes. Dieng Mbaalo rigolait en douce ; il aurait bien voulu pouvoir noter cela, ces détails croustillants, si importants pour ceux que passionne la petite histoire. On en aurait appris de belles, hé ! hé !

Le professeur Amadou Ndaw fut le premier à prendre la parole. L'homme, court sur pattes et plutôt farfelu jusque dans sa manière de s'habiller, était un des dignitaires du parti du Président et, de notoriété quasi publique, son oreille dans cette commission et dans de nombreuses autres qu'il empestait de son haleine chargée de whisky. Son discours fut un modèle de sobriété. « Nous devons, dit-il, surmonter nos divergences. Le peuple gronde et nos amis du Nord exigent des comptes. Nous sommes sous pression, si vous voyez ce que je veux dire. Chers collègues, le Président est dans l'embarras. Il faut faire quelque chose, aujourd'hui même. » L'approbation fut générale et bruyante. Dieng Mbaalo lui-même se laissa surprendre par un vigoureux hochement de tête, vite réprimé. En effet, les experts surmontèrent leurs divergences avec une rare promptitude. Seul le professeur Ibnou Sow se fit un peu tirer l'oreille. Il ne comprenait pas ce peuple qui exigeait un héros convenable mais refusait d'y mettre le prix, sous prétexte de préserver les grands équilibres macro-économiques. « Va pour le Cavalier », dit-il à contrecœur. Les autres donnèrent immédiatement leur accord.

Voilà comment le Cavalier devint, en moins d'une heure et après plus de trois longues années de palabres savantes, le héros national.

Le monument à la mémoire du Cavalier devait être inauguré, par le Président en personne, dans le village natal du héros. Chargé d'en superviser la construction, Dieng Mbaalo alla s'installer à Bilenty avec sa famille.

*

Affable et souriant, un peu candide même, Dieng Mbaalo fut vite adopté par les habitants de Bilenty. Ils aimaient bien ce nouveau fonctionnaire qui fumait la pipe et qui, dans les moments de perplexité, l'ôtait de sa bouche pour s'en tapoter rêveusement la paume de la main gauche. Quant à Aby Touré, c'était une jeune femme énergique qui avait, à l'inverse de son mari, les pieds sur terre. Imbattable au jeu national consistant à se trouver, à force de recoupements généalogiques audacieux, des liens de parenté avec tout le monde, elle se fit rapidement de nombreux amis dans le village. Pendant que

Dieng Mbaalo, tout à sa passion pour la statue du Cavalier, se dépensait sans compter, Aby Touré essayait tant bien que mal de lui assurer une vie de famille normale.

Le gouverneur de cette région de l'Est, dont dépendait Bilenty, avait vu à la télé le Président serrer la main à Dieng Mbaalo en inclinant légèrement la tête. Il en déduisit que le secrétaire de la commission bénéficiait de puissantes protections et se mit entièrement à son service.

Dieng Mbaalo prit l'habitude de donner des ordres sur un ton cassant, de mentionner à tout propos des noms de personnages importants et, surtout, de laisser entendre que, sur certains sujets vitaux, il en savait bien plus qu'il ne pouvait en dire, du fait de l'obligation de réserve attachée à ses délicates fonctions.

L'érection de la statue du Cavalier fut confiée au sculpteur Silmang Kamara. Le célèbre artiste se mit au travail avec acharnement. Homme taciturne et appliqué, ses yeux ardents ne quittaient pas un seul instant le bloc de pierre d'où devait surgir l'orgueilleux monument dédié au Cavalier. Lorsque Dieng Mbaalo, tournant sans cesse autour de lui, prétendait formuler des avis ou donner des conseils, il le regardait droit dans les yeux et se remettait à la tâche, sans même daigner lui répondre.

Dieng Mbaalo invita alors le sculpteur à dîner, avec la sournoise intention de lui faire enfin desserrer les dents. Silmang Kamara mangea de bon appétit, savoura les trois verres de thé rituels et manifesta le désir de s'en aller. Dieng Mbaalo eut alors un mouvement d'humeur. Cela n'allait pas se passer ainsi, c'était quand même trop facile ! L'idée qu'au nom de l'art Silmang Kamara n'en faisait toujours qu'à sa tête commençait à lui être insupportable. Cependant il n'en laissa rien voir. Simulant le plus grand embarras, il demanda au sculpteur :

– Comment as-tu donc fait pour réaliser une œuvre aussi ressemblante ?

La réponse du sculpteur ne se fit pas attendre :

– Elle ressemble à qui, d'après toi ?

– Au Cavalier, bien sûr, fit Dieng Mbaalo, quelque peu troublé par la question.

– Je ne te comprends pas. Cette œuvre ne ressemble à personne, puisqu'il n'existe aucun portrait de votre Cavalier.

Le ton de l'artiste était sarcastique et très arrogant. Dieng Mbaalo se sentit au comble de la confusion.

– Pourtant, dit-il en hésitant, j'ai eu l'impression que c'était le Cavalier...

– ... le Cavalier que tu n'as jamais vu, dit le sculpteur, se montrant enfin un peu aimable. Tu verras, la ressemblance sera encore plus saisissante quand ce sera tout à fait terminé.

Encouragé par les bonnes dispositions de l'artiste, Dieng Mbaalo lui demanda franchement :

– Mais comment as-tu donc fait ?

– Ce n'est pas difficile, dit Silmang Kamara, il m'a suffi de penser à une quelconque canaille, c'est tout. Nous connaissons tous des canailles et j'ai eu l'un d'eux constamment à l'esprit en faisant ce travail. Voilà ma méthode artistique.

Dieng Mbaalo s'aperçut une fois de plus que Silmang Kamara, qui ne respectait rien ni personne, éprouvait le plus grand mépris pour le Cavalier. L'artiste poursuivit :

– Le monde est ainsi fait. Toi, mon cher ami, on va t'oublier presque aussitôt après ton enterrement, parce que tu es un brave petit fonctionnaire qui n'a jamais tranché le cou à des gens sans défense.

Dieng Mbaalo commençait à être un peu dérouté par la discussion. Ce n'était pas drôle d'entendre parler de ses propres funérailles, et en plus, ça le vexait de voir que, dans le fond, l'artiste avait parfaitement raison. À quel jeu jouait donc ce prétendu philosophe ? « Sacré fumier, va ! » songea-t-il, avant de lui lancer traîtreusement :

– Peux-tu me dire pourquoi tu as accepté de réaliser la sculpture du Cavalier ?

L'artiste ne se laissa pas démonter. Il répondit froidement :

– Pour le fric, mon gars. Pour le fric et pour rien d'autre. Votre Cavalier est un lâche, il a passé des nourrissons au fil de l'épée et moi, des siècles après, je ne crache pas sur ma part de butin. C'est clair ?

Ses yeux brillaient de colère et Dieng Mbaalo n'aurait su dire s'il lui en voulait à lui ou au Cavalier. En tout cas, il jugea plus prudent de laisser désormais le sculpteur à ses silences obstinés. Ce type était extrêmement dangereux.

En prenant congé de Silmang Kamara, il lui rappela, sur un ton quelque peu cassant, les délais convenus pour la livraison de la statue du Cavalier. L'artiste avait horreur d'être traité en valet :

– Entendu, mais si le gouvernement ne paie pas comptant, je réduis votre Cavalier en poussière ! Personne ne va se moquer de Silmang. Je casserai tout si on essaie de me rouler, votre patrie et vos héros, mon gars, j'en ai strictement rien à cirer ! OK ?

De plus en plus excité, il se mit à dire des horreurs, poussant des cris à réveiller tout le village de Bilenty. Dieng Mbaalo eut le plus grand mal à le calmer et il s'éloigna en continuant à fulminer contre les petits fonctionnaires prétentieux et totalement insensibles à l'art.

– Ce type est complètement cinglé, dit Dieng Mbaalo à sa femme Aby Touré.

Cette dernière tint à le mettre en garde :

– Si vous ne payez pas à cet individu son argent, il fera exactement ce qu'il a dit. Écoute-moi bien, Dieng Mbaalo : celui que j'ai vu assis ce soir sur ce fauteuil ne craint ni le bon Dieu ni le diable et il se moque de ton Président. C'est moi qui te le dis, le cerveau de cet homme n'est pas normal. Fais attention, Dieng Mbaalo, tu as des ennemis, et s'il arrive quelque chose, on va

faire retomber toute la faute sur toi.

Pour une fois, Dieng Mbaalo se sentit en accord avec Aby Touré. Au cours de la nuit, il eut du mal à trouver le sommeil. Une des phrases de l'artiste lui revenait sans cesse à l'esprit : « Toi, mon cher ami, on va t'oublier presque aussitôt après ton enterrement, parce que tu es un brave petit fonctionnaire qui n'a jamais tranché le cou à des gens sans défense ! » De cela, il ne souffla mot à son épouse. C'était une idée absolument insupportable.

*

Contre toute attente, le sculpteur reçut la totalité de son argent aussitôt le monument terminé. Après avoir compté et recompté les billets, Silmang Kamara dévoila l'immense sculpture et invita Dieng Mbaalo à se reculer de quelques pas. Les deux hommes restèrent longtemps debout à contempler, dans un silence religieux, la statue du Cavalier. Le guerrier avait fière allure sur son pur-sang et semblait déjà semer la panique parmi les ennemis de son peuple. Ses bottes d'un rouge agressif lui arrivaient presque aux genoux et la lance, qu'il brandissait de la main droite, paraissait en même temps chanter un hymne endiablé à la mort. Les muscles saillants, le buste penché en avant et le feu du regard exprimaient un mépris absolu du danger et une farouche détermination. Le pur-sang lui-même, généreusement harnaché, avait quelque chose de singulier. On aurait dit qu'il avait pleine conscience de participer à un moment exceptionnel de l'histoire du monde. En un mot, le Cavalier et sa monture étaient sublimes.

– Qu'en dis-tu ? interrogea Silmang Kamara avec satisfaction.

Le visage extatique de Dieng Mbaalo était la plus éloquente des réponses. La passion de Dieng Mbaalo pour la statue du Cavalier, passion dont on constatera bientôt les effets ravageurs, peut aisément s'expliquer par la brutalité presque insupportable des sensations éprouvées à cet instant précis.

– J'ai tout misé sur le mouvement, dit l'artiste avec fierté. Le Cavalier s'arrache impétueusement de la pierre pour aller venger la veuve et l'orphelin, ses cheveux hirsutes se couchent sous le vent, et on voit bien que le rude guerrier ne prend aucun soin de sa personne. Le pur-sang, qui a les deux antérieurs noblement levés, semble aller en même temps à gauche et à droite. C'est que notre héros est indécis...

– Indécis, le Cavalier ? Qu'est-ce que cela veut dire ? fit Dieng Mbaalo, presque horrifié.

Silmang Kamara sourit et lâcha cyniquement :

– Cela veut dire que notre vaillant justicier est sollicité par de grandes causes...

– Et alors ?

– Et alors, dit l'artiste, toujours aussi moqueur, il y a tant d'injustices à venger qu'il est désespéré de ne pouvoir être sur plusieurs champs de bataille

à la fois !

– Vraiment ? fit de nouveau Dieng Mbaalo, très réticent. Écoute, l'artiste, pour le Cavalier, être partout à la fois est un jeu d'enfant, il a accompli des miracles bien plus étonnants, grâce au talisman de Maxoose ! Il faut revoir ça, hein...

Le sculpteur recommença à hurler :

– Attention, mon héros n'est pas un gamin qui joue à la guerre ! J'ai voulu qu'il soit à hauteur d'homme, tu m'entends ? Ou on le laisse hésiter, ou je remballa ma marchandise !

Il fit le geste de rendre son argent à Dieng Mbaalo. Celui-ci se souvint des conseils avisés d'Aby Touré et battit en retraite. Il était absurde de tout compromettre à cause d'une lubie d'artiste. Le Président, ses ministres et l'ambassadeur de l'ancienne puissance coloniale seraient bien plus pressés de retourner dans leurs voitures climatisées que de subir, sous le brûlant soleil de Bilenty, un cours d'esthétique sur le Cavalier en train d'hésiter entre le champ de bataille de gauche et le champ de bataille de droite.

– Nous sommes quittes, n'est-ce pas ? lança-t-il au sculpteur.

– Pas tout à fait, il paraît qu'il y a d'autres héros à cheval à construire, eh bien, je tiens à être dans la course attelée !

Ils rirent tous deux de bon cœur à cette plaisanterie de l'artiste et se séparèrent presque bons amis.

*

Il faut le dire tout de suite, l'inauguration du monument dédié au héros national n'eut jamais lieu. La veille même du grand jour, il se passa une chose absolument ahurissante, une chose que vous aurez du mal à croire, Monsieur, mais dont l'authenticité, comme du reste celle de tous mes mensonges, ne fait aucun doute. Voici, Monsieur, ce qui se passa la veille même du grand jour.

Ce matin-là, les habitants de Bilenty constatèrent, en se rendant à la mosquée, que la statue du Cavalier avait disparu. Partie. Volatilisée. Envolée.

Les anciens de Bilenty tinrent aussitôt des réunions secrètes. L'événement annonçait de grands malheurs. Le temps, disaient-ils, venait encore une fois de tourner le dos à l'avenir. Était-il donc dit qu'entre le Cavalier et eux, la guerre ne finirait jamais ? Ils le savaient, l'Homme-aux-mille-lances tenterait, comme jadis, de soumettre Bilenty à sa sanglante loi. Dès qu'ils seraient aux champs, le Cavalier reviendrait semer la terreur parmi leurs femmes et leurs enfants. Le temps des guetteurs était revenu. Bilenty décida de ne pas se laisser surprendre.

Le Cavalier avait emporté Dieng Mbaalo avec lui. Nul ne peut dire comment cela était exactement arrivé. On sait seulement que le scrupuleux fonctionnaire avait décidé, dans un subit accès de zèle, de passer la nuit précédant la cérémonie auprès de la statue. À mesure qu'il s'en rapprochait, un bruit insolite parvenait de plus en plus nettement à ses oreilles. Il aperçut ensuite au loin un nuage de poussière et crut entendre, d'un seul coup, les cris

de tous les animaux de la Création. Le ciel nocturne prit soudain une magnifique teinte mauve et l'univers devint un poème, un instant de rêve, une enfantine féerie. Le pur-sang du Cavalier remua d'abord la queue et quand il se mit à gratter nerveusement le sol de ses sabots dorés, Dieng Mbaalo fut frappé par le sublime frémissement de son pelage. Un long et sinistre hennissement s'éleva dans l'air. Le pur-sang hennit trois fois de la sorte, puis le Cavalier tendit la main à Dieng Mbaalo, le hissa avec vigueur sur sa monture et ils s'enfoncèrent dans la nuit.

*

Ainsi commença la seconde vie de Dieng Mbaalo.

Mais avant de raconter quelques-unes de ses prodigieuses aventures, je dois vous parler, Monsieur, de l'émoi suscité dans le pays par la disparition de son héros.

Pour les citoyens avertis, le cas était limpide : on avait *volé le héros national*. Il fallait non seulement retrouver le coupable, mais aussi se préparer à la guerre contre certains voisins que personne, pour le moment, ne voulait nommer. Le pays tout entier se découvrit des talents d'enquêteur. À peu près tous les deux jours, l'opinion basculait radicalement d'un camp à un autre. Au fil des semaines, l'affaire prit les allures d'une crise aux ramifications politiques insoupçonnées. Les plus fûtés demandaient en latin, le petit doigt en l'air : à qui profite le crime ?

Il serait intéressant de voir de quelle manière le citoyen ordinaire vécut cet événement exceptionnel. Ce citoyen ordinaire, je vais l'appeler Modou et si d'aventure tel est, Monsieur, votre nom que je ne connais pas encore, je vous prie de m'en excuser. Pareille coïncidence m'étonnerait d'ailleurs : dans mes contes si véridiques, les ressemblances avec des personnes imaginaires sont rares et, quand elles se produisent, ce n'est jamais, je peux m'en vanter, le fruit du hasard.

Ce soir-là, dans sa petite maison du quartier de Nimzatt, Modou suivait assez distraitemment le journal télévisé. Il entendit le présentateur annoncer d'une voix monocorde le report de la visite du Président à Bilenty. Modou se souvint alors de la vive controverse suscitée par les travaux de la fameuse commission nationale des Héros. Une bande de malins qui voulaient détourner à leur profit l'aide internationale mendiée à la sueur de notre front ! Des enfoirés, ces prétendus experts. Chercheurs de héros ? Chercheurs d'or, oui ! Ha ! ha ! Ébloui par sa trouvaille, Modou rit encore plus fort mais, à vrai dire, revint très vite à ses soucis personnels. Il attendait avec impatience les résultats du tiercé. Malheureusement, ils avaient cette curieuse habitude, à la télévision, de commencer toujours leur journal par le Conseil des ministres et de le finir par les nouvelles les plus importantes. En conséquence de cette règle totalement absurde, les résultats du PMU arrivaient toujours en dernier lieu. Modou avait raté d'un poil une intéressante combinaison et fut d'autant plus furieux qu'il avait bien senti toutes les possibilités qu'offrait, dans un bon

jour, l'imprévisible Sirocco, ce numéro 4 de malheur. Un voisin se tint devant la porte de son salon et lui demanda s'il connaissait la nouvelle :

– Que se passe-t-il ? fit Modou en fronçant les sourcils.

– Tu ne sais donc pas ce qui est arrivé à Bilenty ?

Encore cette histoire ! Modou en avait par-dessus la tête de Bilenty, de ce Cavalier, de son pur-sang et de toutes les guerres d'autrefois, qui étaient quand même finies et oubliées de tout le monde. Depuis des mois, les jeunes poètes, les griots et les musiciens répandaient leurs sonores inepties à propos du Cavalier et Modou en avait plus que marre. Lui, seuls l'intéressaient les chevaux encore capables de participer à des courses attelées ! Il faillit laisser exploser sa colère contre le bonhomme mais se rappela à temps qu'il lui devait une toute petite somme d'argent : l'heure était plus que jamais aux relations de bon voisinage.

– Tu n'as pas remarqué, fit le voisin, ils ont dit au journal que le Président n'ira plus à Bilenty...

Là, Modou commença à flairer une affaire importante :

– Je me disais bien...

– Eh bien, le Cavalier, leur fameux héros national, son cheval et un certain Dieng Mbaalo se sont évanouis dans la nature ! Les gens de Bilenty se sont réveillés hier matin et il n'y avait plus rien !

– Han ! Rien ? Que me dis-tu là, mon ami ?

– Je te dis qu'ils n'ont même pas trouvé sur place une petite pierre ! Rien ! On les a vus partir comme ça !

En disant ces mots, le voisin se tordait de rire et mimait de tout son corps les gestes d'un vautour en train de prendre son envol.

Cette scène entre Modou et son voisin s'était déroulée, pratiquement au même instant, dans plusieurs autres maisons de Nimzatt et bientôt la rue principale du quartier fut envahie par de petits groupes surexcités. Inutile de dire que l'infect restaurant de Baldé, situé au centre de la rue, refusa du monde. Chacun y alla de son petit commentaire fantaisiste. Pour certains, la Patrie avait besoin d'un sauveur et cette affaire tombait à pic. D'autres prétendirent bien connaître Dieng Mbaalo et avoir toujours eu la certitude qu'il était promis à un grand destin. Seul un jeune étudiant osa jouer aux esprits forts.

– Allons, allons, ricana-t-il du haut de ses lunettes, les statues ne marchent plus, c'est fini, ça !

Personne ne savait d'où sortait l'avorton d'intellectuel. Alors un malabar le prit par la peau du cou et lui balança en pleine figure :

– Ici à Nimzatt, mon petit, nous n'avons pas été à l'école et nous aimons les choses miraculeuses, d'accord ? Et toi, si tu continues à faire le malin, on te grille les couilles, OK ?

– OK, bredouilla le jeune homme qui détala aussitôt comme un lapin.

C'est alors que Modou lança cette phrase, qui fut accueillie par un long silence :

– Il ne faut pas parler si vite, les gars, hein ! Ce sont peut-être les gens du gouvernement qui ont fait le coup !

Il y eut des hochements de tête, des claquements de doigts et des murmures admiratifs. La perspicacité de Modou venait encore de faire merveille. En rentrant chez eux, les habitants de Nimzatt, qui de toute façon haïssaient tous les gouvernements de la terre, étaient déjà profondément troublés. Ce Modou, quel esprit pénétrant ! Quelle belle intelligence !

Les journaux du lendemain allèrent exactement dans le même sens que Modou. Ce dernier les lut, on s'en doute bien, avec une très grande attention. Selon la quasi-totalité des envoyés spéciaux à Bilenty, l'examen de la dalle de marbre – ou de ce qui en restait – fournissait des indices pour le moins troublants. Un groupe ultra-nationaliste dénommé « Patrie et Mémoire » appela tous les citoyens à la vigilance et proposa une forte récompense à qui ferait la lumière sur cette affaire.

Modou donna alors toute la mesure de son génie de la déduction. Enfoncé dans le fauteuil de son salon et ingurgitant force verres de thé, il faillit presque laver tout seul le grave affront fait aux valeureux ancêtres. Modou concentra d'abord son attention sur les traces de roues et sur les empreintes de pas, de dimensions inégales, relevées sur le lieu du crime. Il en conclut aisément que les déménageurs, forcément venus en voiture, étaient au moins au nombre de deux et, compte tenu de ce qu'on savait de la statue, d'une très grande force physique. Avec de tels indices, Modou n'eut aucune peine à dessiner les portraits-robots des suspects vus de dos. Véritable homme de science, Modou fit, à partir de photos de presse un peu floues, une expertise particulièrement fine des roues du camion. L'analyse des feuilles de route des camionneurs lui offrit des pistes sûres. Il y avait là une voie royale à explorer, mais quelque chose gênait Modou, c'était de ne pas être réellement à la place des enquêteurs officiels. Ah, s'il avait eu un mandat en bonne et due forme pour torturer les suspects et hurler à leurs oreilles des insanités sur leurs mères ! Avec lui, les choses n'auraient pas traîné. Modou constata aussi que pratiquement personne ne parlait du sculpteur Silmang Kamara. Or, à son humble avis, ce triste individu était l'élément-clé de l'affaire. Par exemple, le poids exact de la statue du Cavalier restait une énigme, parce que l'artiste prétendait être tenu au secret professionnel. Modou détestait tous les artistes du monde, poseurs, débraillés et prétentieux, et ce sculpteur-là, il aurait aimé l'avoir entre les mains. Il devait parler à tout prix, c'était une question de patrie et de mémoire ! Une fois cette information disponible, Modou comptait procéder à des calculs sophistiqués pour identifier, parmi les camionneurs ayant officié la nuit du crime dans le périmètre concerné, deux ou trois dont le poids cumulé multipliait par 1,7 le cinquième du poids de la statue. En rapportant le tout au carré de l'hypothénuse, il devait être assez facile de pincer les auteurs du coup. Sûrement, selon Modou, des gens sans foi ni loi. Lui, il saurait les obliger à livrer le nom du mystérieux commanditaire dont parlait la presse. Il suffirait de leur caresser la plante des pieds avec du fer

rougi au feu, ou de faire mariner du piment dans leurs yeux d'apatrides sans mémoire.

Mais Modou se trouva, brusquement, dans la cruelle obligation de chercher dans d'autres directions. Toute sa théorie reposait sur des traces de roues et on apprit que celles-ci venaient d'être effacées par le vent. La nouvelle déclencha d'ailleurs une véritable tempête populaire. Le vent ! Parlons-en, du vent ! Qui s'abritait ainsi derrière le vent pour faire disparaître des preuves irréfutables ? L'incident était de nature à confirmer les premiers soupçons de Modou. Le cambriolage de l'héroïsme national avait nécessité des moyens financiers importants et une logistique appropriée. De plus, certains jeunes historiens s'étaient répandus dans la presse, faisant, au passage, une révélation de taille : le fameux Cavalier n'était même pas né à Bilenty ! Les gens de Bilenty considéraient comme une insulte l'honneur fait à ce guerrier sanguinaire qui les avait tant terrorisés dans le passé. Ils l'avaient d'ailleurs surnommé l'Homme-aux-mille-lances. Une vraie épine au pied du Président : il y avait des élections en vue. Fin analyste politique, Modou pointa le doigt sur le Président et ses hommes. Il était clair que les services spéciaux avaient résolu le problème à leur manière : en faisant disparaître le monument.

Et les adversaires du Président ? Il s'agissait tout de même d'empocher le pactole promis par « Patrie et Mémoire » et, bien que proche des gens de l'opposition, Modou ne voulut pas exclure la possibilité d'un coup fourré de leur part. Ce n'était pas tout de se reconnaître dans les grands idéaux un peu confus des politiciens en mal de popularité. D'ailleurs, on savait, hein ! Il devait aussi faire bouillir la marmite et ça, personne n'allait s'en charger à sa place. Modou entreprit alors de diriger son impitoyable projecteur sur l'autre camp, celui des adversaires du Président.

Hélas, des événements d'une extrême gravité empêchèrent Modou de pousser plus avant ses sublimes spéculations.

Il se passa ceci, Monsieur : le Cavalier mit brusquement fin à la controverse par une série d'exploits retentissants. Oui, Monsieur, le Cavalier se signala en chair et en os dans la capitale puis dans le reste du pays et je vais à présent vous raconter de quelle manière il troubla le sommeil de nos paisibles concitoyens.

*

Une vie entière ne suffirait pas, Monsieur, pour raconter les exploits de Dieng Mbaalo. Voici comment tout a commencé, un matin de très bonne heure, dans les environs du Grand Marché.

C'était dans une rue déserte du centre-ville. Les premiers passants déversés par les autobus sur la place du Grand Marché découvrirent un cadavre sur le pavé et avertirent la police. L'homme, assassiné au cours de la nuit, ne pouvait être, à en juger par son allure et son habillement peu ordinaires, qu'un malade mental. La police évacua le corps et personne ne

songea à s'embarrasser d'une enquête.

Cependant, quelques jours plus tard, les déclarations d'un noctambule, relayées par la presse, donnèrent à l'affaire une tournure inattendue.

Le témoin prétendait avoir rencontré, la nuit du meurtre, au même endroit, un homme à cheval allant droit devant lui, sans hâte, du pas régulier de sa monture. Il était vêtu à la manière des anciens guerriers et le passant, intrigué par ce détail, l'avait suivi de loin. « J'ai d'abord cru qu'il parlait tout seul à haute voix, puis je me suis aperçu qu'il se disputait violemment avec quelqu'un d'autre. C'était incroyable, et je me suis demandé si je n'étais pas en train de perdre la tête. Les propos de l'homme à cheval étaient une série de grognements indistincts mais je pouvais, en revanche, comprendre sans difficulté ceux de son compagnon invisible. » Ce dernier, selon le récit du passant, prétendait ne rien devoir à personne. « Au contraire, soutenait-il, c'est moi qui t'ai tiré du néant, sans moi tu serais resté un misérable bloc de pierre souillé par les fientes des vautours de Bilenty. » Le passant avouait trouver tout cela très mystérieux, car les deux individus semblaient avoir des vues sur une certaine Princesse Siraa.

« Ils parlaient aussi du Roi de Dapienga et de choses auxquelles, franchement, je ne comprenais rien. Je les ai entendus prononcer beaucoup de noms bizarres et ils revenaient toujours sur cette Princesse Siraa. En tout cas, au bout de quelques minutes, la dispute devint beaucoup plus vive. Finalement, le Cavalier et son ombre se sont livrés un combat furieux. Du sang a jailli, j'ai vu une forme humaine, heu... c'est-à-dire un autre cavalier, en fait, surgir de nulle part, retourner un poignard recourbé dans les entrailles de son adversaire, puis retirer l'arme et l'essuyer sans un mot sur la robe de son cheval. » Le témoin avait alors eu la preuve que les combattants étaient deux êtres absolument identiques. À ce point de son récit, il lui était difficile de dire s'il avait assisté à un assassinat ou à un suicide. Le guerrier à la voix claire semblait, en ce moment-là, surplomber le corps inerte de son propre double en disant d'une voix à la fois forte et dépourvue de toute émotion : « Qu'ainsi périssent, désormais, tous ceux qui oseront s'opposer à la volonté de Dieng Mbaalo le Cavalier. » Le noctambule concluait la première partie de son témoignage sur la longue hésitation du Cavalier qui, autant qu'il pouvait s'en souvenir, était finalement parti au galop du côté de la mer.

Au moment même où le passant allait sortir de sa cachette, un spectacle proprement hallucinant s'offrit à ses yeux. Il vit les fous qui hantent les abords du Grand Marché pendant la journée converger en silence vers le corps de l'homme étendu par terre. Eux-mêmes, ces fous, n'auraient su dire ce qui les poussait vers ce lieu ; ils sentaient seulement que là était leur place, au moins pendant un court instant, auprès de cet homme en train de mourir. Faisant cercle autour de lui, ils le regardèrent sans mot dire flotter au-dessus de son sang. Leurs visages étaient tristes et recueillis. L'homme était habillé comme eux, c'est-à-dire comme un fou. Il portait la tenue des chefs de guerre du temps passé et ils virent à son amertume qu'il avait été victime, lui aussi,

d'une fausse manœuvre du temps. L'homme leur parla longuement. L'écoutant dans une parfaite immobilité, ils ne surent d'abord que lui répondre, car, en vérité, sa langue était étrange. Les paroles collaient à sa bouche, tournoyaient un instant dans le vide et, avant même d'atteindre leurs oreilles, retombaient sur le sol, à quelques mètres d'eux. Puis peu à peu leurs visages s'éclairèrent. Le plus jeune et donc le plus sage parmi les fous s'approcha et, debout au milieu du cercle, s'adressa à l'homme en train de mourir. Le témoin, de son propre aveu, ne comprenait rien à ce qu'ils se disaient. La foule, elle, savait, car elle entonna à mi-voix un chant grave, profond et plein de pudeur. Le témoin assurait, en passant, n'avoir jamais rien entendu de plus beau. Puis l'homme fit à ceux qui l'entouraient un ultime geste d'amitié et rendit l'âme. Les fous reprirent le chemin de leurs pauvres abris, du même pas silencieux qu'ils étaient venus.

L'histoire rapportée par ce passant était d'une totale extravagance. Du reste, comment faire confiance à un père de famille qui traînait dans les rues, ivre mort, jusqu'aux aurores ? Pourtant le cadavre, exhumé et filmé sous tous les angles par une équipe de télévision, s'offrait à la vue de chacun. Personne ne pouvait nier l'évidence : on venait d'assassiner, plusieurs siècles après sa mort, le héros national.

Les experts de la Commission, tout heureux de prendre leur revanche, confirmèrent, au cours d'une conférence de presse, l'identité de la victime. Selon eux, les traces du temps étaient lisibles sur ses gencives et seuls les ignares pouvaient encore avoir le moindre doute. Quant à l'acte lui-même, il était signé : Dieng Mbaalo, l'ancien secrétaire permanent de leur commission, venait de frapper et plus rien ne pourrait désormais l'arrêter. Ils avaient deviné les plans du petit fonctionnaire ambitieux et étaient justement sur le point de le confondre quand les démagogues se sont mis de la partie en les accusant, eux, des chercheurs aussi désintéressés, de vouloir surtout s'en mettre plein les poches. Ils ne le répéteraient jamais assez : aucun peuple ne peut humilier impunément ses hommes de science. Les équilibres macro-économiques étaient saufs mais, à présent, tout le pays se trouvait dans le pétrin. Les experts annoncèrent avec une intense et noire jubilation des heures très difficiles pour tout le monde : « C'est un phénomène récurrent de notre histoire, une occurrence millénariste indiscutable et personne ne pourra s'opposer aux méfaits du Cavalier : le Cavalier va semer la désolation, détruire les récoltes et raser les maisons. » Et les experts d'ajouter cette phrase ambiguë qui fut longuement commentée dans les cercles les plus divers : « Les cœurs des amants vont désormais battre plus fort, mais ce sera de peur. »

Après cela, les experts reprirent le chemin de leurs facultés et de leurs laboratoires en demandant à ne plus être dérangés sous aucun prétexte.

*

Les premiers pas de Dieng Mbaalo dans la légende furent, Monsieur,

d'une émouvante maladresse. Dépourvu d'expérience, il manquait donc aussi de discernement. Les témoignages sont concordants : détroussant les promeneurs attardés dans des lieux solitaires, Dieng Mbaalo le Cavalier fut d'abord un vulgaire bandit de grand chemin. La seule évocation de son nom remplissait les populations de terreur. Des bruits insistants se mirent à courir sur son compte : quiconque le fixait du regard était foudroyé sur-le-champ et il n'avait aucune peine à se transformer en hélicoptère ou en n'importe quoi d'autre, non pas pour épater les jeunes filles, mais pour voler plus vite d'exploit en exploit.

Puis, sans que l'on sût pourquoi, le Cavalier se transforma subitement en défenseur de la veuve et de l'orphelin. Ainsi, un matin, les habitants de Nimzatt trouvèrent-ils devant leurs maisons des sacs de riz et de farine, du sucre, de l'huile et même des jouets pour leurs enfants, de vrais jouets, Monsieur, très coûteux et pas de la pacotille thaïlandaise, si vous voyez ce que je veux dire. Quelques heures plus tard, on apprit que le quartier résidentiel avait été mis à sac pendant toute la nuit par un cambrioleur particulièrement audacieux et d'une agilité hors du commun. Il y eut un début d'insurrection dans la ville, parce que les gens de Nimzatt, sous la conduite de l'extravagant Modou, notre vieille connaissance, tenaient à remercier leur bienfaiteur par une grande manifestation populaire. La police fut dotée de nouveaux moyens et la capitale se trouva littéralement en état de siège. Alors le Cavalier commença à frapper dans les campagnes, où la misère était encore plus effroyable. Là aussi, il prit aux riches et donna aux pauvres. L'opinion se répandit qu'il était capable d'être en plusieurs endroits à la fois. En effet, au moment où des centaines de témoins le signalaient dans un lointain village de l'intérieur du pays, d'autres, encore plus nombreux, affirmaient l'avoir vu forcer les portes d'un grand restaurant, le Cro-Magnon par exemple, pour y faire festoyer gratuitement les enfants de la rue.

Malgré tous ses efforts, la police ne put jamais mettre la main sur le Cavalier. Un soir, le Cavalier se présenta à un poste de police, déclina son identité et se plaignit de n'avoir pas où passer la nuit. Mal lui en prit, car après avoir accepté sa requête, les braves flics l'obligèrent à leur raconter pendant des heures ses fabuleuses aventures. Au lieu de dormir lui-même, il les fit rêver à une autre vie. Les policiers de garde l'écoutèrent avec émerveillement et certains d'entre eux lui proposèrent leurs services. Le lendemain, le Cavalier disparut de sa cellule comme par enchantement.

De nombreux pères de famille donnèrent à leurs bébés le nom de Dieng Mbaalo. Les ouvriers ou les étudiants en grève se réclamèrent de plus en plus ouvertement de lui. Ceux qui avaient de fortes migraines ou une rage de dents invoquaient son nom. Interrogés, les Sages affirmèrent que la venue du Cavalier avait été annoncée par les oracles depuis des millénaires. Ils ajoutaient cependant : « Seul le mauvais Roi doit avoir des craintes. »

Et Aby Touré, l'épouse de Dieng Mbaalo, dans tout cela ? Elle ne pouvait pas échapper à l'aura de Dieng Mbaalo et, d'ailleurs, pas folle, Aby,

elle ne le souhaitait nullement. Au contraire, le jeu l'amusait au plus haut point. Ce que tout cela signifiait, Aby Touré n'en avait pas la moindre idée. La fin des temps était sûrement proche, pensait-elle. Cela lui paraissait insensé que son mari, si peu porté sur les choses de l'amour, son Dieng Mbaalo si tiède au lit, que cet individu-là donc, flasque et insignifiant, pût mettre le pays dans un tel émoi pour les beaux yeux de la Princesse Siraa. Vraiment, la fin des temps était proche. Retirée à Bilenty, la pragmatique Aby Touré fit du village un lieu de pèlerinage qui lui rapporta fortune et honneurs. Il est juste d'ajouter qu'elle se servit de cet argent pour venir en aide à l'enfance malheureuse. De toutes les parties du pays, on venait à Bilenty lui faire allégeance ou quémander un tout petit miracle. Aby Touré s'y entendait à répandre les absurdités dont raffolaient ses naïfs visiteurs. Oui, le Cavalier lui parlait chaque soir. Oui, il fallait, le dernier mercredi du mois, faire le sacrifice d'un poulet et de quelques noix de cola rouges et blanches. Oui, oui, la Princesse Siraa était la fille des dieux et ha ! elle était tellement belle !

Dieng Mbaalo multiplia les prodiges et bientôt tout le monde jugea plus commode de l'appeler simplement le Cavalier. Mieux encore, on prit l'habitude de parler de lui comme s'il avait vécu dans les siècles les plus lointains de l'histoire du pays.

D'avoir ainsi réussi à emmêler les lignes de son destin et les cycles du temps fut la plus grande victoire de Dieng Mbaalo. Aujourd'hui, il n'existe dans la mémoire collective qu'un seul Cavalier et c'est Dieng Mbaalo, le grand, le valeureux Dieng Mbaalo.

Me permettez-vous de vous en donner la preuve, Monsieur ? Le récit que je vais vous rapporter à présent, si vous n'êtes pas trop fatigué, Monsieur, s'appelle *L'Homme de Cro-Magnon* et il montre les traces profondes laissées par Dieng Mbaalo dans la conscience de notre peuple. J'ai été témoin, Monsieur, de l'événement horrible et spectaculaire qui va suivre et tout ce que vous allez entendre est d'une rigoureuse, d'une totale exactitude.

*

Je me trouvais donc l'autre mois avec une amie, Maïmouna, au Cro-Magnon, ce restaurant super-chic que vous connaissez sans doute et qui surplombe, au cœur de la ville, la place des Trois-Fontaines. Atmosphère feutrée. Lumières douces. Musique en sourdine. Le lieu idéal pour regarder une fille comme Maïmouna dans les yeux en lui murmurant de tendres paroles un peu désespérées ou, peut-être mieux encore, sans rien trouver à lui dire, justement parce que sa beauté, comme on dit, vous laisse sans voix.

Un homme est entré. Il était grand, fort et pauvrement vêtu ; il tenait une kora à la main et commença à en jouer dès le seuil du restaurant, en modulant d'une voix puissante une des nombreuses chansons populaires à la gloire de Dieng Mbaalo, vous savez, cet air plein de suggestions érotiques et dont la cadence, au dire des initiés, reproduit exactement le mouvement des reins pendant les ébats amoureux. Personne ne fit vraiment attention au nouveau

venu. Les clients du Cro-Magnon, vous le savez aussi, c'est ce qui se fait quand même de mieux dans notre société. Si ces gens importants se retrouvent au Cro-Magnon, c'est surtout pour oublier leurs rudes journées de labeur au service de la nation. Je peux vous dire qu'ils n'aiment pas les braillements folkloriques et que les mendiants, même correctement habillés, ne sont pour eux que de la vermine sans intérêt.

L'inconnu se tenait dans l'allée centrale et disait d'une voix grave, en pinçant son instrument : « Vous allez entendre la véritable histoire de Dieng Mbaalo, Dieng Mbaalo, le valeureux guerrier de Bilenty, ah, je vous le dis, je suis seul à connaître la véritable histoire du mari de la grande Aby Touré ! » Tout à fait le genre de salades qui n'intéressaient personne dans l'auditoire. Maïmouna voulut se moquer de l'homme, je la fusillai du regard et elle se mit aussitôt la main sur la bouche. Elle devait me dire plus tard qu'elle n'avait jamais vu une telle expression de colère sur mon visage. Le fait est que je venais d'effectuer un bref séjour à Bilenty, ce fameux village de l'est du pays ; le nom de Dieng Mbaalo ne pouvait donc me laisser indifférent et je tenais à en savoir plus sur ses fameux exploits.

Au fond de la salle, quelqu'un éclata d'un rire sonore en se renversant sur sa chaise. Je reconnus la grosse voix du monsieur qui n'arrêtait pas, depuis une bonne dizaine de minutes, de se lamenter, sur un ton profondément peiné, des « tergiversations du dollar ». « Mais d'où sort-il celui-là, hé ? » demandait-il encore, en riant de plus belle. « Foutu monde, dit un autre, plus moyen pour l'honnête citoyen de déguster son Chivas en paix ! Où allons-nous ? » De toute la compagnie, j'étais probablement le seul à ne pas être torturé par cet angoissant problème philosophique.

Soudain, sans aucune raison visible, la situation changea du tout au tout. Il y avait juste cet homme planté au milieu de la salle et cela avait suffi à charger l'atmosphère d'une violence inouïe. Les serveurs glissaient entre les tables avec une grâce quasi féminine, en faisant semblant d'ignorer l'individu. On sentait qu'ils commençaient à regretter l'absence de leur patron, un Cap-Verdien du nom de Flavien Ribeiro. Je le connaissais bien, ce vieux lascar de Flavien et, croyez-moi, s'il avait été là, il aurait fait passer un sale quart d'heure au joueur de kora, pour préserver la tranquillité de ses clients. Il avait trimé dur, Flavien, avant de réussir à ouvrir le Cro-Magnon, ce joyau de la restauration nationale, et il n'allait pas laisser un quelconque ver de terre gâcher l'œuvre de sa vie.

Ce qui se passa ensuite fut tout simplement incroyable. L'inconnu venait de reprendre sa litanie quand brusquement un chiot bondit du genou de sa maîtresse et se précipita vers lui. Arrivé à un mètre du joueur de kora, il s'arrêta, le museau en l'air, et fit entendre de discrets jappements, jappements que vous me permettrez, Monsieur, de qualifier de distingués. Il faut dire que c'était un authentique chien de race. Je ne m'y connais pas tout à fait, mais ces choses-là, le pedigree d'un chien, la vivacité d'esprit d'un enfant ou la sensualité d'une femme, il arrive que vous les sentiez comme ça, dès le

premier coup d'œil. Le petit animal du Cro-Magnon ne manquait pas d'allure. De longs poils blancs et fins lui couvraient tout le corps et il semblait arborer, avec la puérile fatuité des parvenus, un coûteux manteau de luxe.

Le joueur de kora ne laissa pas passer cette aubaine. « Approche, mon petit, fredonna-t-il, approche, je vais te raconter la glorieuse aventure de Dieng Mbaalo, Dieng Mbaalo l'orgueil de notre peuple, le compagnon de la Princesse Siraa, le vainqueur du monstre Nkin'tri... » Alors une dame, apparemment fort courroucée, poussa une sorte de hurlement sauvage : « Bénédicta ! Bé-né-dic-taaa ! Veux-tu venir par ici, hein, Bénédicta ? » Après une courte hésitation, le chiot trotta vers sa maîtresse d'un air confus pendant que l'homme laissait flotter sur son visage un sourire ambigu et je dirai même, Monsieur, vaguement satanique. Ça se voyait qu'il mijotait un sale coup. Quand j'y repense encore aujourd'hui, je me dis que je n'ai jamais rien vu de plus ahurissant. Ces joueurs de kora sont parfois terribles. Fixant intensément la bête, l'inconnu fit glisser ses doigts sur la kora en plusieurs allers et retours rapides. Bénédicta revint vers lui et se mit à danser joyeusement, les deux pattes levées, à la manière des chiens de cirque. La bête venait d'être apprivoisée. Vous me direz, peut-être, qu'avec un nom pareil, Bénédicta aurait dû pouvoir résister aux sombres manigances païennes du joueur de kora mais, en vérité je vous le dis, ce dernier était absolument irrésistible. Il faisait tourner Bénédicta dans tous les sens en lui chantant la glorieuse épopée de Dieng Mbaalo d'une voix grave et mélodieuse et, je crois pouvoir l'affirmer, l'animal qui avait toujours vécu dans le luxe et l'ennui venait, enfin, de découvrir le bonheur. Bénédicta s'amusait follement et si elle avait pu se débarrasser de son collier d'argent, elle l'aurait sûrement fait, comme dans certains moments d'euphorie les gens les plus coincés dénouent leur cravate et laissent tomber leur veste pour s'éclater à loisir. Il y eut quelques secondes de flottement. Aucun de ceux qui se trouvaient là ne peut jurer que, cette nuit-là, il n'a pas été fasciné, au moins un court instant, par cette scène bien peu ordinaire. C'était un moment de fantaisie pure dans la vie de ces gens huppés mais presque morts à l'avance, attirés sur de fausses pistes par les longs zéros de leurs comptes en banque et de féroces batailles de positionnement à l'arme blanche.

Ce fut la maîtresse de Bénédicta qui rompit le charme. Sans crier gare, elle se jeta sur l'animal et le prit dans ses bras en abreuvant d'insultes le joueur de kora : « Si tu continues à tourmenter Bénédicta, tu vas le regretter ! Mon chiot n'est pas de la même classe que toi, si tu savais ce qu'il mange et où il dort, tu n'oserais même pas t'en approcher, espèce de crève-la-faim ! » Ses yeux lançaient des éclairs et elle ressemblait vraiment à une folle.

Mais, Dieu merci, où que vous alliez, vous trouverez toujours des types pleins d'humour qui savent prendre la vie par le bon côté. Un des voisins de la dame, un jeunot déjà légèrement éméché, fit à haute voix une réflexion sarcastique sur la lutte inégale entre les chiens de race et la race des nègres pauvres. Il tenait visiblement à dissiper la gêne causée par les propos stupides

de la maîtresse de Bénédicte. D'ailleurs il y eut un moment d'hilarité générale et, toute penaude, la dame rejoignit sa place et enfouit son nez dans son assiette ; le monsieur qui était avec elle eut un geste désolé, signifiant à peu près : « Je te l'avais bien dit, ma chère. » Maïmouna observa avec aigreur que le monsieur s'était lâchement désolidarisé de sa compagne, ce que je fis semblant de n'avoir même pas entendu.

La victoire du joueur de kora était totale. À sa place, je serais reparti tranquillement, en lançant au besoin une petite plaisanterie destinée à tourner tout ce beau monde du Cro-Magnon en bourrique. Mais nous n'avions encore rien vu. L'homme était plus en colère que nous ne le croyions. Il posa sa kora contre le pied d'une chaise, releva son boubou et fit aussitôt scintiller la lame d'un poignard dans la lumière bleutée du Cro-Magnon. Ce qui s'est réellement passé par la suite, personne ne le sut. Le procès devait d'ailleurs, plus tard, se focaliser pendant des heures sur la question suivante : l'accusé avait-il menacé l'assistance avec un poignard bleu ? Je me souviens que les avocats ont parlé, à cette occasion, d'autosuggestion collective, de mauvaise foi, des « réalités mystérieuses de l'Afrique profonde » et de choses de ce genre. Un fait demeure cependant irréfutable : l'homme prononça plusieurs fois le nom de Dieng Mbaalo, le noble Cavalier, compagnon de la Princesse Siraa et vainqueur du monstre Nkin'tri, et cela eut pour effet de métamorphoser immédiatement le poignard en serpent. Quelle panique Monsieur, quelle panique ! Le serpent lui-même disparut entre les tables, le joueur de kora fit éclater des notes furieuses et Bénédicte, fascinée, accourut une troisième fois vers lui. Il l'accueillit alors avec un coup de pied d'une abominable brutalité. L'animal fut violemment projeté contre le mur et poussa un gémissement de douleur, l'homme le fit revenir à lui et, le saisissant de la main droite par les pattes de derrière, l'écrasa plusieurs fois contre le rebord de la table. Bénédicte parvint à échapper à l'étreinte de son bourreau, mais celui-ci se mit à la pourchasser sans pitié entre les tables et les chaises. Il arrivait toujours à la débusquer pour lui faire subir quelque nouveau supplice ; des taches de sang apparurent sur la robe de l'animal ; on le sentait épuisé, tout proche de la fin et, entre deux gémissements étouffés, ses yeux brillaient d'une terreur sans nom qui vous faisait penser que c'était non pas un chien battu mais un enfant malheureux et désarmé. Parfois, un instinct venu du fond des âges, et sans doute aussi la proximité de la mort, donnaient à Bénédicte la force de se montrer un peu menaçante mais, bien que l'instant fût tragique, vous aviez presque envie de vous tordre de rire en voyant ses canines, minuscules, propres et, pour tout dire, complètement dérisoires. Elle n'aurait même pas réussi à faire peur à une souris ou à un cancrelat, Bénédicte. L'homme, silencieux et implacable, continuait à la traquer dans le désordre des coupes de champagne renversées et de toutes sortes de plats délicieux jonchant le parquet. On n'entendait plus que les halètements étouffés de la bête. C'était cela qui était insupportable, le calme farouche de l'homme et sa glaciale détermination. Il aurait pu facilement tuer l'animal,

mais je crois qu'il avait surtout envie de le faire souffrir. Quant à savoir pourquoi...

Bénédicta était d'autant plus désespérée que ses maîtres s'étaient discrètement éclipsés, en même temps que quelques âmes sensibles. Elle les cherchait des yeux et, dans son désarroi, allait se blottir contre n'importe quel client. On la rejetait aussitôt au loin comme si elle eût été une braise ardente. Pour ces gens-là, il n'y avait quand même aucune raison d'être plus royaliste que le roi. Plus tard, au tribunal, face aux questions ironiques et insistantes des avocats de la défense, les propriétaires de l'animal prétendirent qu'ils étaient allés quérir la force publique. Quérir la force publique, ha ! ha ! Pompeux alibi, en vérité cousu de fil blanc. À mon humble avis, ils avaient simplement pris le parti d'abandonner Bénédicta à son triste sort. L'adversaire était trop fort, avec ses poignards bleus et ses serpents furtifs, et, de toute façon, ils avaient, grâce à Dieu, de quoi se payer d'autres chiots.

Je suppose, Monsieur, que vous allez chercher des explications au geste du joueur de kora et peut-être même – qui sait ? – m'accuser d'avoir introduit cette anecdote au cœur d'une histoire totalement véridique dans le seul but de montrer que, malgré la chute du mur de Berlin, la lutte des peuples ne se porte pas si mal que ça et que, dans certains endroits comme le Cro-Magnon, les couches défavorisées arrivent encore tout de même à se faire respecter par l'ennemi de classe. Sauf votre respect, Monsieur, il ne faut pas compter sur moi pour vous exposer le pourquoi et le comment des choses, je ne fais que rapporter ce que j'ai vu ou entendu, je ne peux prétendre savoir ce qui peut bien se passer dans la tête d'un pareil démon. Vous le savez aussi bien que moi : les actes les plus banals des êtres humains sont soit totalement dépourvus de signification, soit sans rapport avec les explications qu'en donnent leurs auteurs eux-mêmes. Peut-être que ce joueur de kora était tout simplement un malade. La lueur de cruauté qui brillait dans son regard m'inclinerait d'ailleurs plutôt à le penser.

En revanche, je ne ferai aucune difficulté pour avouer pourquoi j'ai insisté sur cet incident. Eh bien, la voici, cette raison.

Lorsqu'il eut le sentiment d'avoir suffisamment malmené la pauvre Bénédicta, l'homme la laissa pantelante sur le tapis et se dirigea d'un pas majestueux vers la sortie, sa kora à la main. Dès qu'il fut dehors, la salle du restaurant s'anima. Les clients commencèrent à ramasser en vitesse leurs affaires et une très grosse femme eut une violente crise de nerfs. Ses cris hystériques ajoutaient à la confusion générale. Le plus drôle, c'est que les serveurs du Cro-Magnon, toujours parfaitement stylés, se tenaient, impassibles, près de la porte en disant avec un petit mouvement de la tête : « Au revoir, monsieur, au revoir, madame, au plaisir... » C'était complètement fou. Ah, il aurait été fier de son personnel, Flavien !

À la porte du restaurant, l'homme avait arrêté un taxi et je le suivis au volant de ma Toyota Starlet. Il était un peu plus de vingt-deux heures. Je ramenai Maïmouna directement chez elle et me rendis au bar où j'avais vu le

taxi déposer le joueur de kora. En fait de bar, ce n'était que la cour mal éclairée d'une maison. Tables basses et chaises étaient installées à même le sol, des fils électriques étaient hasardeusement reliés à des arbres, tout cela se terminait par des ampoules multicolores à l'éclat rachitique. L'ensemble donnait la très nette impression d'un navire en perdition sur une mer en furie. L'endroit s'appelait le « Xawaare ». C'est un nom assez courant, comme vous savez peut-être, pour ce genre de bouge mal famé. Il est impossible de se promener dans deux ou trois quartiers populaires de notre ville sans voir plusieurs fois le mot « Xawaare » sur les enseignes. Sans doute est-ce un appel à la convivialité. Dans de tels lieux, les bouteilles de bière « Flag » et de gros rouge, parfois de bunukabu, sont censées délier les langues, et l'on y entend souvent des débris humains se vanter de leur vaste savoir et de leurs performances sexuelles bien évidemment hors du commun.

À mon arrivée, celui que nous pouvons désormais appeler, pour de nombreuses et très évidentes raisons, l'Homme de Cro-Magnon, était entouré par une foule d'admirateurs. Il racontait à ses auditeurs ébahis le dernier exploit de Dieng Mbaalo, le légendaire Cavalier. Il leur disait comment, par une nuit de violent orage, il y avait de cela au moins mille ans, l'intrépide Dieng Mbaalo livra, dans un lieu de débauche appelé le « Croque-Manioc », un combat singulier et victorieux contre une immense chiotte. « Une chiotte ? lança une voix avinée et gouailleuse. Tu débloques, mon frère, alors là tu débloques carrément, my brother ! » Sans se démonter, le joueur de kora expliqua qu'il était impossible, à sa connaissance, de nommer autrement la sœur du chiot. Et que croyez-vous donc qu'il se passa ensuite, Monsieur ? Il y eut un chahut formidable, un chahut comme vous n'en avez jamais entendu, et des sifflements d'admiration. Ce conteur était une sorte de célébrité du milieu : il avait la réputation de n'être jamais en retard d'une trouvaille. C'est du moins ce que je saisis au vol, en écoutant les conversations autour de moi. Quelqu'un essaya bien d'insinuer qu'il croyait l'indomptable Dieng Mbaalo digne de combats plus nobles et, en tout cas, moins nauséabonds mais on cloua immédiatement le bec au grincheux : « Hé, qui te dit que cette chiotte géante était un animal ordinaire ? » Satisfait, le conteur se pencha vers sa kora comme pour lui murmurer quelque chose, puis leva brusquement la tête et dit sur un ton inspiré : « Mes amis, seuls les hommes de grand courage osent s'aventurer dans des lieux aussi dangereux que le Croque-Manioc pour y affronter des chiottes et pourtant Dieng Mbaalo, le Cavalier de Bilenty, en est ressorti vivant et victorieux ! » Après quoi, l'homme déversa un torrent de calomnies sur les clients du Cro-Magnon, transformé, pour les besoins de son invention hautement fantaisiste, en un lieu infâme, peuplé de démons effrayants et d'épouvantables vipères. Ses métaphores ambiguës ne pouvaient certes pas me tromper. « Ah, voilà donc comment naissent les héros et leurs légendes », pensai-je, amusé et quand même un peu troublé. Je vous épargne la suite ou peut-être vous la raconterai-je plus tard, la suite, Monsieur. Juste ce petit avant-goût : un gigantesque déploiement policier dans le quartier de

Nimzatt où des indicateurs de la police secrète avaient signalé le joueur de kora, l'arrestation mouvementée de ce dernier et le procès mémorable au cours duquel Bénédicta fut présentée au tribunal avec ses pansements, son œil au beurre noir et tout le reste mais surtout, surtout les déchirants cris de terreur de la pauvre bête chaque fois que l'Homme de Cro-Magnon la fixait du regard.

*

De tous ses faits d'armes consignés par la mémoire collective, le plus fameux fut la victoire du Cavalier sur le monstre Nkin'tri. Redevenez donc, Monsieur, le petit enfant que longtemps vous avez été pour moi. Laissez-moi vous tenir la main et suivons pas à pas le Cavalier, en ce jour où il va triompher du monstre Nkin'tri et enfin rencontrer la Princesse Siraa.

Le vois-tu partir sur son cheval ? Il paraît hésitant. C'est qu'il ne sait jamais où il doit aller, le Cavalier, il guette seulement, sur les grandes routes et au cœur de la brousse, toutes les injustices à venger.

Ainsi, un jour – il y a de cela tant de milliers d'années qu'aucune bouche humaine ne peut les dénombrer – au milieu de la matinée, le Cavalier arrive dans la capitale du royaume de Dapienga. C'est jour de marché et les rues sont animées et joyeuses. De chaque côté de la grande place, il voit des hommes et des femmes au travail. Les artisans sculptent du bois ou soufflent avec vigueur dans des forges rougeoyantes ; les vendeuses sont assises devant leurs étals ; elles proposent au passant des noix de cola, du lait caillé, de l'encens ou du mil ; à des crochets sont suspendus des quartiers de viande saignante ; le Cavalier voit aussi des tissus aux couleurs vives et pleines de gaieté. Le Cavalier songe : « Voici un royaume prospère où les gens devraient être heureux, et pourtant leurs têtes sont courbées et leurs yeux remplis de tristesse. » Il entend des pleurs descendre des collines et il s'arrête auprès d'une femme. La femme lui tend unealebasse de lait caillé. Il le boit et remet à la vendeuse deux cauris ; puis il donne à boire à son cheval et demande :

– Femme, que se passe-t-il donc dans le royaume de Dapienga ? Les visages sont tristes et j'entends des cris de douleur.

La femme dit :

– Étranger, le Roi pleure en silence, et la Reine aussi, dans la solitude de son tombeau. C'est le Jour du Sacrifice, celui où la Princesse Siraa doit être dévorée, comme ses sœurs avant elle, par le monstre du lac Tassele.

Le Cavalier qui a beaucoup guerroyé sur de nombreuses terres, se souvient alors : le monstre du lac Tassele exige en sacrifice, chaque année, une des filles du Roi de Dapienga.

Le Cavalier dit :

– Que l'on me montre le chemin du palais. Je peux tuer le monstre et sauver la fille du Roi.

Le Roi de Dapienga, à qui on est allé raconter cela, fait quérir l'étranger.

Le Cavalier arrive dans le palais. Il traverse la salle des audiences

royales. Le trône est vide et le sceptre d'or traîne par terre. On le conduit dans une autre pièce. La pièce est nue et il aperçoit une forme blottie sous une couverture. Il voit aussi la Princesse Siraa. Le Cavalier pense : « Voici la plus belle Princesse parmi les nations de la terre. »

Elle console le Roi :

– Père, ne sois pas triste, le bonheur de ton royaume vaut un plus grand sacrifice que ma vie. La mort ne me fait pas peur.

Le Cavalier pense encore : « Voici une Princesse au cœur fier. »

La Princesse le voit à son tour et pense : « Jamais je n'ai vu à Dapienga un aussi beau et fier guerrier. »

Le Cavalier dit d'une voix claire :

– Bon Roi de Dapienga, je peux tuer le monstre et sauver ta fille.

Entendant cela, le Roi sort la tête de sa couverture. Il a les yeux rouges, le visage baigné de larmes et il fait vraiment pitié à voir.

D'une voix tremblante, le Roi demande :

– Étranger, qu'as-tu vu en traversant tout à l'heure la grande salle du palais ?

Le Roi est vraiment malheureux. Il bégaye. Le Cavalier répond :

– Je n'ai pas vu le Roi sur son trône, et j'ai vu par terre le sceptre d'or de ses ancêtres.

Le Roi jette la couverture au loin. Il est nu et décharné et il dit avec colère :

– Oui, j'ai jeté au loin le sceptre et le trône ! J'aime mon peuple mais j'aime aussi ma fille. Et aujourd'hui, à l'heure où le soleil se couchera, je ne conduirai pas Siraa au bord du lac Tassele. Je m'en irai loin d'ici. Depuis que sa mère est morte, Siraa est l'unique brindille qui me rattache à la vie. Celle-là n'entrera pas dans la gueule du monstre Nkin'tri.

La Princesse dit :

– Tu ne peux faire cela, Père. Dapienga va subir famines et épidémies, les hommes et le bétail vont périr et il sera dit dans les siècles à venir que tu as été un lâche.

– Ne me parle pas des siècles à venir ! Qu'ils s'en aillent au diable, les siècles à venir ! hurle le Roi, hors de lui, je veux vivre en cet instant où mon cœur bat et ton cœur aussi. Lorsque tout sera fini, que chacun vienne, demain, dire ce qu'il veut !

Alors le Cavalier dit encore avec calme :

– Bon Roi, je tuerai le monstre.

– Tu parles ainsi, étranger, parce que tu ne connais pas le monstre Nkin'tri. Il a dévoré mes plus vaillants guerriers.

– Je le tuerai et je sauverai ta fille.

– Que demandes-tu en échange d'un tel exploit ?

– Je prends ce qu'on me donne, un empire ou un lopin de terre, peu importe ; et si l'on ne me donne rien, je m'en vais, heureux quand même d'avoir aidé mon prochain.

À ces paroles, la Princesse entend son cœur battre plus fort.

Le Roi est maintenant debout. Fou d'espoir, il dit avec exaltation :

– Je t'offre mon trône et ma fille.

Le Cavalier sourit :

– Le temps n'est pas encore venu, pour moi, de m'asseoir sur un trône et d'écouter les tristes doléances de mes sujets. Je vais par le monde et par les âges, et j'aide qui je peux.

– Accepte au moins la main de ma fille, noble étranger.

– Bon Roi, si ta fille veut d'un rude guerrier tel que moi, j'accepte avec joie, car des lointaines terres de l'Ouest aux rives du Tassele où nous sommes, nulle beauté n'égale, en vérité, la sienne.

Le Roi de Dapienga donne son accord sans hésiter et fait battre aussitôt les grands tambours.

Le Cavalier conduit la Princesse Siraa au bord du lac. Elle a les yeux bandés et le corps ligoté. Le royaume est plongé dans le silence.

Le monstre surgit des flots et s'avance vers Siraa, la gueule ouverte. Le cœur du Cavalier ne tremble pas. Il attaque le monstre. Ils se battent longtemps et il le tue. Il tranche la tête du monstre d'un coup sec et la plante au bout de sa lance.

De nouveau le Cavalier traverse le village. La nuit est tombée, déjà. Il a tué le monstre Nkin'tri. Il a sauvé la Princesse Siraa. Partout sont allumés des feux de joie. Les habitants du royaume suivent le Cavalier, en exaltant sa bravoure au rythme des tamas.

Le Cavalier trouve le Roi assis sur son trône, le sceptre d'or à la main. Le Roi a retrouvé son orgueil. Il prend sa fille dans ses bras et la serre longuement contre lui en murmurant plusieurs fois : « Siraa... Siraa... » Après cela, le Roi se tourne vers le Cavalier et le remercie. Le Cavalier jette son trophée au pied du Roi de Dapienga. Un long murmure parcourt la foule.

Le Cavalier dit :

– Bon Roi, j'ai tué le monstre. Maintenant, je m'en vais.

– Tu as tué le monstre et tu as sauvé mon royaume. Demain, tu partiras avec Siraa. Ce soir tu seras mon hôte. Je veux qu'il y ait des réjouissances toute la nuit en ton honneur.

Des taureaux sont égorgés, et aussi des troupeaux entiers de moutons. Tout le monde veut approcher le Cavalier et le toucher et les jeunes filles composent des chants à la gloire du Cavalier. Elles se moquent des jeunes gens de Dapienga, qui sont si peureux, et toutes veulent offrir leur virginité à l'étranger. Jamais le royaume de Dapienga n'avait vu une telle fête. La Princesse Siraa est la plus radieuse. Elle ne quitte pas le Cavalier des yeux et souvent le Cavalier la cherche dans la foule. Il pense au bonheur qui les attend. Depuis longtemps, il veut avoir un fils aussi brave que lui et il veut l'appeler Tunde.

Mais quel homme de peu de parole que ce Roi ! Quel ingrat que le Roi de Dapienga ! Pendant que son peuple chante et danse, il se dit : « Ma fille est

sauve, et mon trône aussi. Je peux donc tuer cet étranger et garder ma fille auprès de moi. Je ne donnerai pas Siraa à un Twi, cet homme a des dents de chacal. » Voilà donc ce que pense le mauvais Roi de Dapienga. Il fait appeler de nombreux soldats et leur donne en secret des ordres.

Au milieu de la nuit, le Cavalier entend un faible hennissement de son pur-sang. C'est un signe. Il sait alors qu'un danger le guette. À l'heure où la terre est froide, la lueur des torches éclaire la nuit et il voit des ombres danser sur le toit de sa case. Il entend des hommes parler à voix basse. Le Cavalier reste immobile. Des hommes armés l'entourent et l'un d'eux brandit une lance pour la planter dans sa poitrine.

Il se jette sur eux et les tue tous.

Au même moment, il entend les pleurs de la Princesse Siraa, là-haut sur la colline. Elle appelle le Cavalier et elle maudit son père. Il la cherche partout et ne la trouve pas. À l'aube, il doit partir, car une autre bataille l'attend. Les ouvriers du textile organisent le lendemain, c'est-à-dire environ sept siècles plus tard, une grève générale contre les fermetures d'entreprises et les licenciements massifs. Il ne peut pas laisser les patrons affamer ainsi les travailleurs. Malgré son amour neuf pour Siraa, l'appel du devoir est le plus fort. En quittant Dapienga il crie : « Je te poursuivrai jusqu'au bout de la terre, Roi de peu d'honneur, je te poursuivrai jusqu'au jour où le temps dira : voici le terme, voici l'instant où j'arrête enfin le monde ! »

Ayant dit cela, il s'en va. Les enfants se blottissent contre leurs mères, car la voix du Cavalier est vraiment terrible.

Le lendemain, chacun vague à ses affaires. Des hommes marchent dans les rues de Dapienga, les oreilles ouvertes et les yeux fureteurs. Ils veulent savoir ce que pense le peuple de Dapienga. Le peuple pense que son Roi est très mauvais, mais le peuple ne dit rien, car personne ne veut avoir la tête coupée. Alors les hommes aux oreilles ouvertes et aux yeux fureteurs commencent à se mêler à la foule. Ils disent :

– Vous savez, cet étranger qui a tué le monstre...

Les gens répondent, prudents :

– Han ? De quel étranger parles-tu ?

– Celui qui a voulu enlever Siraa ! Eh bien, c'est un Twi !

Les gens n'ont jamais entendu parler des Twis, mais ils répondent :

– Maudite race, il faut les tuer tous, jusqu'au dernier !

Un autre dit :

– Il voulait emmener Siraa ! La plus noble et la plus belle des Mwas chez les Twis ! Quel monde, han ! Quel monde !

– Et puis, quel vantard ! On sait bien qui a tué le monstre, et ce n'est pas lui ! C'est Gordawul qui a tué le monstre Nkin'tri !

Sur ces entrefaites arrive le Poète du Roi de Dapienga. Il fend la foule avec de larges gestes. Il a l'air d'un rebelle, les cheveux en bataille, une pipe à la bouche et le regard ardent. Il insulte les Twis. Personne ne connaît encore très bien les Twis, mais chacun sait qu'il faut les exterminer. Le Poète dit

qu'ils ont les dents taillées comme celles des chacals et raconte, en prenant le ciel à témoin, comment le valeureux Gordawul a vaincu le monstre du lac Tassele.

Là-haut sur la colline, Siraa pleure doucement.

Assis sur son trône, le Roi est songeur : « Peut-être n'ai-je pas bien agi, mais il le fallait. Un grand Roi ne doit pas avoir de remords. Cet étranger est courageux, mais il est aussi très malin. Il voulait me tromper et s'emparer de mon trône et je me suis montré plus rusé que lui, moi le grand Roi de Dapienga. » Il entend les gémissements de Siraa et pense : « Elle est jeune, cela lui passera, j'ai fait cela pour son bien. » Il pense à la Reine morte et son cœur se serre.

*

Les siècles vont, les siècles viennent et la Princesse Siraa ne se console pas.

Seule dans une petite salle du palais, elle guette le retour du vainqueur de Nkin'tri. Elle lui parle mais n'entend aucune réponse. Il était beau comme la lumière du matin. Ses yeux étaient remplis d'amour et de générosité. Pourquoi alors se tait-il ? Par la fenêtre, Siraa peut apercevoir les petits chemins jaunes et les arbres couverts de rosée. Elle entend les chants des tourterelles et des tisserins et se penche pour leur confier son message au Cavalier. Les oiseaux s'enfuient en poussant des cris de frayeur. Quant aux années, elles ne vont plus en ligne droite, hier et demain se heurtent. Parfois elles frôlent des mottes de terre vertes et douces mais, saisies par le désir de soleils naissants, reviennent sur leurs pas.

Et sur l'avenir, chaque siècle qui passe chie un peu de haine et il pleut sur l'univers du feu et du sang. La Princesse Siraa pense au Cavalier. Il est revenu. Il reviendra. La porte va s'ouvrir et il dira simplement : me voici, Princesse Siraa. Il dira aussi : j'ai enfin vaincu mes longues ténèbres et je viens caresser, au creux de tes reins, Tunde, l'enfant attendu. Déjà son ombre est là, présente, la plaine n'est que l'autre côté du temps. Il viendra. Elle voit les chemins qu'ils vont emprunter et tous les dangers à vaincre mais Tunde, l'enfant à naître, lui donne la force de vivre.

*

– Écoute-moi, toi à qui je parle et que je ne vois pas. Il était une fois.

– Une fois seulement, hé !

– C'est bien toi cela, je n'ai pas encore ouvert la bouche que tu doutes déjà de mes paroles ! Ne peux-tu, au moins, me faire confiance cette fois où il était une fois ?

– Hum, mon amie, tant de gens se sont assis à la même place que toi pour commencer leur long chapelet de mensonges par les mêmes mots !

– Et moi, ce que je dis est la vérité même, mon nom est Khadidja, je ne

suis pas la Princesse Siraa gémissant au sommet de la colline, mais je connais le poids d'autres silences.

– Voilà que tu mêles encore le passé et le présent, l'amitié et le ressentiment...

– C'était à l'époque lointaine où il vint dans la capitale du royaume de Dapienga et terrassa le monstre Nkin'tri. Mille années et mille années encore.

– Comment sais-tu tout cela ? Je ne peux te croire. Tu es bien jeune, tout de même !

– Certes, les témoins ne sont plus parmi les mortels. Leurs regards effarés ont vu tant d'horreurs... Et ne sont pas du nombre les aubes ratées, si dérisoires en vérité, chaque matin de nouveau essayées, jusqu'au crépuscule où une lueur éphémère enfin embrase le sommet de la colline.

– Tu vois bien que tu abuses de ma bonne volonté et de la mollesse de notre époque, ah ! l'heureux temps où le conteur payait de sa vie chaque erreur !

– Je m'en vais donc et je ne reviendrai pas, mon ami Lat-Sukabé m'attend à Nimzatt, dans une mansarde qui ne fait pas rêver et toi, si tu veux savoir ce qu'il advint de la Princesse Siraa et du Cavalier pendant la guerre civile, va dans une salle de cinéma, il paraît qu'on passe des films américains et qu'ils sont très bien.

– Parle encore un peu, on verra bien, mais sache quand même que je ne suis pas dupe !

– Peu importe, à présent que sont oubliées les guerres civiles et les villes en flammes ; sur l'autre rive du temps les témoins reposent en paix et parfois ils disent : maudit soit ce pays plus amer que le Séjour des Morts. Mais mon ami, toi qui m'écoutes et que je ne vois ni n'entends, ne cherche pas leurs corps sous les pierres tombales. De ce lieu où toi et moi sommes prisonniers, jusqu'aux terres où Nkin'tri fit régner la terreur, il ne reste plus que la poussière de leurs os.

– Mes yeux narquois te disent : comment te croire, tu te fies sottement aux vaines paroles de nos jours, j'aime mieux le temps où le vent parlait, la vérité ne sortait pas alors de la bouche des ignorants et une perle de pluie oubliée entre le ciel et la terre pouvait être un tel éblouissement...

– Quant à moi, voici de nouveau ma réponse à l'Ombre : tes doutes sont le pire des mensonges. Accepte de devenir le jouet de mes paroles. Souviens-toi donc : enfant, sur le chemin étroit menant à la maison du père, le ciel s'est soudain couvert, il y a eu un vent de sable et ton cœur s'est mis à battre plus fort. Une vieille femme vêtue de noir est venue à ta rencontre. Elle t'a fait un signe amical de la main et dans la nuit naissante tu as reconnu ton plus lointain ancêtre et ton sang à venir.

– Est-ce encore de Tunde que tu parles, Tunde l'enfant par qui le monde sera sauvé de l'horreur et le peuple noir de la servitude ?

– Oui, la Princesse Siraa et le Cavalier – ou son ombre, je ne sais plus, ah, tes doutes m'ont jetée dans la confusion – vont aller à sa recherche dans

le pays en ruine. Alors, je te le dis une dernière fois, tu vas m'écouter et tu vas me croire.

– Te croire ? Je le veux bien mais tiens-tu seulement une kora à la main ?

– J'ai pensé à tout. La voici.

– Mais mon amie, tu as volé la kora de l'Homme de Cro-Magnon ! Je la reconnais même d'ici. Pas seulement menteuse, mais voleuse aussi ! Ton cas est grave !

– Que crois-tu donc ? Pour te dire les vérités que je te fais entendre chaque jour, il me faut voler et mentir bien souvent. En venant en ce lieu, je vole leurs rires et leurs larmes aux inconnus que le hasard met sur mon chemin, toutes ces émotions palpitent au creux de ma main comme de petits oiseaux apeurés et je viens les partager avec toi dont pourtant je ne sais rien. J'ai volé la kora de l'Homme de Cro-Magnon, mais rassure-toi : ce soir, au « Xawaare », il la trouvera à sa place, il ne se sera aperçu de rien et il chantera la gloire de Dieng Mbaalo parti pour des terres plus lointaines et plus malheureuses.

– Alors je vais t'écouter, mon amie. Voir Dieng Mbaalo à l'œuvre en d'autres pays, l'idée me plaît, cela aura peut-être plus de gueule...

– Plus de sang aussi, hélas, mais la patrie du Cavalier ne s'arrête pas au bout de ses paupières, elle est le rêve d'un arpenteur insatiable. Oui, tu vas me croire, car j'ai dû, moi, me fier aux plus anciens récits et je te les rapporte fidèlement. Il est des instants où, immobiles, les anneaux du temps forment un cercle parfait. Il était une fois...

*

Cela se passait pendant la guerre civile...

– Laquelle ? En quel temps me conduis-tu encore ? Tu vas me donner le vertige, à la fin.

– Tu as raison, il ne reste même plus de mains pour compter les années de paix sur les doigts d'une main. Je parle de l'année où Siraa et le Cavalier partirent à la recherche de Tunde à travers leur pays, le plus beau de la terre et dont la haine elle-même était folle d'amour...

Quand avait-elle donc éclaté, cette guerre ? Personne ne le sait. Certains te parleront du coup d'État avorté des jeunes officiers un an plus tôt ; d'autres te diront que tout est parti du massacre de huit mille Twis, un samedi matin, au camp de réfugiés de Gunzi. Et pour faire bonne mesure de sang, il se trouvera des chroniqueurs pour te rappeler un massacre quasi identique de Mwas, quelques semaines plus tôt.

Quant à moi, Khadidja, qui te demande de bien écouter ce conte, je m'en tiens au viol de la vieille Mwenza par une bande d'adolescents. Rien d'autre que cela n'a fait, selon moi Khadidja la conteuse, éclater la guerre.

Oui, je sais. Avant cela, il y avait eu deux années d'horreur. Un pays livré à des chefs de guerre en délire. Je sais aussi : les chiens errants venus par

milliers des pays voisins et croisant aux frontières ceux qui s'enfuyaient. Les rues chaque jour un peu plus larges, car tous les passants étaient morts. Aux carrefours, des entrailles enroulées aux barbelés. Et un jeune homme face à des miliciens, hurlant avant de tomber raide mort : « Je ne suis pas un Mwa ! »

Qui ne sait tout cela, d'ailleurs ? Mais à chacun sa nausée et la mienne commence avec ce qui est arrivé, un jour parmi d'autres, à une vieille vendeuse de légumes au marché de la capitale. Nous l'appellerons Mère Mwenza, car son vrai nom doit rester secret. Les temps ne sont pas sûrs et sa fille vit encore. Une vieille femme violée en pleine rue, sous un benténier, par une bande d'adolescents, tu t'imagines cela ? Je peux même te dire le fond de ma pensée : toutes les guerres passées et toutes les guerres à venir dans ce pays ont commencé ce jour-là.

Regardons-la ensemble, la petite vieille, veux-tu ? Menue. Ratatinée. Toute sa vie, elle a trimé en silence comme une esclave, pour presque rien. Un peu d'argent chaque jour, de quoi tenir jusqu'au lendemain. Elle attend un car, son panier par terre. Elle voit passer les gens, chacun a un transistor collé à l'oreille. Leurs visages sont tendus et souvent ils poussent des exclamations vite étouffées. Elle n'est pas loin de sa soixante-quinzième année, Mère Mwenza, elle a l'expérience de la pagaille dans le pays. À la manière dont les gens pressent le pas en évitant de se rencontrer, elle sait que de graves événements ont lieu. Des soldats passent devant elle et l'un d'eux lui dit gentiment : « Maman, il n'y a plus de car, il faut rentrer à pied, c'est dangereux de rester ici. » Elle pense : « Ils sont si jeunes, ces soldats. » Bien sûr, c'est encore un coup d'État. Il y en a eu tant...

Sa maison est loin, elle pose son panier sur la tête et se met en marche en pensant à ses cinq petits-enfants. Elle se dit qu'elle aurait dû se méfier, car depuis quelques jours les choses allaient de travers au marché. Pas seulement parce que tout était devenu plus rare et qu'il fallait se battre, même pour trouver un peu de manioc ou du poisson. C'était quelque chose de bien plus subtil, comme un changement indéfinissable de la qualité de l'air, une sourde anxiété sur les visages ; et surtout des petits riens, par exemple cette terrible bagarre, la première en vérité, entre les deux jumelles qui vendaient à côté de sa cantine des escargots et de la viande de phacochère ; ou la disparition soudaine, pendant trois jours, de tous les chats du marché puis leur discret retour, l'un après l'autre, l'air encore plus méfiant que d'habitude. Mère Mwenza avait toujours vu en ces animaux des créatures du diable ; il lui suffisait de les observer pour savoir que de nouveaux malheurs étaient à l'affût. Elle croise des patrouilles. Des chars sont postés aux carrefours. Les civils ont disparu et les magasins sont fermés.

Comme toujours en pareil cas, personne ne peut dire ce qui se passe réellement. Il y a des soldats dans les rues et les gens, cachés derrière leurs fenêtres, scrutent les boulevards avec attention et ressentent une douce excitation. À combien de coups d'État a-t-elle assisté depuis sa vingtième

année ? Elle essaie de compter. Mais c'est si difficile de savoir. Cela se ressemble, aussi, leurs affaires-là, à tous ces militaires. Puis elle se souvient que tous les quinze ans, il y avait un horrible bain de sang : depuis bientôt un demi-siècle, le désir, chaque fois renouvelé, de *finir le travail*, c'est-à-dire d'exterminer jusqu'au dernier ennemi, le Twi ou le Mwa, jetait le pays par terre, au milieu de ses ordures et de ses immondes déjections. C'était une histoire connue. Pendant chaque massacre, des milliers de bébés traversaient la frontière sur le dos de leurs mères. Quinze ans après, ils revenaient, soldats ivres de colère et aux yeux durs comme de l'acier. Pour venger des crimes commis quinze ans plus tôt, ils commettaient les crimes que d'autres soldats reviendraient venger quinze ans plus tard. Et ainsi de suite. Mère Mwenza songe : « J'en ai bien peur, les fils sont encore revenus désherber les tombes de leurs pères. »

Cette fois-ci, l'affaire commençait par un coup d'État. Cela aurait pu être n'importe quoi d'autre. La tragédie à venir prenait prétexte de n'importe quel incident pour enflammer le pays, une querelle domestique après un film télévisé, une bagarre entre enfants mwas et twis, vraiment n'importe quoi. La tragédie ne se formalisait pas de grandioses alibis.

À présent, les rares passants osent se parler un peu. Mère Mwenza entend quelqu'un dire avec colère : « Ces chacals s'imaginent que le pays leur appartient, ils vont voir, cette fois-ci on ne les ratera pas ! » Elle voit un passant approuver ces propos d'un large sourire et elle se demande qui sont les chacals. Les Mwis ? Les Twas ? Ou font-ils allusion aux soldats ? Non, sûrement pas, personne n'est assez fou pour parler ainsi de militaires en train de faire leur coup d'État. Et puis de quoi se mêle-t-elle ? « Je ferais mieux de me dépêcher, car les petits ont dû se rassembler à la maison, comme je leur ai demandé de toujours le faire en cas de troubles. » À l'heure qu'il est, ils s'inquiètent pour leur grand-mère. Mais elle est vieille et ses jambes refusent d'aller plus loin. Arrivée à environ deux kilomètres de sa maison, elle commence à voir des visages familiers. Elle pose son grand panier par terre, près de la boulangerie de Thomas. Des aubergines et de gros piments rouges s'en échappent et roulent par terre. En les ramassant, Mère Mwenza manque de se faire écraser par une jeune fille à motocyclette qui freine brusquement, l'insulte et repart en faisant des deux doigts un signe de victoire. Le monde est devenu si difficile à comprendre. Insulter une vieille femme comme elle. Mère Mwenza ne se fâche pas, cela ne servirait à rien, la jeune fille est déjà loin.

Tout contre la clôture de la boulangerie de Thomas, il y a un grand benténier. Elle s'assoit pour reposer ses vieux os un instant. Elle a moins peur. L'univers lui est familier. Ici, dans la boulangerie de Thomas, elle achète du pain chaque soir, en rentrant chez elle. Elle fait cela depuis des années, depuis le temps où vivait encore le grand-père de Thomas, mort pendant une des guerres civiles. D'ailleurs, c'était connu, à chaque guerre, cette famille perdait un ou plusieurs de ses membres. Une fois même des miliciens avaient tué une petite-fille de Thomas en la prenant pour une Twi. Après cette bavure, des

politiciens extrémistes avaient organisé des séminaires sur le thème : comment reconnaître l'ennemi. Les gens disaient : ah, ces jeunes, ils ne savent plus rien, ils ne savent même plus distinguer un Mwa d'un Twi. Ils ajoutaient en plaisantant : comme le Roi de Dapienga aurait honte de ses fils sans mémoire, s'il revenait en vie ! Mère Mwenza se souvient de tout cela et elle pense dans son cœur que les gens sont devenus fous. Que de mensonges criminels ! Et ce jeune homme, qu'un milicien avait coupé en deux, parce qu'il était à moitié twi et à moitié mwa... Quel temps ! Ils appellent ça distinguer le bien du mal, ils se traitent de chacals et ils s'entre-tuent...

Puis la fatigue est trop grande et Mère Mwenza s'endort sous le benténier. Quand elle rouvre les yeux, Mère Mwenza voit des gens courir dans tous les sens ; une camionnette munie d'un haut-parleur passe plusieurs fois devant elle et ses occupants crient si fort qu'on ne peut savoir ce qu'ils sont en train de dire. Le nom d'une ville est sur toutes les lèvres. Gunzi. Gunzi est tombée. Les gens forment des petits groupes et elle entend souvent la même question : est-il vrai que Gunzi est tombée ? Les gens se regardent et pensent : ah ! Cette fois-ci ils sont entrés par Gunzi, nous les attendons. D'autres disent : Gunzi, c'est là-bas qu'il y avait ce camp de réfugiés où on a tué, le mois dernier, des milliers de gens. Ils ont rasé le camp.

Gunzi ou ailleurs... Pour Mère Mwenza, cela ne fait aucune différence. À présent, il lui faut repartir. La guerre est de nouveau là. Les soldats qui sillonnaient les avenues quelques minutes plus tôt ont disparu. Ce n'était donc pas un coup d'État. Pour une fois ils ne faisaient pas leur coup d'État, ces militaires. Ils portaient pour le front.

Soudain, Mère Mwenza est entourée par une bande d'adolescents. Elle leur trouve des visages d'anges. Ils sont tous malingres et portent des bandeaux blancs autour de la tête. Le plus âgé doit avoir moins de dix-huit ans. C'est lui le chef. Mère Mwenza ne tarde pas à comprendre et s'étonne : ces adolescents jouent à la guerre avec de vrais fusils, qui versent du vrai sang. Le chef lui demande d'une voix fluette qui se veut rude de montrer sa pièce d'identité. Elle sait qu'elle est perdue, car elle a reconnu l'un des fils de Thomas le boulanger. Un petit qui venait jouer au ballon dans la cour de sa maison... Elle a toujours acheté son pain chez Thomas mais elle a toujours lu de la haine dans le regard du boulanger. Ce regard qui signifiait : j'ai perdu beaucoup des miens dans ces guerres et toi, ma vieille, à la prochaine, on te fera ton affaire. Drôle de pays : quand on n'aimait pas quelqu'un, il suffisait d'attendre. Chacun savait qu'un jour ou l'autre il pourrait tuer son voisin. Drôle de pays.

Mère Mwenza insulte vertement les gamins et ceux-ci dansent autour d'elle en criant tous ensemble : « Ennemie ! Ennemie ! » Thomas entrouvre la porte de sa boutique et encourage les adolescents avec de grands gestes obscènes. Soudain Mère Mwenza hurle comme une démente. Des hommes et des femmes s'arrêtent un instant et quand ils comprennent ce qui va se passer, ils s'éloignent en hâte. Ils ne veulent pas voir ça, guerre civile ou pas.

Comme dans un cauchemar, elle voit les gamins brandir des couteaux de cuisine, des machettes et des bouts de sexes dérisoires...

– *Vas-tu vraiment raconter cela aussi ?*

– *Je suis heureuse que tu m'en aies empêchée. La honte faisait ma langue déjà si lourde...*

– *Leur monde est si moche... Où irions-nous si parfois la fable ne nous laissait un peu rêveurs ?*

– *Tu as mille fois raison, mon ami, mais je te dirai le moins odieux, qui fut pourtant une horreur sans nom.*

– *Je t'écoute...*

Le soir, des gamins hilares faisaient rouler sous leurs pieds le crâne sanguinolent de Mère Mwenza. Et, sache-le aussi, l'histoire ne s'arrête pas là, car je vais te raconter ce qu'il advint des petits-enfants de Mère Mwenza.

Au bout de deux jours d'attente, ses petits-enfants comprirent qu'ils ne reverraient plus jamais Mère Mwenza. Ils décidèrent alors de rester ensemble pour prier en silence. Des voisins vinrent se joindre à eux. Vers le cinquième jour de recueillement, ils entendirent trembler les portes de la maison et surent que leur tour était venu.

Écoute, et tu sauras comment moururent les petits-enfants de Mère Mwenza. Ce conte à venir, où des hommes se comportent moins noblement que des hyènes, nous allons l'appeler, si tu le veux, *L'histoire des vendeurs d'agonie*.

*

La maison de Mère Mwenza se tenait, paisible, à l'écart du chemin, tout près du lac qui avait donné son nom au district de Tassele. Autour d'elle, le vent courbait avec douceur les hautes herbes. Une famille sans histoires, Mère Mwenza et ses petits-enfants. Dans le district, tout le monde les aimait bien.

Des miliciens venus du voisinage occupèrent le quartier. La nuit, ivres morts, ils dansaient autour de grands feux, heureux d'avoir fait du bon travail. Cette guerre serait peut-être la dernière. En quelques jours ils avaient tué à eux seuls des dizaines de milliers de Twis. Dans tout le district de Tassele, il ne restait plus, à leur connaissance, le moindre homme aux dents de chacal et des Mwas avaient commencé à s'installer dans leurs maisons. Mais la maison de Mère Mwenza était si misérable qu'elle avait l'air abandonnée. Personne ne s'y était intéressé.

Alors le boulanger Thomas vint trouver le chef des miliciens et lui dit ceci :

– La maison de Mère Mwenza pue le chacal, que dois-je faire ?

Les miliciens défoncèrent les portes de la maison et durent admettre que Thomas ne les avait pas trompés. Des dizaines de Twis avaient réussi à trouver refuge là, en attendant le départ des troupes ennemies ou l'arrivée, bien peu probable du reste, de miliciens de leur camp, eux-mêmes occupés ailleurs à massacrer des Mwas.

Le *travail* n'était donc pas terminé. Le chef des miliciens fit regrouper les derniers survivants du district sur une grande place et leur dit qu'ils allaient tous mourir. Il leur expliqua pourquoi il fallait que tous les Twis disparaissent de la surface de la terre : l'un de leurs ancêtres, le Cavalier, avait jadis trahi le bon Roi de Dapienga et tenté d'enlever la Princesse Siraa. Le chef leur dit aussi :

– Mes hommes manquent de vivres à cause de cette guerre que vous avez déclenchée, vous, les Twis. Pourtant, je ne vous en veux pas et je vais vous proposer un marché. Certains d'entre vous ont de l'argent et ils pensent sûrement qu'ils ne vont plus en avoir besoin, puisque nous allons les tuer. Eh bien, c'est une erreur, cet argent peut vous permettre de jouir d'une agonie plus douce. Je suis prêt à vous vendre votre dernier souffle. Cela se fait dans tous les pays en guerre et, de toute façon, je suis un démocrate, je n'oblige personne à accepter mon offre.

Les habitants du district de Tassele étaient tous là, hommes, femmes et enfants, entassés sous le soleil. Ils ne comprenaient rien aux propos du chef des miliciens. Alors celui-ci dit :

– Je vais vous montrer pourquoi votre intérêt est de me vendre votre dernier souffle.

Il fit sortir de la foule un homme et une femme et les fit attacher à deux manguiers. La femme tomba sans un cri sous les balles d'une kalachnikov. L'homme, lentement taillé en pièces à coups de machette, mit vingt-deux minutes à mourir dans des souffrances indescriptibles.

– Vous avez toute la nuit pour réfléchir, déclara le chef des miliciens. Je fais appel à votre sagesse et à votre bonne volonté. Fouillez vos maisons. Ceux qui en rapporteront de l'argent ou des vivres auront la mort sauve, comme cette femme qui n'a pas eu le temps de souffrir. Quant aux autres, ils finiront comme cet homme, leur agonie sera atroce.

Il insista de nouveau sur le fait que chacun pouvait choisir librement de lui céder son agonie ou non et que, d'ailleurs, le but de cette guerre était justement de créer une société sans oppression, une société où personne ne serait plus assassiné d'une manière contraire à sa conscience.

Le lendemain, le chef des miliciens tint sa promesse et je te laisse deviner, mon ami, comment périrent les petits-enfants de la pauvre Mère Mwenza.

*

Cette guerre civile fut la plus terrible de toutes. Jamais un peuple ne mit tant d'ardeur à disparaître dans le néant.

Las de se battre contre sa propre ombre, le Cavalier resta sur le champ de bataille pour ramener à la raison les démons échappés de l'enfer. Personne ne voulut l'écouter. Il décida alors de retourner aux siècles où sa bravoure avait un sens.

Mais, au dernier moment, la Princesse Siraa le prit par la main et fit

renaître l'espoir dans son cœur.

C'était peu de temps après la chute de Kaliunga.

La guerre tirait à sa fin.

Le Cavalier se trouvait parmi les réfugiés du camp de Kaliunga lorsque les assaillants y firent irruption.

Il éprouva alors un bonheur dont le sens ne lui apparut que bien plus tard. Cette guerre n'était pas la sienne et rien ne le soulageait autant que de la voir finir. Il était revenu mettre son bras au service de sa patrie. Or jamais il n'avait pu voir dans la clarté du jour le visage de l'ennemi. Ce continent l'étonnait où, croyant défendre sa terre, on se penchait par-dessus la clôture pour tirer sur son voisin.

Une dizaine de jeunes gens constituaient le commando- suicide qui devait décider de l'issue de la guerre. Pourtant, quand vint leur tour de mourir, le Cavalier lut une grande incrédulité dans leurs yeux. Il ne pouvait se battre contre les jeunes assaillants qui déchargeaient leurs armes sur les civils du camp, les yeux fermés et la peur au ventre. Rien de ce que le Cavalier voyait ne lui semblait avoir de sens. Les jeunes miliciens s'imaginaient offrir ainsi leur sang à leur patrie mais celle-ci n'avait rien à voir avec Dapienga, le pays qui les avait vus naître. Ce n'était au contraire, dans leur esprit, qu'un magma de passions opaques et stupides. Ils ne savaient même pas qu'ils pavaient la voie aux troupes étrangères.

Le Cavalier promena son regard autour du camp. Les brancardiers qui s'affairaient l'instant d'avant auprès des blessés avaient été surpris par la soudaineté de l'attaque et leurs corps déchiquetés étaient dispersés un peu partout. Quant aux survivants, ils attendaient avec résignation le dernier assaut. Ce n'était plus qu'une question d'heures.

Alors eut lieu sous les yeux du Cavalier une scène dont il ne sut jamais s'il l'avait rêvée ou réellement vécue en ce jour du massacre de Kaliunga.

Une jeune femme était parmi les mourants. Couchée sur le dos, les yeux exorbités, elle se mordait les lèvres pour ne pas hurler de douleur. Un homme d'une cinquantaine d'années, torse nu, tout en sueur, était penché au-dessus de ses cuisses ouvertes.

Le Cavalier s'approcha d'eux. La première chose qui le frappa, ce fut de voir à quel point l'homme lui-même était affaibli. Il ne portait aucune trace de blessure sur le corps mais, visiblement, il ne lui restait plus beaucoup de temps à vivre. Sans doute l'un de ceux que, dans le camp, on nommait les Volontaires. Ils effectuaient les tâches les plus pénibles, essayaient de mettre

un peu d'ordre et de dignité dans la vie des réfugiés, veillaient au respect de certaines normes d'hygiène et, souvent, se privaient de leur ration au profit des vieilles personnes ou des enfants. L'homme était si absorbé par sa tâche qu'il ne s'aperçut pas de la présence du Cavalier debout à ses côtés. Celui-ci le vit arracher, le visage rayonnant d'une joie un peu triste, un nouveau-né des entrailles de la femme. D'abord il sembla au Cavalier que la femme avait commencé à gémir mais il se rendit compte qu'en réalité elle murmurait une berceuse. L'homme qui venait de la délivrer leva le nouveau-né vers le ciel. Aussitôt une rafale faucha sa jeune vie. Un tireur embusqué avait dû trouver amusant d'attendre ce moment précis pour passer à l'action. L'homme regarda un instant, complètement hébété, sa main droite s'envoler en même temps que le nouveau-né, puis s'effondra à quelques mètres du Cavalier et de la femme. Celle-ci n'avait même pas eu le temps de comprendre ce qui était arrivé. Elle était rayonnante. Elle ne chantait plus mais avait à présent le sourire aux lèvres. Son dernier sourire. En lui fermant affectueusement les yeux, le Cavalier se souvint de la légende de Tunde, l'enfant qui viendrait sauver le peuple de Dapienga de la destruction et de la servitude.

Le Cavalier se dirigea ensuite vers l'homme. Il se soutenait la main blessée à l'aide de celle qui était encore valide, en tournant la tête de tous côtés. L'homme parut pourtant au Cavalier d'une grande sérénité intérieure. Il avait la peau claire et le visage fin. Étendu près d'un tronc d'arbre, il fit signe au Cavalier de s'agenouiller à ses côtés :

– C'était ma sœur, dit-il, avec une grimace de douleur.

– Elle est morte, dit le Cavalier.

– Elle voulait que je donne à l'enfant le nom de Tunde. De toute façon, il n'aurait pas survécu. C'est la fin pour nous tous, dans ce camp.

– Cela vaut mieux ainsi, répondit le Cavalier. Que ces choses finissent et que l'on essaie de recommencer.

– Oui, toi le Cavalier, dit l'homme, je t'ai bien observé pendant les combats, tu n'as jamais su de quel côté frapper, dans cette guerre.

– Oh, j'ai eu aussi hélas ma part de crimes... Pourtant, j'ai traversé cette guerre sans la comprendre. Dans mes autres vies, les choses sont plus simples. Il suffit d'affronter le monstre Nkin'tri et de le terrasser.

– Une guerre sans héros. Une guerre moderne, fit l'homme.

– Le poète dit : « Dérisoires guerriers sans guerre... »

– De qui parles-tu, Cavalier ?

– Son nom importe peu, répondit le Cavalier. En tout cas, je vais m'installer en des époques plus claires. Je ne reviendrai pas parmi vous.

– Si, tu reviendras. C'est la fin, les Twis sont vaincus. Il en reste si peu qu'il suffira de quelques jours pour les exterminer. Mais tu sais qu'on n'en finit jamais tout à fait avec un peuple qu'on veut exterminer. Les fils reviendront.

– Puis ce sera au tour des Mwas de passer la frontière et de revenir, dit le Cavalier avec tristesse.

– Voilà bien pourquoi il nous faut écouter Tunde.
– Je sais, murmura le Cavalier, visiblement désespéré.
– Dans peu de jours, fit l’homme, les forces étrangères viendront une nouvelle fois prendre possession du pays. Quant à toi, tu reviendras. Leur victoire est amère et sera bientôt lourde à porter. Il faudra bien quelqu’un pour sauver les vainqueurs.

Le Cavalier lui répondit :

– Il est dit qu’un enfant sauvera ce peuple de la destruction et de la servitude. Je ne suis pas cet enfant.

L’homme lui désigna le corps du nouveau-né :

– Son nom est Tunde, c’était lui. Il n’a eu ni le temps de vivre ni celui de mourir : Tunde se trouve dans les ruines fumantes du pays. Cherchez-le, la Princesse Siraa et toi.

– Oui, et le nom de Tunde signifie : celui qui maintient l’espoir intact.

– La Princesse Siraa t’attend, Cavalier. Elle pleure chaque nuit.

– Pas une nuit où je n’aie entendu ses lamentations.

– Et maintenant, c’est ton devoir d’aller vers elle. Retournez chaque pierre dans le champ de ruines qu’est devenu Dapienga. Cherchez Tunde, que ma sœur n’a pas réussi à offrir à ce peuple. Donnez un sens au dernier sourire de ma sœur.

Pendant qu’ils parlaient ainsi, les balles se mirent à siffler autour d’eux, se mêlant aux chants de guerre des Mwas. Cette fois-ci, c’était bien fini.

Le Cavalier prit alors le chemin de Bilenty où, depuis la chute de Dapienga, l’attendait la Princesse Siraa.

*

Siraa était dans la foule. Leurs regards se rencontrèrent. Il la reconnut aussitôt et lui dit :

– *Depuis le temps du Roi de Dapienga, je te cherche.*

Elle dit, comme pour elle-même :

– *Tu n’es donc pas une ombre, te voici enfin, mais c’est l’heure du désastre et je ressens une grande tristesse.*

Le Cavalier essaya de la consoler :

– *Ces choses-là adviennent, Siraa, parmi les nations de la terre. Regarde autour de toi, après mille années dérisoires, de nouveau le vaste royaume bascule du haut de la colline, Dapienga n’est plus qu’un bloc de basalte calciné et sa chute ne fait même pas le bruit d’une feuille morte touchant le sol. J’ai mené de rudes guerres, mais contre ce chaos mon bras est sans vigueur. Ma guerre est finie. Je suis, Siraa, du nombre des vaincus.*

Et voici quelle fut alors la réponse de Siraa :

– *Du moins cherchons l’enfant, écoutons chaque murmure dans ces décombres, son nom signifie : celui qui maintient l’espoir intact.*

Le Cavalier posa ses armes contre un arbre et murmura :

– *Son nom est Tunde... Nous le retrouverons et, ici même à Bilenty, nous*

viendrons faire la colline à son image.

Alors la Princesse Siraa et le Cavalier partirent sur les routes du pays dévasté par la guerre. Le Cavalier la prit par la main et ils se dirigèrent vers la frontière, parmi des centaines de milliers d'hommes et de femmes décimés par les épidémies et la faim. Près d'un mur, ils virent un jeune homme d'une vingtaine d'années creuser un trou auprès du cadavre de son frère. La scène était si banale qu'elle n'attirait aucun regard. Jamais, nulle part, eux qui avaient traversé tant de siècles, n'avaient vu des masses humaines aussi désespérées. Ils savaient que les troupes étrangères étaient aux portes de Dapienga. Partout les habitants, au dire des estafettes, fraternisaient déjà avec l'envahisseur. Ils passèrent près d'une petite voiture renversée dans un fossé. Un homme et une femme paraissaient dormir à l'intérieur : ils étaient morts, comme tout le monde. Aux carrefours des villes, les barricades étaient faites de crânes humains et des entrailles nauséabondes se déversaient sur les routes.

Ils scrutèrent chaque regard et retournèrent chaque corps.

– Nous avons mangé des racines d'arbres et des écorces amères et les plus faibles se sont écroulés sur le bord du chemin.

Il se souvint de sa première rencontre avec Siraa, ce jour où il partit en maudissant le Roi de Dapienga.

Depuis ce temps-là, que de haines accumulées ! Plus tard elle lui avouera :

– J'ai étranglé des Twis de mes mains, j'ai mis le feu à leurs maisons et dansé de joie avec d'autres jeunes femmes au-dessus de leurs cadavres.

– Moi aussi, Siraa, j'ai porté ma hache dans la chair vive des Mwas, j'ai bu ma bière dans leurs crânes et quand mes hommes violaient leurs femmes, j'exultais comme un enfant.

Et Siraa reprit la parole :

– Quand la radio a annoncé qu'il ne restait que des dizaines de Twis retranchés à Kaliunga, j'ai ressenti un tel bonheur, j'ai eu envie de disparaître dans la mer, de me fondre dans les flots, je n'imaginais pas pouvoir remercier autrement les dieux. Alors je suis allée dans ces îles, les îles Farguia, j'ai fait la connaissance d'un jeune pêcheur et pendant quelques jours cela a vraiment été le délire, il m'emmenait en haute mer, nous étions trois avec son chien Ghudra, nous entendions parfois les canons de la guerre civile et pour nous c'était seulement l'écho du tonnerre un soir d'orage. Il avait un corps de poisson et il fut un amant éphémère et fabuleux.

Le Cavalier songea en silence :

Que mon bonheur est amer, là-bas sous les étoiles bleues ils n'ont pas su engendrer Tunde mais pendant quelques heures la guerre est morte et la vie a eu plus de sens que la haine.

Dans leur esprit, l'aurore n'était pas un quelconque moment de la journée mais le lieu secret et essentiel de la vie. Ils revenaient donc de l'aurore quand Siraa lui révéla ceci :

– Deux mauvais soleils s'acharnent à voler à Tunde son âme. Mais

l'enfant a le sombre éclat de la vérité. Dressons d'abord notre tente au fond des eaux. Tunde est peut-être dans la gueule du monstre Nkin'tri.

Quand ils arrivèrent aux portes de Dapienga, leur cœur se serra. Il ne restait plus de la ville où ils s'étaient connus qu'un amas de briques d'argile ternes.

Le Cavalier se souvint de son entrée dans Dapienga, le Jour du Sacrifice :

– Je ne reconnais pas ces regards craintifs et fuyants, ces visages ravagés et ces maisons qui ne savent plus se tenir avec dignité.

– Ici les cœurs battaient à l'unisson, d'amour ou de haine, peu importe.

– J'ai vu des marchands cupides aux doigts plus crochus que les serres de l'aigle, mais c'était la passion, bonne ou mauvaise, de la vie, dans un pays habité par des hommes libres.

– Et parfois, le matin, un jeune dieu passait sur son cheval et jamais la peur ne faisait trembler son bras.

*

Au bord du lac Tassele commença pour eux une longue attente. Vers le crépuscule du troisième jour, le monstre Nkin'tri vint s'asseoir sans bruit à leurs côtés. Ils n'auraient su dire par où il était venu. Il n'était plus le même. Sa voix était celle d'un vieillard bougon et affectueux et ses gestes très lents. Il semblait beaucoup souffrir.

– Serais-tu malade ? demanda le Cavalier.

– C'est bien à toi de me poser cette question ! répondit sèchement le monstre Nkin'tri.

On sentait pourtant de l'amitié dans sa voix.

– Pourquoi donc ? fit encore le Cavalier.

– Tu m'as planté ta lance dans tout le corps et tu as poursuivi fièrement ton chemin. C'était un crépuscule comme celui-ci, le Jour du Sacrifice, et, depuis lors, Dapienga attend une aube qui ne viendra pas.

– Je suis de retour avec la Princesse Siraa et nous cherchons Tunde.

– Petit naïf, va ! Tunde n'est pas né parce que tu as jadis empêché mes noces avec sa mère. Jeune inconscient ! Siraa était très belle et tu ne pouvais pas rater cette occasion de montrer ta bravoure. Que ne ferait-on pour épater une aussi belle Princesse, hein ? Tu t'en allais de royaume en royaume sur ton cheval, tu faisais de grandes phrases qui affolaient le cœur des princesses et tu prétendais combattre le mal... Que sais-tu donc du mal ? Hélas, dès le lendemain de ma mort, le Roi de Dapienga m'a remplacé par un autre monstre, imaginaire et bien plus dangereux, le Twi, l'ennemi à abattre, un vrai monstre, celui-là, et qui dévore des peuples entiers. Pour sauver la Princesse Siraa, tu as conduit cette nation à sa perte.

Le Cavalier baissa la tête :

– Oui, depuis lors le pays est divisé et ses fils s'entre-tuent. Cela suffit, maintenant.

– Et toi, Princesse, tu ne dis rien ? demanda le monstre à Siraa, sur un ton

narquois.

– Je suis prête à mourir, répondit Siraa.

– Il ne s'agit pas de cela, dit le monstre Nkin'tri.

– J'ai rangé mes armes, dit le Cavalier, et des soldats affamés ont mangé mon pur-sang. Je ne me battraï plus.

– De toute façon, tu m'as eu par surprise au cours de notre combat. Je ne t'ai pas pris au sérieux. J'ai pensé qu'un véritable héros ne pouvait pas s'appeler Dieng Mbaalo. C'est bien ton vrai nom, n'est-ce pas ?

– Si j'ai jamais eu un nom, il a pu être celui-là, dit le Cavalier sur un ton volontairement détaché. C'était ailleurs, très loin d'ici, mais il est vrai que mon âme n'a pas de frontières.

– Oui, tu étais un fonctionnaire modèle, secrétaire de cette commission où on ne disait que des inepties. Sais-tu qu'ils parlent encore de toi, là-bas aussi, comme du futur libérateur ? À Nimzatt et dans tous les autres bidonvilles, les jeunes filles ne dorment plus sans murmurer ton nom, elles composent des chants en ton honneur. Tu devrais faire un petit tour là-bas, moi j'aurais été tenté.

– Je te propose d'y aller à ma place, dit en souriant le Cavalier.

Il se sentait plein d'affection pour le monstre Nkin'tri.

– Moi ? s'écria le monstre de sa voix bizarre. Je vois d'ici les titres de leurs journaux ! Non, merci.

Il se tourna vers Siraa et, ouvrant sa gueule dépourvue de dents, lui dit :

– Quant à toi, Princesse, tu vois bien que je ne peux plus faire de mal à personne. Et crois-moi, ma fille, je n'ai jamais éprouvé du plaisir à dévorer les Princesses de Dapienga. Ils en faisaient tout un plat, dans le royaume, de ce Sacrifice, mais ce prétendu festin ne valait pas certaines espèces de poissons du lac Tassele, soit dit sans vouloir te vexer. Il fallait en passer par là, pour la tranquillité du royaume.

– Le fallait-il vraiment ? dit le Cavalier un peu irrité par l'arrogance du monstre Nkin'tri. Était-il nécessaire de verser chaque année le sang d'une Princesse ? C'était une coutume barbare !

– Oui, il fallait cela, dit calmement le monstre devenu soudain plus grave. Il le fallait. Cela ou autre chose, je dirais même n'importe quoi. La tranquillité de tout un royaume vaut bien la vie d'une Princesse. Et qui doit se dévouer, sinon le Roi, en se séparant de ce qu'il aime le plus au monde ? Ce n'était pas une coutume barbare. Parmi les nations de la terre, il s'agit toujours de trouver un moyen d'éloigner les épidémies et la famine, le temps de se tenir debout et de voir plus clair et plus loin. Et ce temps peut être long. Des siècles, souvent. Nous cherchions notre chemin et notre force dans l'obscurité. Un roi sans caractère et un jeune guerrier vaniteux ont conduit Dapienga à la division et à la servitude. M'avez-vous bien compris, tous les deux ?

Siraa et le Cavalier restèrent silencieux. Le monstre Nkin'tri venait de leur livrer son cœur et ils ne savaient que lui répondre. Le Cavalier était

profondément troublé.

– Il faut tout recommencer, ce monde est devenu assourdissant et d’une telle opacité, dit Siraa.

– Et vous me dites que vous cherchez Tunde...

– Oui.

– Notre Tunde, fit, rêveur et attendri, le monstre Nkin’tri.

Tous les trois causèrent ainsi jusqu’à l’aube. Parfois le bruit des canons des forces étrangères parvenait jusqu’à eux et, quand les maisons s’écroulaient avec fracas, le monstre se tournait vers Siraa et le Cavalier d’un air désolé. Au moment de les quitter pour retourner dans les eaux du Tassele, il leur dit seulement :

– Suivez le vent à la trace. Adieu.

*

Repartant l’esprit plus clair, ils allèrent rendre visite au vent. Ce dernier, d’habitude si bavard, fut d’abord étonnamment avare de paroles.

– J’ai l’haleine fétide et les ailes lourdes. C’est mon mauvais temps à moi.

Siraa lui dit :

– Nous sommes à la recherche de Tunde.

– Que la chance soit avec vous et ce sera peut-être la chance de ce peuple.

– Dis-nous seulement où se trouve l’enfant.

– Moi, je ne suis que le vent de leur folie, répliqua, laconique, le vent.

– La voix de Tunde pleure en toi. Nous l’entendons clairement.

– Certes. Toutes les voix pleurent en moi. Mais toutes ne sont plus qu’un long cri de douleur, celle du bourreau et celle de la victime. Je ne m’y retrouve plus.

Le Cavalier dit alors :

– Souvent nous avons cheminé, toi et moi, au cœur de la forêt et tu ne parlais pas ainsi.

– L’air était pur alors et l’époque moins confuse, répondit le vent avec simplicité.

– Tu n’es plus le même, tu es las et aigri maintenant.

– Toi aussi, tu étais bien plus impétueux, Cavalier, autant que je me souviens. Je le vois dans tes yeux, tu portes le poids de ta faute.

– Laissons de côté nos souvenirs d’anciens combattants.

– Tu n’aurais pas dû te battre contre Nkin’tri. Et toi aussi, Princesse, tu as porté des coups au monstre du lac Tassele. Je suis le seul à t’avoir vue et ta rage m’a beaucoup étonné. J’ai pensé : elle annonce des temps nouveaux. Tu ne voulais pas être seulement la victime que vient sauver le beau et vaillant guerrier, n’est-ce pas ? Eh bien, bravo. Aujourd’hui, après avoir dérangé l’ordre de l’univers, vous cherchez tous deux Tunde pour soulager votre conscience. Je ne peux vous aider.

– Les troupes étrangères sont aux portes du pays, dit Siraa, agacée par le bavardage et la mauvaise foi du vent. Le temps presse.

Le vent se tut longuement puis dit :

– Le Roi, une fois de plus, s’est enfui après avoir allumé l’incendie. Je ne peux soulever les pierres qui écrasent le visage de l’enfant.

Siraa et le Cavalier se regardèrent. Le message était clair. Le vent dit encore :

– Quant à moi, je vous salue.

Et il s’engouffra aussitôt entre les arbres de la forêt.

Siraa et le Cavalier prirent le chemin du Palais. Après Nkin’tri et le vent, il leur fallait maintenant parler au successeur du Roi de Dapienga. En cours de route, il leur revint en mémoire que le souverain de Dapienga avait changé de nom et de sang et qu’on l’appelait, depuis quelques années, le Président de la République.

*

La ville était un amas de ruines. Les maisons et les grands immeubles avaient été comme projetés au sol par le vent. Niché au milieu de grands arbres noirs, seul le Palais de la République tenait encore debout. Pourtant lui aussi venait d’être frappé à mort. Devant le portail en fer, des guérites peintes aux couleurs nationales et vides : les gardes avaient déserté leurs postes dès l’annonce de la fuite du Président.

À leur arrivée, Siraa et le Cavalier virent dans la cour une grande foule. Complètement saccagé une semaine plus tôt, le Palais continuait pourtant à accueillir chaque jour de nouveaux arrivants. On venait maintenant retourner ses poubelles dans l’espoir de trouver le dernier pot de yaourt, une tablette de chocolat, des documents secrets à vendre à quelque puissance étrangère ou, peut-être même, un éclat de pierre précieuse. À partir du quatrième jour, il ne resta plus une seule chambre de libre dans le Palais. Le peuple avait installé des lits jusque dans les toilettes et dressé des tentes de toile multicolores dans la cour. Le Palais devint ainsi, en moins d’une semaine, un petit camp de réfugiés. Il y avait là, dans un désordre indescriptible, tous les éclopés de la guerre, les désespérés, les fous errants et les pouilleux de la ville. Siraa et le Cavalier s’arrêtèrent près d’un marchand. Sur une longue planche de bois posée par terre étaient rangés de petits tas de viande. Ils s’approchèrent et l’homme leur dit :

– C’était le tigre du Président, il venait du Sri Lanka, sa viande est délicieuse, elle fond lentement dans la bouche et je vous la propose pour pas cher.

– N’achetez pas cela, c’est de la pourriture ! leur lança une femme. Honte à ceux qui profitent du malheur de tous pour s’enrichir.

Des éclats de rire fusèrent de partout et l’homme parut sincèrement outré.

– C’était le tigre du Président, s’il est pourri, c’est sa faute. D’ailleurs, qu’est-ce qui n’était pas pourri dans ce Palais, hein ?

D'autres vendaient des cravates, des cendriers et même des tessons de bouteille et tous disaient fièrement que leurs produits étaient de marque Président.

Ils croisèrent aussi des soldats dans la foule. Arme au poing, ceux-ci percevaient des taxes en échange d'un reçu hâtivement griffonné sur un bout de papier.

Siraa et le Cavalier virent beaucoup d'autres estrades occupées par autant d'illuminés rêvant de prendre la place du Président en fuite. Tous se croyaient proches du but et beaucoup d'entre eux prétendaient être la réincarnation de Tunde. L'un d'eux se mit à pleurer comme un bébé, pour imiter la voix de Tunde, déclenchant rires et chahuts. Un jeune homme, bossu et paralytique, allait d'un groupe à l'autre, approuvant tous ceux qui haranguaient la foule, un sourire béat sur les lèvres. L'orateur le plus bruyant était affreusement bègue et affligé d'une curieuse infirmité. Le cou entièrement tordu vers la droite, il avait un air de douceur assez étrange. On se moquait de lui, mais cela ne le décourageait pas. Un de ses adversaires réussit finalement à le réduire au silence.

– Vous voyez bien, dit-il à la foule, cet homme a le cou tordu, il ne peut même pas regarder devant lui, il ne sait rien de l'horizon ni de l'avenir, c'est un homme du passé.

On fit descendre sans ménagement l'homme de sa tribune mais un de ses voisins prit aussitôt sa place et commença à faire des appels du pied à l'armée pour restaurer l'ordre républicain :

– Si vous voulez mon avis, cela ne peut plus durer. Je suis partisan d'une transition militaire forte et je le dis à haute voix ! Vive l'armée !

En s'éloignant, Siraa et le Cavalier entendaient encore la foule reprendre en chœur ses derniers mots.

Dans un autre groupe, ils entendirent quelqu'un dire que le Président avait empoisonné les employés du Palais avant de s'enfuir par des chemins souterrains. Un autre soutint qu'il leur avait seulement tranché la moitié de la langue avec son poignard. Pendant quelques instants, ce point d'histoire souleva une vive controverse. Personne ne voulant démordre de son opinion, on fit appeler un homme pour qui tout le monde semblait avoir le plus grand respect.

– Faites venir Maa Ndumbe ! Lui, il nous dira la vérité, crièrent plusieurs personnes à la fois.

– Oui, ce sont tous des menteurs, seul Maa Ndumbe ne nous trompe pas ! dit un jeune colosse à la voix rauque et à l'allure volontaire.

Le nommé Maa Ndumbe arriva.

Dès qu'il monta sur l'estrade, le vacarme commença à décroître sans que personne l'eût demandé. L'un après l'autre, les visages se tournèrent vers Maa Ndumbe. Ce fut le seul moment où Siraa et le Cavalier sentirent de la dignité dans la foule. Dans les regards, ils virent briller de fugitives lueurs d'espoir. Un espoir que depuis longtemps plus personne n'osait affronter. L'instant

avait quelque chose de presque tragique : ils attendaient de Maa Ndumbe qu'il les conduise, non pas vers la prospérité, mais seulement vers une vie simple et digne et cela semblait bien difficile, en raison même de l'ampleur du désastre.

Bientôt le silence fut total. Maa Ndumbe essaya de prononcer ses premiers mots mais hésita un moment et se tut. L'homme portait un vieux ensemble fripé et sous la veste apparaissait un bout de tricot sale. Il avait le visage osseux, l'air exténué et le regard fiévreux des êtres d'exception dévorés par une seule idée. Il leur fit penser à un ascète habitué aux privations volontaires et qui, depuis longtemps, ne dormait plus. Du haut de l'estrade, il jugeait intensément la foule de ses yeux vifs mais il paraissait en même temps intimidé. Bien que conscient de sa force et peu disposé à se laisser envahir par le doute, il mesurait avec angoisse l'étendue des attentes qui convergeaient vers lui. Siraa et le Cavalier eurent la très nette impression que l'homme, manifestement, aurait voulu être ailleurs : il leur sembla qu'il ne s'était pas jeté dans la mêlée de gaieté de cœur. Gauche et emprunté, on devinait à quel point il était vulnérable. À l'évidence, il était fait pour une autre vie que celle du tribun.

Puis Maa Ndumbe parla. Sa voix, basse au début, devint de plus en plus ferme et dense :

– Vous m'avez appelé, dit-il, pour vous parler de la fuite du Président. Ma réponse est simple : je ne sais rien de cette affaire et elle n'a pour moi aucune importance. Vous m'avez posé une question que seuls des enfants devraient poser. Ceux qui s'intéressent encore à cela devraient avoir honte. Cet homme a ruiné notre pays et sans doute est-il retourné chez ses maîtres, très loin d'ici. Et si, au lieu de nous mettre au travail, nous nous occupons de sa fuite, il reviendra demain dans les fourgons de l'étranger. Voilà ce qui va arriver. Après quelques années de paix sous une loi que nous n'aurons pas choisie, il y aura encore la guerre. Il y aura encore la guerre et le malheur reviendra frapper à nos portes. La mère verra mourir ses enfants, les champs seront laissés à l'abandon, notre peuple sera dispersé et les coupeurs de route se présenteront à vous en sauveurs avant de vous dépouiller de vos âmes. Ils continueront à faire de vous des animaux.

Maa Ndumbe marqua une pause, tête baissée, et dit encore :

– Vous allez me demander ce qu'il faut faire pour retrouver une vie heureuse et à cela aussi je vous répondrai : je ne le sais pas. Je ne vous dirai pas : suivez-moi et tout ira bien. Je laisse cela aux menteurs. Moi, je suis comme vous et quand je suis là devant vous, je ne sais pas quoi vous dire. Je n'ai jamais pensé que je serais debout, un jour comme celui-ci, en face de personnes que je ne connais pas, pour leur faire des discours. Cela ne me convient pas, et pourtant j'ai décidé de faire monter ma voix au-dessus des foules. Notre peuple est divisé et chacun pense qu'il doit tuer son voisin parce que son voisin est...

Maa Ndumbe se tut encore, mais cette fois-ci c'était, visiblement, par peur de prononcer certains mots. Après un bref moment de réflexion, il leva

de nouveau la tête vers la foule :

– Ma langue est lourde, mais vous savez tous quels sont les deux mots qui font que notre peuple est déchiré depuis des siècles et aujourd’hui à genoux au bord de l’abîme, le visage léché par les flammes de l’enfer. Je me suis dit : le désastre est grand et personne n’a le droit de se taire. Et au moment où vous attendez des solutions, je dois vous avouer que je n’en ai pas. Peut-être chacun de nous doit-il interroger sa conscience pour savoir quelle est sa part de responsabilité dans ce qui nous arrive et ce que, désormais, il peut faire, dans sa vie de tous les jours, pour que nos enfants ne soient pas demain les exclus de l’humanité et les damnés de l’univers.

Siraa et le Cavalier sentirent des frissons leur parcourir le corps. La foule redevint muette après quelques murmures d’approbation. Personne n’osa briser le silence. Avec des mots simples, Maa Ndumbe avait réussi à faire renaître, dans chaque homme et dans chaque femme, le désir de s’élever au-dessus de soi, un désir de grandeur oublié et presque intimidant.

– Maintenant, je m’en vais, dit Maa Ndumbe.

– Où vas-tu ? s’écria une femme, prise de panique. Ne pars pas, Maa Ndumbe.

– Je reste parmi vous, mais je n’ai plus rien à vous dire. Je vous demande pardon, mais l’heure est venue pour chacun d’un long, d’un très long voyage à l’intérieur de lui-même.

Il descendit de son estrade et, en passant au milieu de la foule qui s’écartait avec respect, il vit Siraa et le Cavalier. Leurs regards se croisèrent et il parut un peu surpris. Au moment où Maa Ndumbe allait dire quelque chose, un homme se plaça devant lui et l’apostropha avec véhémence :

– Toi aussi, tu es un menteur, Maa Ndumbe. Je ne crois pas à tes belles paroles. Quant à moi, si vous me faites confiance, ajouta-t-il en se tournant vers la foule, je ferai construire au milieu du pays un monument grand comme cela, un monument qui touchera les nuages.

Joignant le geste à la parole, il tendit les mains vers le ciel et lança :

– Ce peuple doit retrouver sa fierté et pour cela il lui faut des monuments qui l’obligent à lever la tête. Nos regards doivent converger vers les hauteurs célestes ! Alors, plus personne ne se dira Twi ou Mwa et la paix reviendra dans les cœurs. Moi, je peux trouver un financement pour construire ce monument !

Il y eut des applaudissements d’abord timides puis de plus en plus frénétiques et deux groupes se mirent à hurler, l’un le nom de l’individu, l’autre le nom de Maa Ndumbe, chacun essayant de couvrir la voix de son voisin. Les vendeurs aussi avaient recommencé à rameuter les clients et le vacarme était redevenu assourdissant.

Maa Ndumbe, vaguement gêné, fit un geste las de la main, comme pour dire à Siraa et au Cavalier : « Vous voyez bien, il n’y a rien à faire. »

Siraa et le Cavalier furent ensuite témoins d’un bref incident qui les laissa très perplexes. Lorsque Maa Ndumbe eut atteint le dernier rang, un

vieillard en caftan bleu se planta résolument en face de lui pour l'empêcher d'avancer. Maa Ndumbe et le vieillard s'observèrent en silence et le second dit à voix basse, en s'écartant pour le laisser passer :

– Toi...

Maa Ndumbe se fondit aussitôt dans la foule. Le vieillard le suivit longuement du regard. Siraa et le Cavalier l'entendirent murmurer :

– Malheureuse terre de Dapienga...

Ils revirent Maa Ndumbe quelques instants plus tard.

Ils étaient occupés à déchiffrer des graffitis sur les hauts murs du Palais envahi par les épineux et les herbes folles quand un homme vint à eux. Ils reconnurent aussitôt Maa Ndumbe. De près, ses vêtements puaient un peu mais ils lurent également dans ses yeux une redoutable intelligence.

– Je ne vous ai jamais vus ici, leur dit-il.

Il paraissait à la fois méfiant et sincèrement désireux de faire leur connaissance. Tous deux pensèrent qu'il cherchait à les enrôler dans son clan politique et, au fond d'eux-mêmes, cela les fit sourire. L'homme ne paraissait pourtant rien vouloir de tel. Il se contenta de montrer d'un mouvement de la tête la foule et le bâtiment principal du Palais aux craquelures béantes.

– Figurez-vous que les vautours ont essayé de s'aventurer par ici et les gens que vous voyez là les ont tous dévorés. Dès la tombée de la nuit, ils fornicquent, ils font et refont leurs choses jusqu'au petit matin sous les tentes et dans tous les coins. Voilà...

Il avait l'air très affligé.

– Nous cherchons Tunde, dirent-ils.

L'homme fut aussitôt comme frappé de stupeur. Ils sentirent nettement qu'il venait de recevoir un choc d'une rare violence, mais qu'il avait tout fait pour n'en rien laisser paraître.

– Moi, dit-il avec négligence, j'étais ouvrier dans une fabrique de tuyaux métalliques. Vous savez ce que c'est, on fait un peu de syndicalisme pour aider les copains et après il faut aller plus loin. C'est la galère. Mon nom est Maa Ndumbe. Et vous ?

Ils lui dirent qui ils étaient.

L'homme sourit et leur serra la main. Rien n'indiquait qu'il avait seulement retenu leurs noms.

– Qui était ce vieillard en caftan bleu ? lui demandèrent-ils.

Maa Ndumbe soupira et déclara d'un air malicieux :

– Vous ne le croirez pas, mais c'est mon père, il veut que je rentre à la maison. Le vieux dit que les rues ne sont pas sûres. Remarquez, on ne peut pas lui donner tort...

Il semblait penser que son père avait perdu la tête. Siraa et le Cavalier ne purent s'empêcher de lui dire :

– Nous t'avons écouté tout à l'heure. Tu parles comme l'aurait fait Tunde.

Cela ressemblait à une question. Maa Ndumbe parut embarrassé :

– Bonne chance, fit-il, je ne peux pas m’absenter trop longtemps de mon poste, la concurrence est rude, avec tous ces démagogues !

Dans l’arrière-cour du Palais, ils virent les restes pourrissants des fauves dépecés. La peau du fameux tigre du Sri Lanka était étalée sur le gazon, à côté de deux crânes de lions assaillis par des essaims de mouches ; plus loin, ils reconnurent les deux singes hurleurs du Président, que l’on avait souvent montrés à la télévision.

Ils se souvinrent alors que le petit peuple avait surnommé le Palais la « jungle ». Le Président élevait avec une passion maniaque des animaux sauvages qu’il se faisait envoyer d’Asie ou d’Amérique du Sud. Aux grands de ce monde qui venaient lui rendre visite, il montrait toujours avec fierté ses crocodiles pour qui il avait fait aménager un vaste marigot. Pendant ses longues promenades dans le parc, il s’accoudait souvent au parapet et sifflait trois fois. Aussitôt les crocodiles accouraient, gueules ouvertes. Un serviteur, debout à côté du Président, lui tendait alors des poulets vivants qu’il leur jetait en pâture. Il observait la scène, le visage impénétrable.

Mais les temps avaient bien changé. Les hommes de rien grouillaient dans le Palais comme des vers dans un fruit ; ils avaient bu l’eau du marigot et fait rôtir les crocodiles géants.

Se tenant par la main, Siraa et le Cavalier errèrent longtemps dans la cour, cherchant patiemment Tunde au milieu de la cohue. Ils franchirent de lourdes portes renversées par terre ; d’autres, branlantes, grinçaient sans cesse et semblaient en proie à une grande agitation au moindre coup de vent. Siraa promena la main sur une table de marbre recouverte d’une fine couche de poussière et dit, rêveuse, en contemplant son index :

– *Voici enfin que ma main touche le temps...*

Le Cavalier lui sourit tendrement :

– *Ses grains sont mélangés et l’un d’eux se nomme Tunde.*

Le désordre était encore plus grand dans les salons du Palais. Des familles entières s’étaient installées à même le sol et de tous les étages émanaient des odeurs de viande cuite au feu de bois et de poisson fumé. Dans la salle des fêtes, ils aperçurent dans un coin un vieux balafon oublié.

Ils s’engagèrent dans un escalier en sautant par-dessus des corps d’hommes et de femmes endormis ou malades, sans même savoir où ils allaient. Au bas de l’escalier, juste en face d’eux, se trouvait un couloir sombre et étroit. En le longeant, ils se virent contraints de tourner régulièrement à gauche ou à droite tous les deux mètres. Quand il n’y eut plus de bifurcation, il leur fut impossible de revenir sur leurs pas. Le sous-sol du Palais où ils se trouvaient à présent était d’une gluante humidité. Des plantes grimpantes parcouraient le plafond et les murs étaient couverts de grandes plaques verdâtres et noires.

À l’autre extrémité du couloir, une petite tache de lumière les attirait comme un mirage. Chaque fois qu’ils se croyaient sur le point de l’atteindre, elle s’éloignait un peu. Ils arrivèrent devant une porte et l’ouvrirent. Elle

donnait sur une vaste pièce. Tout y était en ordre : des fauteuils en rotin, une pile de journaux, quelques livres soigneusement rangés dans une bibliothèque murale en bois ordinaire et un matelas posé par terre.

Ils contemplaient ce spectacle quand le Cavalier sentit sur son épaule la main de Siraa. Il se retourna et elle lui désigna du menton une forme tassée sous une couverture.

Il lut dans les yeux de Siraa qu'elle se souvenait, elle aussi, d'une scène quasi identique. Le Jour du Sacrifice, jadis, au Palais du Roi de Dapienga... Il revit le trône vide et le sceptre d'or traînant par terre. Ici donc était venu se cacher le Président que son peuple croyait en fuite. Mais, auprès de ce successeur du Roi de Dapienga, il n'y avait nulle Princesse pour lui rappeler la grandeur de son rang. Ils s'approchèrent de la forme blottie dans un coin et soulevèrent la couverture. Une odeur nauséabonde les fit reculer de quelques pas. Une odeur de cadavre.

Au même instant, une voix retentit derrière eux :

– Bienvenue dans ma modeste retraite.

C'était le Président.

Il avait fière allure dans son célèbre grand boubou trois-pièces d'un blanc immaculé ; un petit bonnet tirant légèrement sur le gris naviguait au-dessus de son crâne volumineux, laissant entrevoir le grisonnement de la nuque.

Lors de ses très rares apparitions à la télévision, le Président avait donné de lui-même l'image d'un être profondément apathique et à l'esprit lent. Rien, au fond, ne le distinguait de ses concitoyens. D'ailleurs, la seule ambition de sa vie était de leur ressembler et il se donnait beaucoup de mal pour paraître taciturne et même un peu timide. Certes il élevait, comme on l'a vu, toutes sortes de bêtes sauvages dans son Palais et il se pouvait bien aussi qu'il eût deux ou trois perversions sexuelles plus ou moins compliquées. En fait, on ne savait presque rien de lui : il avait réussi le tour de force de se hisser à la tête du pays en maintenant intactes les vastes zones d'ombre de son existence. On le dénigra beaucoup pendant quelques années mais il eut l'habileté de laisser dire et on se fatigua vite de le haïr.

Le Président n'était pas, en vérité, un dictateur féroce et folklorique, comme nous en avons tant connu, dans les livres et, trop souvent, hélas, dans la vie réelle ; il n'organisait pas de colossales parades militaires à la gloire de son régime et jamais nous ne l'entendîmes prononcer de délirants discours dans des stades remplis de partisans fanatisés ; de même, aucun de nous n'a jamais pu prouver qu'il exécutait ses adversaires d'une balle dans la nuque dans les sous-sols du Palais ; l'homme, effacé et secret, semblait faire de son mieux pour rester à la hauteur d'une tâche complexe et difficile. Ses idées étaient d'une désarmante simplicité et, apparemment, il lui importait plus de conserver le pouvoir pour le plaisir d'en priver ses ennemis que de l'exercer en prenant les risques qui lui auraient assuré, peut-être, une place dans l'histoire. L'idée ne l'effleurait même pas qu'il tenait entre les mains le sort de plusieurs millions de personnes et que, par exemple, il aurait pu faire quelque

chose pour empêcher les Mwas et les Twis de s'entre-tuer à la moindre occasion. Au contraire, il attisa la haine entre les communautés tant qu'il y trouva son compte. Toute sa politique consistait à faire du chantage sur les étrangers qui l'avaient installé au pouvoir, en jouant sur leur crainte d'un embrasement de la région. L'importance de leurs intérêts et la position géographique du pays permettaient au Président de tenir parfois tête à ses protecteurs. Cependant, il n'était pas homme à se rebeller longtemps. De fait, le Président était le pantin idéal.

Pendant que ces souvenirs et ces images revenaient à l'esprit de Siraa et du Cavalier, le Président les observait, bras croisés, un sourire ambigu aux lèvres. Il n'y avait sur son visage aucune trace de fatigue ou de frayeur.

Ils furent si surpris qu'ils ne trouvèrent d'abord rien à lui dire. Puis, voyant que Siraa et le Cavalier se contentaient de le regarder en silence, il désigna la couverture :

– Vous espérez, n'est-ce pas, me trouver là-dessous, en train de sangloter lâchement, comme jadis le bon Roi de Dapienga ? Eh bien, vous le voyez, l'histoire ne se répète pas.

– Qu'est-ce que ce cadavre ? demandèrent-ils.

– Un de mes plus vieux compagnons. Il est mort au cours des combats et je garde son corps ici. Je lui ferai une sépulture digne d'un être humain, dès que tout sera rentré dans l'ordre.

– Tout le monde vous croit en fuite.

– Oui, dit-il d'une voix ironique et détendue, le bruit de ma disparition m'est parvenu. Vous savez, à force d'entendre toutes ces rumeurs fantaisistes sur moi-même, j'en viens parfois à ne plus très bien savoir qui je suis et où je me trouve réellement. Cela peut vous rendre fou. Tenez, je vais vous raconter une anecdote que vous ne lirez jamais dans les journaux. Un de mes collègues, un chef d'État dont je tairai le nom, a complètement perdu la tête à cause de cela. Figurez-vous que, dans nos réunions internationales, il passe le plus clair du temps à dénigrer le Président de son pays... Il l'accuse d'avoir assassiné tous les opposants et de vider les caisses de l'État. Il ne se rend pas compte, le pauvre cinglé, que le Président de son pays, c'est lui-même ! Et vous, mes amis, vous a-t-on dit aussi que j'ai tué tout le monde ?

– En tout cas, tout le monde est mort, dit sobrement le Cavalier, mais nous ne sommes pas là pour parler de cela.

– Je sais, vous parcourez ce pauvre pays dévasté par la guerre à la recherche de Tunde. Je la connais, votre fatigante rengaine : Tunde, l'enfant qui refera l'unité du peuple de Dapienga, Tunde qui fera des Twis et des Mwas les doigts d'une seule main.

– L'enfant gémit dans les ruines du Palais désert. Nous voulons ranimer son souffle.

Le Président se fit à nouveau caustique :

– Rien que cela. Je gouverne un État moderne et laissez-moi vous dire, mes amis, que les choses ne se passent pas ainsi. Retournez aux siècles

lointains d'où vous venez et laissez-nous vivre sur cette terre notre vie de simples mortels. Ou alors, si vous êtes des êtres de chair et de sang et non pas des ombres, dites-moi ce que vous voulez en échange de notre collaboration. Votre prix sera le mien.

– Au Cavalier, le Roi de Dapienga avait offert le trône.

– Il n'y a plus de trône à offrir, aujourd'hui nous en sommes au suffrage universel et à toutes ces histoires inventées par les Blancs, et il paraît que, comme cela, tout est parfait. Le trône appartient au peuple et je ne peux pas non plus vous donner la main d'une Princesse. En revanche, j'ai un peu d'or. Cela vous intéresse-t-il ?

– Aidez-nous à retrouver Tunde, nous ne demandons rien d'autre.

Un éclair s'alluma subitement dans le regard du Président et il dit, sur un ton glacial et plein de force :

– Vous voulez tuer le Président pour la bonne cause, c'est bien cela ? Les deux derniers idéalistes de ce pays, c'est cela, mes amis ?

– Rassurez-vous, nous ne sommes pas revenus pour traîner votre corps dans les rues de la ville.

– Et si je vous dis que je ne sais pas où se trouve votre Tunde ?

– Alors nous poursuivrons notre route.

Le Président fit pour la première fois un pas vers eux :

– Siraa et le Cavalier... Qui êtes-vous donc ?

– Chacun de nous deux est l'ombre de l'autre.

Il sourit, rassuré, et retrouva son air affable :

– Vous allez repartir dans un instant, et j'aimerais vous confier, heu, comment dire... une petite ambassade pour le Roi de Dapienga, le monstre Nkin'tri et tous ceux qui étaient là avant nous autres, je veux dire au cours des siècles passés. Dites-leur, en termes plus diplomatiques, bien sûr, de nous foutre la paix, avec leur Tunde. Nous faisons de notre mieux et ces légendes viennent semer la confusion, rien de plus.

– Vous êtes dans l'erreur.

– Vous savez, mes amis, il s'agit de tracer des routes illuminées par de puissantes ampoules et de construire des aéroports, il s'agit, en somme, de monter dans le train du progrès.

– Sortez de votre cachette et faites un tour dans la ville. Si vous n'êtes pas aveugle et si votre cœur n'est pas mort, vous ne parlerez plus ainsi. Il faut tout recommencer.

– Nous ne parlons pas la même langue.

– C'est bien pour cela que nous ne vous tuerons pas. La cour du Palais grouille de prétendants. Ils sont pareils à vous. Ils attendent leur heure et ils feront la même chose que vous.

– Là, nous sommes bien d'accord. Maintenant, j'aimerais vous poser une question sur l'un de mes plus dangereux adversaires. Comment l'avez-vous trouvé, ce Maa Ndumbe ? Vous avez entendu son discours, n'est-ce pas, ce dangereux démagogue ?

Ils se regardèrent, hésitants. Maa Ndumbe n'était pas un homme comme les autres.

– Il paraît différent, dirent-ils prudemment.

– Maa Ndumbe vous a impressionnés, avouez-le.

– Seriez-vous jaloux de sa popularité ? Il a sûrement l'étoffe d'un grand homme, celui-là.

Le Président éclata de rire :

– Eh bien, écoutez ce que je vais vous dire : Maa Ndumbe, c'est moi.

Ils ne le crurent pas un seul instant.

– Vous aimeriez bien ressembler à Maa Ndumbe mais, vous, vous avez perdu votre âme.

– Eh bien, attendez-moi ici, je reviens dans un instant, fit le Président.

Il se dirigea vers un rideau qui se trouvait près de la bibliothèque. Siraa et le Cavalier comprirent qu'elle masquait en fait une ouverture secrète. Le Président en ressortit au bout de quelques secondes, complètement métamorphosé. Il avait un large sourire et était ravi comme un gamin de leur avoir joué un si bon tour. Mis à part ce sourire taquin et impudique, Maa Ndumbe était là, devant eux. Ils revirent la foule littéralement hypnotisée par les paroles de l'imposteur. Cela était-il possible ?

– Un vieillard vous a reconnu, dirent-ils.

– Le petit vieux au caftan bleu ? Je vous ai menti, tout à l'heure, ce n'est pas mon père. Oui, il m'a reconnu et mes hommes lui ont réglé son compte, déjà. Vous allez vous moquer de moi si je vous dis que je n'aime pas verser le sang, mais c'est la vérité. Là, je n'avais pas le choix. C'était lui ou moi. Il aurait dû me dénoncer : on perd toujours quand on joue mal...

– Que signifie cette comédie ?

– Elle signifie que vous feriez mieux, mes deux petits anges, de retourner à vos ténèbres. Vous ne nous comprendrez jamais, nous autres simples mortels. Nous sommes tordus, tellement tordus ! À mes débuts dans la politique, j'étais tel que vous m'avez vu dans la cour du Palais. Maa Ndumbe était d'ailleurs mon nom de combat. J'ai souvent risqué ma vie pour de nobles idées et, à présent, j'en suis réduit à singer mes rêves avortés. Pourtant ne vous y trompez pas : quand je parle à la foule massée dans la cour du Palais, je suis réellement un autre homme. Je suis Maa Ndumbe, mon cœur est gonflé de colère et d'espoir. Ne croyez surtout pas que je me moque des gens. Je leur dis la vérité. J'aime ce peuple et la seule chose qui m'intéresse aujourd'hui, c'est de savoir comment nous en sommes arrivés là. Je veux que ce peuple continue à espérer et pour cela je serais presque capable de tuer le Président, c'est-à-dire moi-même. Je peux parler à leur liberté, tant que je porte ce masque qui me laisse les mains libres. Demain, il sera trop tard et, le moment venu, je vais nettoyer le Palais de toute cette racaille. Tous vont y passer.

Siraa et le Cavalier ne savaient plus avec quelle personne ils étaient en train de discuter. Jamais ils n'avaient vu une chose pareille. Où allait donc ce peuple ? Ils se rappelèrent les mots du vieillard au caftan bleu : « Malheureuse

terre de Dapienga... », avait-il murmuré.

Le Président leur raconta ensuite ses petites misères de Président. Il se vanta de faire de son mieux pour résister aux anciennes autorités coloniales. Cependant, il reconnaissait avoir les mains liées.

– Que voulez-vous, ils nous tiennent tous... Il m'est arrivé de rester alité plusieurs jours, après une audience avec ces étrangers qui aident notre pays. Ils sont d'une extrême courtoisie, vous savez, presque obséquieux. En fait chacune de leurs phrases rondes et compliquées distille des ordres très précis qu'il faut savoir décoder et exécuter à la lettre. Par exemple, un jour je me suis entretenu avec eux de ce vieux projet qui me tenait tant à cœur, la construction d'une route par laquelle serait évacuée la production de café vers le port de Remta, en évitant les zones de guerre. C'était une mesure de bon sens, rendue plus pressante encore par une invasion de sauterelles et de nombreux feux de brousse les deux années précédentes. Et puis il y avait eu toutes ces émeutes dans les régions de Ketingo et de Bilenty ; bref, il était impératif de désenclaver la zone. Je me suis démené comme un beau diable pour les convaincre. Ils m'ont écouté sans broncher, avec cet air salement méprisant qu'ils savent avoir, puis l'un d'eux a dit ceci : « Excellence, nous en sommes aussi désolés que vous mais les crédits disponibles pour votre pays ne prévoient pas pour l'instant cette route... » Après quoi, mes hôtes m'ont indiqué ce qu'il fallait faire. Avant la fin de l'audience, ils ont voulu décriper l'atmosphère. Des tapes amicales, des blagues sur les femmes qui ne sont plus ce qu'elles étaient, etc.

Et, bien sûr, j'ai ri de bon cœur à toutes leurs plaisanteries.

Le Président resta silencieux un moment et dit :

– Oui, j'ai ri de bon cœur, car sans cela je sautais. Ils s'assurent toujours, avant de partir, qu'ils peuvent encore compter sur votre bonne volonté. Vous pensez, bien sûr, que je suis un lâche, n'est-ce pas ?

– Vous auriez pu choisir un autre métier.

– En entrant dans la politique, je voulais sincèrement aider mon pays. Très vite, hélas, les choses se sont compliquées et j'ai constamment agi pour survivre, sans me soucier de savoir si je faisais du bien ou du mal. Ces deux mots, le bien et le mal, avaient perdu tout sens pour moi. Tôt ou tard, vient l'heure où la seule idée que vous avez de l'avenir, à un certain niveau de l'action publique, c'est qu'il vous faut, chaque jour, sauver votre peau. Et à l'arrivée, c'est cela, un pays vidé de son sang, ce désordre, cette racaille qui s'agite dans mon Palais, juste au-dessus de nos têtes. Je ne suis pas fier de moi mais nous en sommes tous là...

– De qui parlez-vous ?

– De tous mes collègues des pays qui ne survivent que grâce à la charité de nos conquérants d'hier. Si vous entendiez nos blagues en privé ! Chacun de nous sait quel opposant peut le remplacer d'un moment à l'autre. Alors comme ça, entre nous, on s'avertit : « Eh, cher ami, ne fais pas trop le malin, ton clone est en train de mettre la dernière main à son discours de Sauveur de

la Patrie en détresse ! »

Le Président s'arrêta et demanda :

– Vous savez ce que c'est que, un clone ? Non ? Peu importe, nous les appelons comme ça, ce sont des blagues et ça nous fait oublier un peu le stress présidentiel.

Après une courte pause, le Président reprit avec amertume :

– On sait bien comment ces choses-là se passent, hein ! Ces gens tiennent la police et l'armée. Ils ont aussi un ou deux traîtres bien au chaud chez eux. Toujours un exilé, le traître. Un homme paisible, un peu chauve, aux yeux pénétrants, médecin, avocat ou quelque chose dans ce genre. Très méfiant – ah, surtout tellement méfiant. Un monsieur bien trop ordinaire pour que ses voisins ne le trouvent pas un peu louche, un Noir dans un pays de Blancs, forcément, taciturne et courtois, et dont la seule occupation est, apparemment, la lecture des journaux. Une vie bien réglée : le tabac du coin, la boulangerie et, parfois, le long des ruelles verglacées de l'hiver, la chair bien enveloppée sous un épais manteau, un tour au supermarché pour faire provision de canettes de bière et de fruits – il adore les bananes, le traître. Sa vie consiste à attendre le coup de téléphone qui fera de lui le Sauveur de la Patrie. Dans un ministère, là-bas chez les Blancs, un quelconque petit fonctionnaire imberbe peut lui demander, en le toisant avec mépris, de prendre l'avion pour aller sauver son peuple.

– Vous parlez comme un vaincu mais Tunde ramènera la dignité.

– Et vous, vous parlez comme des enfants. Nous ne pourrions jamais nous entendre.

– Adieu, dirent-ils.

À ce moment-là, le bruit au-dessus de leurs têtes devint plus fort.

– Vous les entendez, hein ? demanda le Président.

– Ce sont les derniers survivants et, à vrai dire, ils sont eux-mêmes un peu morts, déjà, dirent-ils.

– Et ils font cela dans la cour du Palais !

Le Président semblait plus intéressé que choqué.

– Oui.

– Et vous, parlons franchement une dernière fois : que voulez-vous ? Chacun veut toujours quelque chose. Je ne demande rien en échange.

– Vous mentez. Vous voulez acheter notre silence. Nous allons partir.

– Maintenant, les choses sont claires, vous êtes bel et bien des cinglés. Adieu, pour de bon. N'oubliez pas mon message au Roi de Dapienga. Dites-lui aussi de nous donner de là-bas un petit coup de main, nos chantiers sont si vastes... Nous avons, en quelque sorte, besoin de renfort spirituel.

– Le cycle entre les Morts et les Vivants s'est interrompu et...

– ... et Tunde se chargera de tout régler. Écoutez mes amis, je vais vous aider quand même. Je connais bien ce pays et je sais qu'un seul homme est resté pur. Il se nomme Gormack et il a dirigé la lutte contre les forces étrangères. Oh, il y a déjà longtemps, mais, lui, il n'arrive pas à l'oublier.

Allez le voir, lui seul peut vous dire où se trouve votre Tunde. Quant à moi, je repars à la conquête du pouvoir. Vous avez bien vu tout à l'heure, mon baratin accrochait, n'est-ce pas ? Je vais reprendre mon estrade dans la cour du Palais et, fou parmi les fous, je parlerai. Personne ne me reconnaîtra.

– Que direz-vous ?

Le Président sourit tout en continuant à s'enduire le visage de poussière :

– Je ne leur dirai pas, en tout cas, que je suis Tunde. Je laisse cela aux amateurs, je vais dénoncer l'ancien Président, faire le procès de son épouvantable régime. Personne ne le connaît mieux que moi !

Ils étaient fascinés, malgré eux :

– Vous avez vraiment deux visages.

– Deux vies, plutôt. Et je ne mens à moi-même dans aucune de mes deux vies. Je retourne à mon bal masqué. Tenez-vous au courant, et vous allez voir comme je vais le baiser de nouveau, votre peuple ! Il me faut gagner du temps, les troupes amies vont arriver et il faudra bien remettre de l'ordre dans le Palais ! Ça va saigner.

Pour Siraa et le Cavalier, il était terrible d'entendre ces horreurs de la bouche même de Maa Ndumbe, l'homme dévoré par la passion de son peuple et aux paroles si justes et si profondes.

Le Président, vêtu des pauvres vêtements de Maa Ndumbe, la démarche incertaine, le visage déjà rempli de tristesse et tout occupé à prendre la mesure de son rôle, les avait déjà oubliés.

À présent, ils savaient que Tunde n'était pas dans les décombres du Palais mis à sac et envahi par les imposteurs.

Ils reprirent leur marche.

Le Cavalier dit :

– *Peut-être sous la terre, peut-être au cœur de la colline...*

Siraa se serra contre lui :

– *Je vois que tu es blessé par ce que tu viens de voir. Oublie donc cet homme. Allons voir Gormack, qui dirigea la lutte contre les forces étrangères, c'est notre dernier espoir.*

*

Leur dernière rencontre fut avec Gormack, que l'on disait le meilleur des hommes de Dapienga.

L'homme était très vieux. Dans le village désert et triste, il occupait une petite maison, la seule en dur au milieu des cases brûlées par le soleil. À quatre-vingt-six ans, il savait l'heure de sa mort passée depuis longtemps et il l'attendait sans crainte ni amertume, ayant donné toute sa jeunesse à la libération de son pays. Pendant les dures années de la lutte contre les troupes étrangères, il avait été célèbre sous le nom de Gormack. Fondateur de l'Armée de Libération, il en avait été le chef mythique et vénéré et on le tenait pour l'égal des plus grands génies militaires. Le pays lui devait sa victoire sur les forces étrangères.

Après la libération, il s'était consacré à l'organisation de l'armée, et plutôt que de s'emparer d'un pouvoir que personne n'aurait osé lui disputer, il avait poussé en avant de jeunes politiciens. L'un d'eux devint Président et le fit mettre aussitôt en prison. Et, comme au temps de la domination étrangère, le nouveau Président institua une carte d'identité pour les Twis et une autre pour les Mwas. Il y eut de petites bagarres entre groupes ethniques, puis des tueries et des coups d'État à n'en pas finir. En vérité, pendant les trente années qui suivirent la libération, Gormack vit son œuvre foulée au pied de manière éhontée. Les forces étrangères donnèrent des armes et des titres à leurs hommes et les placèrent à la tête du pays. Tout cela préparait la guerre civile, le chaos et la reconquête militaire. Vers sa soixante-seizième année, Gormack se retira dans son village natal pour y mener une existence solitaire.

Au soir de sa vie, il transportait sa mémoire, ses craintes et ses espérances pour l'avenir et, finalement, tous les battements de son cœur, dans un cartable usé : d'antiques coupures de journaux, des photos jaunies et écornées qu'il exhibait au moindre prétexte pour narrer, le geste lent et noble, les exploits de son armée ; et revenait toujours, dans ses propos, la rencontre ultime avec le commandant des troupes étrangères. « J'ai senti, aimait-il dire, tout le désarroi de l'étranger et sa souffrance d'avoir été vaincu par des gueux et ce seul instant de ma vie m'empêche de regretter quoi que ce soit... » Il était intarissable sur sa guerre et parfois on le lui reprochait. Il répondait sur le ton, qui lui était d'ailleurs familier, de celui qui veut convaincre : « Je ne me vante pas, je témoigne. Je sens arriver le temps où on dira aux jeunes de ce pays que leurs parents ont toujours vécu tête baissée et mon devoir est de dire que ce n'est pas vrai. Tant de gens se sont sacrifiés et on ne peut pas oublier cela ! » Mais cette bataille-là, la dernière sans doute de Gormack, était bien plus difficile à gagner. Le vieux combattant était, certes, respecté de tous pour avoir réussi à vaincre l'envahisseur. Quant à la guerre de Gormack elle-même, il faut bien le dire, hélas, il n'en restait plus, depuis longtemps, que des traces incertaines dans les mémoires.

De toute façon, le pays était déjà au bord de sa tombe, plus personne ne le gouvernait et chacun espérait, avec impatience, un rapide retour des forces étrangères.

D'ailleurs, il convient que tu le saches, invisible ami : au cours de ce conte qui arrive à sa fin, dans la journée de demain, Siraa et le Cavalier se rendront auprès de Gormack. Et, retiens cela aussi, à l'instant précis où ils lui parleront de Tunde, les forces étrangères seront en train de faire leur jonction à Remta sous les vivats enthousiastes de la foule massée le long des rues.

Mais avant cela, il me faut te parler de l'événement étrange dont le vieil homme avait été le témoin, la veille même de cette visite de Siraa et du Cavalier.

Ce matin-là, Gormack était assis comme à son habitude sur le seuil de sa maison. Sa vue était devenue très basse et, pour lire ses coupures de journaux, il les collait presque contre son nez. Pendant quelques minutes, il essaya de

déchiffrer ainsi, un mot après l'autre, les documents posés sur ses genoux. Il y avait là un peu de tout et il lut à mi-voix, ému, un de ces poèmes que, parfois, même des écoliers lui envoyaient dans le maquis en témoignage de sympathie et qu'il avait tous conservés. L'auteur anonyme se lamentait sur le sort du continent,

« vêtu de nations en désordre comme un pauvre de ses haillons ».

Un autre jeune poète fustigeait les bombardements aériens contre les villes soupçonnées d'aider les combattants ; Gormack s'arrêta ensuite un moment sur les communiqués de son état-major et sur les déclarations du commandant des troupes étrangères. Chacune des deux armées prétendait que la victoire n'était plus qu'une question d'heures et invitait l'autre à négocier une reddition honorable. Gormack se reporta à la date du communiqué et calcula que la guerre avait encore continué pendant trois bonnes années. « Nous étions tous de sacrés truqueurs, hein ! » songea-t-il avec un sourire attendri. Il se demanda ce qu'il était advenu du commandant des troupes étrangères. Mort et complètement oublié ? Ou était-il devenu un de ces petits vieux mal à l'aise dans leur propre pays, un de ces mornes ivrognes qui ne pouvaient croiser un étudiant africain dans les cafés d'Europe sans lui lancer : « J'ai connu l'Afrique, mon petit, j'y ai été ingénieur des travaux publics pendant quinze ans » ? Lui, Gormack, il n'avait rien à cacher à personne et cela prouvait bien que sa guerre avait été juste. Une étrange nostalgie l'envahit. À son âge, Gormack n'avait plus aucun goût pour les idées simples et les jugements sommaires. Et s'il avait rencontré ce commandant d'une sale guerre coloniale, il ne l'aurait sans doute pas haï. Peut-être même... Il chassa vite l'idée qui trottait dans son cerveau. Pourquoi avaient-ils donc, lui et ce commandant, fait tout cela ? Cette question le troubla si fort qu'il décida de reporter ses pensées sur ses anciens compagnons. Avec eux, il se sentait bien et du moins gardait-il une dernière fierté, celle de n'avoir jamais trahi leur idéal commun.

Finalement, il se renversa sur son fauteuil et, les yeux mi-clos, les jambes posées sur une chaise en face de lui, il reprit de mémoire le poème qu'il venait de retrouver dans ses papiers, celui sur les bombardements aériens, dont les premiers vers l'émouvaient beaucoup :

« Là-haut planant à hauteur de vertige, l'oiseau aux sanglantes rémiges a poussé son cri de mort et le camarade de Dapienga est tombé à l'orée de la clairière... »

Les mêmes mots continuèrent à chanter dans la tête de Gormack pendant quelques minutes et il s'assoupit. Dormant ainsi, paisiblement, sur le pas de sa porte, dans un village désolé, le vieil homme respirait une grande force.

Puis soudain, sans hâte cependant, il se réveilla. C'était comme si une voix intérieure l'avait averti d'un danger. Ouvrant les yeux avec précaution, il ne put s'empêcher de les promener lentement autour de lui. Il sentait un

changement brutal et définitif dans l'atmosphère et, tel un animal en alerte, scrutait chaque objet avec patience. Au-dessus de sa tête, le ciel était bleu et pur. Il porta son regard plus loin et vit que l'horizon s'était légèrement assombri. Il en était souvent ainsi, pendant l'hivernage, quand les nuages s'amoncelaient au-dessus du lac Tassele. Mais on n'était plus en hivernage et cette longue traînée de lumière noire dans le ciel n'avait rien d'un nuage. D'ailleurs il vit qu'elle se rapprochait à chaque instant du village, même si on pouvait avoir parfois l'impression qu'elle ne bougeait pas.

Gormack se leva.

Maintenant il pouvait voir que le rayon de lumière noire était une première vague de sauterelles. Même à lui qui était né dans ce village, il avait été difficile de s'en rendre compte du premier coup. La masse des sauterelles n'était pas encore assez compacte mais déjà le ciel et le soleil n'étaient plus que de magnifiques taches bleues et or. Jamais Gormack n'avait rien vu d'aussi sublime. Il tendit l'oreille par habitude. Bientôt, songea-t-il, des centaines de villageois allaient se précipiter de leurs maisons en poussant des cris et en tapant, avec une frénésie pleine à la fois de gaieté et d'angoisse, sur des calebasses et des pots en fer, pour effrayer et éloigner les centaines de millions d'insectes. Cela s'était toujours passé ainsi et cette attente le rendait joyeux comme un enfant.

Mais au bout de quelques secondes, il se souvint avec un pincement au cœur qu'il était seul depuis longtemps dans le village abandonné. Bien avant la nouvelle guerre civile, la plus longue et la plus meurtrière, les habitants du village s'étaient dispersés dans les pays voisins. Seul était resté avec lui Fodé, son aide de camp au temps de la lutte de libération. Toujours éperdu d'admiration pour le héros de la guerre d'indépendance, Fodé l'avait suivi dans sa retraite pour l'aider à finir ses jours en paix. Pour Gormack, Fodé était le fils qu'il n'avait pas eu.

Fodé sortit de la maison et vint se tenir près de lui :

– Elles sont immobiles, dit-il.

– C'est étrange, répondit Gormack.

– Les sauterelles, elles sont immobiles, répéta Fodé comme s'il n'avait pas entendu les derniers mots de Gormack.

– Tu crois ? dit celui-ci, il y en a peut-être des milliards, elles sont si nombreuses que nous ne pouvons pas les voir bouger à l'œil nu, c'est tout.

Fodé était sûr de ce qu'il disait, car à quarante-cinq ans il avait tout de même la vue bien meilleure que celle de Gormack. Il n'osa pas cependant le contredire. Il fut également intrigué de n'avoir pas entendu cette sorte de chant des sauterelles, bruit grinçant et désagréable par lequel elles semblaient se moquer des hommes au moment même où elles ravageaient leurs récoltes. Fodé commença à se sentir oppressé par le silence et l'immobilité des insectes. Lui qui avait affronté tous les dangers, dès son plus jeune âge, pendant la lutte contre les forces étrangères, connut la peur pour la première fois depuis longtemps.

Les petites taches bleues et or se refermèrent l'une après l'autre et l'obscurité devint totale. Les deux hommes ne pouvaient même plus distinguer leurs propres silhouettes et seules leurs voix leur donnaient l'assurance qu'ils étaient encore debout l'un près de l'autre.

– Elles ont complètement masqué le soleil, dit Gormack.

La voix de Gormack était calme. Fodé le connaissait bien et savait que depuis le début, il cherchait seulement à comprendre. Le vieil homme détestait par-dessus tout les éblouissements et le mystère. Pendant les nombreuses années où ils avaient été ensemble, Fodé lui avait toujours entendu ces mots à la bouche : comprendre, expliquer...

Fodé aussi aurait voulu pouvoir dire quelque chose. Il le fallait, pour être sûr qu'ils n'avaient pas été engloutis tous deux par les ténèbres. Mais redoutant d'être trahi par le tremblement de sa voix, Fodé se tut. Le fait est que Fodé aurait préféré se tirer une balle dans la tête plutôt que de laisser voir un seul instant sa frayeur à Gormack qui était son dieu sur la terre et qui, il le pensait aussi, avait toujours eu du respect pour sa bravoure. Soudain Gormack dit à côté de lui :

– Lieutenant...

Fodé dressa l'oreille. Gormack ne l'appelait ainsi que dans les grandes occasions.

– Lieutenant, dit le vieil homme, je vais te poser une question et je veux une réponse franche.

Fodé sentit sa gorge se nouer et dit avec peine :

– Oui, Gormack.

– Lieutenant, tout est obscur autour de moi. Suis-je devenu aveugle ?

Fodé répondit d'une voix claire et résolue :

– Non, Gormack, nous sommes seulement dans les ténèbres et cela va passer.

Il y eut un long silence puis Gormack dit sur un ton glacial et tendu :

– Je ne veux pas ton avis sur les ténèbres, mon ami, et je ne demande pas à être rassuré. M'as-tu dit la vérité, au nom de nos anciens compagnons disparus ?

– Oui, répéta prudemment Fodé qui n'osait plus former une phrase complète, de crainte de se faire gronder de nouveau.

– C'est bien, dit Gormack.

La colère de Gormack avait, malgré tout, plongé Fodé dans un univers familier et rassurant. Pendant un court instant, il avait oublié les choses étranges qui se passaient autour d'eux.

De nouveau les deux hommes se turent.

Le point rouge qu'ils virent ensuite se former à l'horizon, vers le sud, était en vérité minuscule. Peut-être n'était-il même pas aussi gros qu'un œuf. En temps normal, il aurait été, évidemment, invisible. Il leur fit penser à un soleil naissant. Soudain, le point rouge devint un long trait de lumière qui déchira le ciel en deux et, d'abord, éblouit les deux hommes au point de les

faire légèrement vaciller. La lumière céda encore un instant la place à l'obscurité complète puis le ciel fut une nouvelle fois traversé dans tous les sens par des signes aux couleurs rares et aux formes vigoureuses et d'une discrète rondeur, rappelant, tantôt des arbres au riche feuillage, tantôt les collines verdoyantes de Dapienga.

Après cela, il n'y eut plus que l'or du soleil puis un bruit sourd dans le ciel et ils entendirent les sauterelles composer de leurs ailes toutes les mesures de l'hymne à la liberté, leur chant des partisans.

Fodé se tourna d'instinct vers Gormack et vit son visage baigné de lumière et impassible. L'ancien chef de l'Armée de Libération lui parut, plus que jamais, un géant descendu sur la terre des hommes. L'âme frémissante, Fodé guettait un signal pour entonner le chant qui les avait tant de fois accompagnés au combat. Mais Gormack n'esquissa pas le moindre geste.

Lorsqu'elles eurent fini de chanter à la manière des partisans, les sauterelles repartirent. À aucun moment elles n'avaient touché le sol ou essayé de dévorer la maigre végétation. En quelques minutes, tout fut comme avant et le ciel s'éclaircit peu à peu.

Ils se turent encore, immobiles et les yeux non pas tournés vers le ciel mais rivés au sol, dans une attitude de profond recueillement. Gormack pensa avec un orgueil presque enfantin à sa mort et ne put réprimer un sourire indéfinissable. Toute sa vie il avait défié la mort et voilà qu'elle faisait un chemin long et tortueux pour venir le saluer, avec des égards, d'illisibles simagrées et la promesse d'une fin cosmique.

– Lieutenant, dit-il tout bas, tu sais comment je veux être enterré.

Fodé le savait. Il avait, aussi, suivi Gormack jusqu'à ce village perdu pour lui donner au moins une sépulture décente.

– Tu m'as demandé d'être seul et de chanter notre hymne à la liberté.

– Chante-le, dit Gormack sur un ton subitement enjoué, allez, vas-y, que je voie si toi au moins tu t'en souviens encore. Ils chantent faux ces insectes, conclut-il, superbe.

Fodé sentit tout son corps tressaillir. Des larmes commencèrent à couler sur son visage. Il voulut les retenir mais ne le put et fut secoué par des sanglots d'une rare violence.

Le lendemain, Siraa et le Cavalier firent leur entrée dans le village.

*

Traversant toute la largeur du pays, Siraa et le Cavalier atteignirent, après plusieurs jours de marche, le village où s'était retiré Gormack. La porte de la maison se trouvait en face d'un grand terrain vague au sol recouvert de plaques noirâtres et de petites touffes d'herbe sèche. Ils le trouvèrent sur le seuil, totalement rapetissé par l'âge, triant avec soin une pile de documents poussiéreux ; l'homme, maigre et voûté, portait un lourd pagne marron autour des reins et une chemise lagos dont les motifs représentaient la déesse Fongwa des eaux. Il leva la tête vers eux et ils comprirent, à son regard vitreux et à son

air indécis, que Gormack était à moitié aveugle. Lorsque Gormack essaya de chausser ses lunettes, elles glissèrent de ses mains tremblantes. Siraa vint à son aide et il la remercia d'un mouvement affectueux de la tête. Après avoir rangé ses documents dans le cartable posé au pied du fauteuil, il les invita à entrer :

– Allons au salon, le vent va bientôt se lever.

Ils connaissaient ce vent chaud et sec qui oppressait la poitrine et rendait la respiration difficile. Gormack eut beaucoup de peine à se tenir debout et ce fut encore Siraa qui se porta à son secours. Il essaya de dire quelque chose mais ses mâchoires étaient comme désarticulées et seuls des sons inaudibles sortirent de sa bouche.

Le mobilier de la salle de séjour était sommaire : une table basse, deux fauteuils au bois décoloré et un canapé sur lequel était affalé un homme longiligne et sec, beaucoup moins âgé que Gormack. Vêtu d'un treillis militaire mal boutonné, il laissait traîner par terre ses jambes trop longues pour le canapé.

– Allez, debout, Fodé ! lui dit Gormack en s'installant lui-même sur une peau de mouton. Toujours aussi débraillé, hein !

L'homme se leva en sursaut et se mit à inspecter lentement la pièce, l'air hébété. Il lui fallut un peu de temps pour s'apercevoir de la présence de Siraa et du Cavalier. Il les salua sans bouger de sa place puis, se raclant la gorge sans la moindre gêne, il se passa plusieurs fois la main sur le visage.

Siraa et le Cavalier virent Gormack avaler deux comprimés, remettre le tube de médicaments sous un coussin et se tourner vers Fodé :

– Nous avons de la visite, mon petit...

Il expliqua ensuite aux visiteurs que son compagnon était un peu malade depuis la veille. Fodé disparut par une petite porte et ressortit avec une bouilloire et un morceau de savon, une serviette autour du cou. Il était maintenant tout à fait réveillé.

– La jeunesse est toujours la bienvenue chez moi, dit Gormack. Que puis-je faire pour vous, mes enfants ?

Le Cavalier et Siraa le lui dirent.

Gormack leur demanda l'âge de Tunde et ils lui répondirent que l'enfant n'était pas encore né. L'homme hocha la tête d'un air entendu :

– Vous êtes bien les seules personnes sensées que je rencontre depuis bien longtemps dans ce malheureux pays. Vous savez ce que dit notre Sage : cherche pendant ton passage sur terre ce que tu ne trouveras jamais, et tu ne sentiras pas venir la mort. Considérez ma modeste demeure comme la maison de votre père.

Fodé revint et posa sur la table, auprès d'un thermos, des verres en plastique et de petits sachets de café en poudre. Ils se servirent pendant que Fodé mettait hâtivement de l'ordre dans le salon.

Alors Gormack leur parla longuement. Il ne resta, plus tard, dans l'esprit de Siraa et du Cavalier, que le souvenir d'un être plein de majesté et de

retenue. Oui, plus tard ils eurent les larmes au bord des paupières eux qui, voulant retrouver Tunde, essayaient sans relâche d'ouvrir un chemin de lumière dans la boue et les ruines du pays ravagé.

Gormack dit :

– Je ne sais pas où est Tunde mais je peux vous dire ce qu'il doit signifier pour chacun de nous. Tunde enseignera d'abord un idéal de pauvreté, et je vais vous dire pourquoi. Il y a quelques années, nous avons pris les armes et rendu à cette nation sa fierté. Mais après la libération, mes hommes ont cru que le pays leur appartenait. Ils ont voulu devenir riches. Aujourd'hui ils le sont, certains sont même, dit-on, milliardaires. La misère autour de nous est si grande, comment ont-ils pu être sourds à toutes ces souffrances et oublier les combattants tombés au cours de la lutte ? Cela, je ne le comprendrai jamais. Parfois, ils viennent me voir, car je suis leur aîné. Nous nous souvenons des années passées. Je lis dans leurs yeux qu'ils ne savent pas ce qui leur est arrivé. Si c'était à recommencer, les meilleurs d'entre eux se comporteraient autrement. Alors, Tunde persuadera ceux qui gouvernent de trouver leur honneur dans une vie humble.

Gormack se tut un instant puis s'adressa à son compagnon, Fodé :

– Hum, l'honneur... Nous avons cette belle chanson, dans le maquis... Fodé, connais-tu *L'île aux rivages perdus* ?

Le lieutenant fredonna d'abord quelque chose pour lui-même et dès qu'il eut trouvé la mesure, sa voix s'éleva, forte et déchirante. Il était question des libérateurs beaux comme l'aube et de l'honneur qui était une île aux rivages perdus.

– Voilà ce que c'est que l'honneur : une île aux rivages perdus... Vous l'apercevez au loin et vous devez toujours continuer à nager vers elle, dit Gormack pendant que Fodé, transporté, continuait à chanter.

Ils pensèrent :

Nous cherchions Tunde, et peut-être le voici, enfant de nos ombres entremêlées, plus vieux déjà que nous deux.

Et ils lui demandèrent s'il savait que là-bas dans les villes de la côte la bataille faisait rage ; ils lui parlèrent des collines hérissées de mitrailleuses ; des forêts dévastées ; de l'arrivée inéluctable des troupes étrangères et de toute une nation fuyant la folie meurtrière de ses enfants et plongée dans un abîme de souffrances. Les yeux de Gormack se voilèrent de tristesse. Il rectifia sa position et se pencha en avant, comme pour donner plus de poids à ses propos :

– Les Twis et les Mwas. Une honte. Dans notre enfance, on nous a raconté, à nous tous, la légende du Roi de Dapienga et du Cavalier qui terrassa le monstre Nkin'tri pour sauver la belle Siraa... Notre pays est aujourd'hui dans cet état lamentable parce qu'il y a plusieurs siècles de cela, un roi indigne a imaginé cette astuce pour sauver son trône. Le Twi est une invention du Roi de Dapienga, qui a ainsi offert à l'occupant un terreau fertile pour la haine et la division. Mon armée se battait contre des troupes étrangères. Nous

avons mis fin à une domination séculaire en les boutant hors du pays. Nous étions une armée de libération et nous faisions simplement notre devoir. Alors, Tunde enseignera aussi le refus de la servitude.

Il se tut, guettant leur approbation. Ils dirent simplement :

– Tunde signifie : celui qui maintient l'espoir intact.

– Je le sais.

– Nous devons le trouver et tu peux nous dire où il est.

Au fond de lui-même, Gormack était un peu irrité par l'obstination des visiteurs à parler comme si Tunde était un véritable être humain et pas seulement un symbole. Cependant, il ne voulait pas le laisser voir, car il éprouvait aussi, d'instinct, un grand respect pour eux. Ce fut Fodé qui déclara, un peu confus, à sa place :

– Nous ne croyons pas aux esprits invisibles, nous n'avons jamais cru en ces choses-là.

Se souvenant de son angoisse lors de l'invasion des sauterelles, la veille, il eut honte de son mensonge. Et comme pour le tirer d'embarras, Gormack expliqua, un peu mal à l'aise lui-même :

– Je vous ai parlé tout à l'heure de ceux qui ont donné leur vie pour ce pays. Si Tunde est l'idéal pour lequel ils sont morts, je comprends ce que vous me dites...

Malgré leur trouble, ils se bornèrent à répéter :

– Tunde est réellement vivant et nous le cherchons.

Après une longue réflexion et pendant que Fodé gardait les yeux intensément fixés sur lui, Gormack leur demanda d'une voix toute changée, basse et profonde :

– Et vous, qui êtes-vous donc ?

Ils répondirent avec la même gravité :

– Siraa et le Cavalier.

Gormack hésita. Il semblait fortement contrarié et même un peu peiné par ce qu'il allait devoir leur dire.

– Alors, je ne peux pas vous aider. Dieu sait que j'aime votre obstination, mais je ne peux pas vous aider.

– Si nous ne retrouvons pas Tunde, d'autres victoires deviendront des défaites.

Gormack secoua la tête et se mit à rouler une feuille de tabasama ; lorsqu'il fit craquer l'allumette, une odeur âcre envahit la petite pièce et les mouches s'enfuirent par la fenêtre.

– Il y a eu des signes, oui, murmura-t-il en regardant les volutes d'épaisse fumée monter vers le plafond. Le nuage de sauterelles, c'était donc vous ?

– Le monstre Nkin'tri est venu nous trouver pendant la nuit et il a déclaré en riant : « Mon vieil ami Gormack, je vais lui annoncer votre visite à ma manière. »

– Je vois. Toujours aussi farceur, le bonhomme ! Un peu magicien, un

peu imposteur...

Siraa et le Cavalier sourirent :

– Oui, il parle comme un jeune voyou de la grande ville !

– En tout cas, il ne manquait aucun symbole à son histoire : l'invasion des troupes étrangères puis les lueurs rougeoyantes de la victoire sur les collines de Dapienga. Trop simple, tout ça. Mais il est vrai que, de notre temps, nul n'est poète en son pays.

La voix de Gormack était chargée d'un indicible mépris.

– Tu n'aimes donc pas la poésie ? On dit pourtant que tu en lisais beaucoup dans le maquis...

Gormack fit un geste vague :

– Oh, pendant la lutte de libération, des étudiants dédiaient leurs vers à nos combattants. C'était quand même autre chose... Nous les savourions, comme des jeunes gens leur première lettre d'amour. Quant à ce que votre Nkin'tri a fait de l'hymne des partisans, je préfère ne rien en dire ! Hum ! Il y a quelques années, je lui aurais fait passer un sale quart d'heure.

– Tu ne sembles pas l'aimer, Gormack, mais Nkin'tri n'est pas celui que tu crois.

– Depuis mon enfance, et croyez-moi, il y a très longtemps de cela, on me dit que Nkin'tri est un monstre assoiffé de sang. Mes parents m'auraient-ils menti et dois-je entendre la vérité de la bouche de mes petits-enfants ?... Remarquez, cela me plairait bien qu'il en soit ainsi !

– Nkin'tri s'est battu, comme toi, Gormack, pour le peuple de Dapienga. Nous l'avons tué et pourtant il est devenu notre meilleur ami. Il sait que Tunde est notre ultime chance de salut.

Gormack secoua lentement la tête :

– Vous ressemblez à deux anges égarés dans notre vallée de larmes... Pourtant, je jure sur la mémoire de mes compagnons que je crois en votre pureté.

– En vérité, Gormack, tu dois savoir ceci : en dévorant les filles du Roi, le monstre Nkin'tri sauvait justement Dapienga de la pureté. Le mal avait un nom et un visage, il était dans les eaux du lac Tassele. La mort de Nkin'tri nous a rendus innocents et incapables de défendre nos terres dans un monde sans pitié pour les faibles.

Gormack leva brusquement les yeux sur Siraa et le Cavalier :

– Et vous deux, vous avez ce poids sur la conscience, vous avez commis un meurtre et vous pensez que tout est votre faute, c'est cela ?

– C'est bien cela et nous voulons retrouver Tunde.

– Pourtant, écoutez bien ceci, tous les deux : si Tunde revenait parmi nous, je n'hésiterais pas à l'étrangler de mes propres mains.

Ils lui dirent leur étonnement mais Gormack, loin de s'emporter, essaya de les convaincre avec patience que tel était l'intérêt de tous :

– Laissez-moi d'abord vous dire ceci : je ne suis pas, moi Gormack, de ceux qui nient ce que leurs yeux ne voient pas. Les esprits forts m'étonnent,

qui croient que notre monde si furieux n'a rien à voir avec les ténèbres. Il est possible que vous deux soyez, réellement, des êtres irréels. J'ai vu au cours de ma vie des choses auxquelles je n'ai jamais pu donner un sens. Et, pendant toute la guerre contre les troupes étrangères, Nkin'tri est souvent venu me voir pour me tenir des discours mystérieux. Il me disait : « Un peuple qui ne donne pas un nom et un visage à ses démons perd toute sa force. Tu vaincras les étrangers mais cela ne servira à rien, tu seras vaincu par tes rêves insensés, car tu es de ces naïfs qui croient au règne de l'Amour parmi les nations de la terre. » Nkin'tri était comme un jeune fonctionnaire ambitieux, rêvant de grades et de promotions, il voulait reprendre son poste dans le lac Tassele et, ne pouvant plus dévorer des Princesses, proposait un rite encore plus cruel et barbare. Il voulait un peuple fort mais qui verse son sang une fois l'an. Il ne me laissait aucun moment de répit. Son obsession était de faire converger notre part nocturne vers le lac Tassele, afin qu'elle n'explose pas en tueries désordonnées. Il disait toujours : « Moi, Nkin'tri, je ne suis qu'un modeste Passeur, celui qui relie les Morts et les Vivants et je suis prêt à me dévouer. » En somme, Nkin'tri voulait se charger de nos peurs et de nos péchés.

– Et toi, Gormack, que lui répondais-tu ?

– Toujours la même chose. J'ai toujours refusé. Mon avis est qu'il faut séparer le jour de la nuit, vivre dans un univers clair et cohérent, tracer une ligne nette entre les morts et les vivants, entre l'ici et l'ailleurs, se méfier des enflures et des labyrinthes et ne pas vider les mots de leur sens à force d'incantations. Il faut que les grappes soient enfin moins compactes et que chaque fruit de l'arbre ose mûrir tout seul. Voilà quelle était ma réponse à Nkin'tri. Quant à vous, cessez de vous torturer là-bas sous le poids du remords et laissez-nous régler nos petites affaires sur cette terre. Sans cela, nous serons vaincus et d'abord par nous-mêmes, car vous endormez les énergies et embrouillez les esprits.

– Le Président nous a déjà dit cela.

Gormack se montra moins surpris qu'ils ne s'y attendaient :

– Maa Ndumbe était le meilleur. Aujourd'hui, il est la pourriture même. Ainsi sommes-nous, dans les pays où vivent des hommes et des femmes de chair et de sang. Notre vie réelle sur terre n'est pas un conte qui doit toujours bien se terminer. Et si Maa Ndumbe et moi sommes encore d'accord sur quelque chose, c'est que cette chose doit être vraie. Maintenant, adieu. Il me reste peu de temps à vivre. Et puisque, là-bas, les morts discutent du sort des vivants au lieu de se reposer, je répéterai à Nkin'tri et à tous les autres ce que je viens de vous dire.

– Adieu, firent-ils.

– Bientôt, Fodé chantera pour moi l'hymne de la liberté, nous ne resterons pas longtemps sans nous voir.

Vers le crépuscule, ils s'en allèrent d'un pas lourd. Debout sur le seuil de sa maison, Gormack les regarda s'éloigner. Lorsqu'ils crurent être hors de sa vue, ils se retournèrent. Gormack, immobile, ne les avait pas quittés des yeux.

Seigneurial et fragile, le vieil homme semblait être le dernier arbre au milieu du village abandonné.

*

Toute la nuit, ils firent route vers la frontière.

À l'aube ils rencontrèrent l'avant-garde des troupes étrangères venues rebâtir leur empire.

Jamais, depuis plusieurs années, les rues n'avaient été aussi joyeuses. Les jeunes femmes, gracieuses et parfumées, arboraient des boubous aux couleurs vives et les enfants applaudissaient la parade des vainqueurs. On brandissait des portraits du Président. Siraa et le Cavalier reconnurent Maa Ndumbe, l'imposteur. Ils eurent l'impression qu'il leur faisait un clin d'œil plein de malice. Ils s'arrêtèrent devant un acacia pour contempler la photo à leur aise. L'homme les fascinait. Sous la cruauté du regard, ils devinèrent, presque malgré eux, une troublante mélancolie.

Les soldats aux visages sévères étaient les seuls à marcher droit. Leurs souliers heurtaient rudement le pavé au son d'une musique inconnue et dont la gaieté annonçait de longs jours de tristesse et de deuil. Pourtant, Siraa et le Cavalier lurent dans leurs yeux que les vainqueurs avaient déjà la peur au ventre.

Siraa se souvint. Le Jour du Sacrifice au monstre de Nkin'tri, elle aussi s'était levée de bon matin pour faire sa dernière toilette : elle n'avait jamais autant pris soin de son corps que quand lui était venue la certitude, quelques millénaires avant la chute du pays dans l'abîme, que la journée serait une longue attente de la mort. Oh, il y avait de cela tant de milliers d'années qu'aucune bouche humaine ne peut les dénombrer. Étouffée par le poids de son squelette et l'odeur fétide de ses entrailles, Siraa avait tenu à rester la plus belle, même à l'heure de la mort. Elle avait mis ses plus riches habits et ses bijoux d'or et d'émeraude, pendant que son père, le Roi de Dapienga, gémissait lâchement. De la même manière, le peuple de l'invisible Tunde fêtait sa destruction.

Le Cavalier dit :

– *Voici donc, Siraa, la parade infâme des vainqueurs. Des flammes hideuses lèchent avec volupté la face du pays, mais les nations victorieuses naissent de la souffrance.*

Siraa vint vers lui et murmura :

– *Je m'approche du bord du précipice et je contemple Dapienga. J'entends le cortège des tambours qui nous mena au lac Tassele. Là, j'ai buté sur le sang de Tunde, comme le pied sur une pierre au bord du sentier.*

Et le Cavalier dit encore :

– *Cela aussi il faut oser le penser, Siraa.*

– *Quoi donc ? L'infini ?*

– *Non, Siraa, la fin. La fin seulement.*

Siraa et le Cavalier firent leur entrée tard le soir dans la ville endormie. Les rues étaient si paisibles qu'ils craignaient de réveiller tous les habitants avec le seul bruit de leurs pieds frappant le sol. Il était loin, le temps où le Cavalier remplissait la terre de la fureur de ses armes et du hennissement de son pur-sang. Ils se promènèrent au hasard des rues désertes, heureux de savourer le calme de la nuit. Sur une place publique, ils s'arrêtèrent près d'une immense statue représentant Angelo Suleimaan et Siraa se moqua à haute voix du prince au singulier destin.

Le lendemain, dès l'aube, une pirogue les conduisit à Bilenty, sur l'autre rive. Le soleil n'était pas encore levé et l'opacité de Bilenty n'avait rien à voir avec celle des simples nuits humaines. Ils s'installèrent sous la colline, près d'un arbre aux feuilles sombres.

Le monstre Nkin'tri se tint devant eux. Il les avait conduits jusque-là et maintenant il voulait leur parler une dernière fois, avant d'aller enfin prendre du repos au fond du lac Tassele, à quelques mètres de là. Ils furent touchés de le voir si abattu et comme désespéré de n'avoir pu se faire entendre de personne. Avec sa cuirasse épaisse et ses membres complètement déréglés, il était l'image même de la vaine puissance. Il était pareil à quelqu'un qui, voyant le malheur se précipiter sur son peuple comme l'aigle sur sa proie, ne sait plus quoi dire ou faire pour l'arrêter. Ses paroles à Siraa et au Cavalier furent brèves et assez surprenantes. Il leur dit qu'il allait vivre désormais, sous un visage d'emprunt, parmi les descendants de Dapienga pour mieux les comprendre.

Siraa et le Cavalier, eux, n'avaient jamais perdu espoir, car tel était justement le nom de Tunde pour qui ils allaient se mettre à l'œuvre, sans relâche.

– Tu te tais, Khadidja. Est-il donc arrivé, le moment où le conte va se jeter dans la mer ?

– Oui, et je ne serai pas la dernière à en respirer le parfum...

– Je ne t'ai pas entendue dire qu'ils ont retrouvé Tunde.

– La fable est infinie.

– Oh que non ! Je suis dans une grande colère et je ne laisserai pas les choses se passer ainsi ! Mon pur-sang est harnaché et ses sabots dorés piaffent d'impatience dans la vaste cour.

– Lat-Sukabé m'attend à Nimzatt, j'ai hâte de retrouver notre petite maison. Adieu, c'était mon dernier conte. L'as-tu aimé ?

– Et Tunde, né de nos entrailles, Tunde l'enfant qu'espèrent les nations vaincues ?

– Je n'irai pas à Bilenty.

– Tes yeux ne disent pas cela, Khadidja.

- N'est-ce pas le cheval qui vient de hennir trois fois dans la cour ?*
- Toi et moi nous attendions ce signe. C'est l'heure de partir.*
- Je viens avec toi au pied de la colline. Nous allons donner à la colline le visage de Tunde.*

TROISIÈME JOURNÉE

Il est midi. Assis sous un des arbres centenaires du Villa Angelo, je suis proche de l'épuisement total... C'est ici que s'est terminée ma promenade matinale. Je veux dire qu'il m'a été impossible d'aller plus loin. Physiquement, je ne tenais plus. Descendre les douze marches de l'escalier a été une épreuve pénible. J'ai eu l'impression que je n'y arriverais jamais. Heureusement, l'hôtel dormait encore et personne n'a été témoin de mon supplice. Ensuite, arrivé en bas, je me suis reposé un bon quart d'heure sous la tonnelle.

La peur de voir mon corps refuser de m'obéir m'a donné la force de me lever de nouveau. Je n'ai pas pu aller très loin. En apercevant cet arbre dont j'ignore jusqu'au nom, je n'ai pu résister à la tentation de m'installer entre ses larges racines affleurant de terre comme des rochers au bord de la mer. Elles font aussi penser à de petites barques un peu difformes.

Depuis quelques heures, les gens de l'hôtel viennent tourner autour de moi. Ils évitent de s'arrêter mais leurs coups d'œil furtifs montrent que, pour eux, cela ne marche plus comme il faut dans ma tête. Il y a d'abord eu Diariétou, vers huit heures. En ouvrant la porte, elle n'a pu s'empêcher de pousser un cri aussi puissant que bref, avant de se précipiter dans le hall du Villa Angelo. Ensuite ça a été au tour de Sadio, le jeune portier qui casse les pieds à tout le monde avec son prince Angelo Suleimaan de merde. Un peu plus tard, le drôle de serveur à l'air si surnois est venu me demander, l'air de rien, si je voulais prendre mon petit déjeuner sous l'arbre. J'ai dit : « Oui, bien sûr », mais il ne me l'a pas apporté. Vieux fumier plein de ruse. Le simple fait que le client de la chambre numéro 19 ait choisi cet endroit – peu ordinaire, j'en conviens – pour se reposer a rempli de stupéfaction ces gens à l'existence si monotone. Cela les excite, d'avoir enfin quelque chose à raconter. Je dois déjà être au centre de toutes les conversations, dans la ville. Bientôt, les gens vont venir me voir, comme une baleine échouée sur le sable fin de la plage. Certains vont peut-être découper des morceaux de ma chair, pour pouvoir confondre plus tard les sceptiques. J'ai songé, à un moment donné, à me présenter au comptoir pour tirer la langue à Diariétou, ou esquisser quelques pas de danse sur un rythme échevelé à la Dieng Mbaalo, question de prouver que je suis réellement cinglé.

La vérité est que je suis très malade. Je ne peux plus me le cacher. J'ai le corps brûlant, vraiment très brûlant et, à l'aube, j'ai rendu tout mon dîner d'hier dans le lavabo de la salle de bains. Je me suis regardé dans le miroir. Le

même spectacle affligeant d'un corps ravagé par la fièvre. Lèvres sèches et tout le reste. Le sentiment d'être trahi par toutes mes facultés. Pas beau à voir, mon petit Lat-Sukabé.

J'ai beaucoup pensé à Yande, emportée par les eaux du fleuve. Il y a un moment, alors que j'étais occupé à me gratter le flanc comme un singe, j'ai entendu quelqu'un prononcer le nom de Yande, sans réussir à savoir ce qui se disait à son sujet. Quand j'ai commencé à tendre l'oreille, c'était trop tard. Bizarre, comme je me sens concerné par Yande.

Il est peut-être temps de prendre une décision. Rentrer chez moi ou aller à Bilenty par d'autres moyens. Après tout, ce Passeur, ce n'est pas le bon Dieu. Il doit y avoir une solution. Il faut que j'y réfléchisse au cours de la journée.

Une voix, derrière moi :

– Le dernier exploit connu du Cavalier a été l'enlèvement de la conteuse. Elle s'est peu à peu enfoncée dans son récit, Khadidja, comme on disparaît dans des sables mouvants.

Le Passeur. Encore lui. Je n'aime pas sa voix. Elle sonne faux. Depuis quand m'épie-t-il, debout derrière moi ? Je n'en ai aucune idée et, d'ailleurs, c'est le cadet de mes soucis. Il m'agace à un point que l'on peut à peine imaginer.

– Tu mens, lui dis-je.

Ce n'est pas ma façon habituelle de parler, surtout à quelqu'un que je connais si peu. Mais accroupi sous cet arbre, les bras posés sur mes genoux, le corps endolori et les yeux incapables de se fixer sur un objet précis, je me sens diminué. Je suis en train de perdre la tête, c'est clair. Depuis hier, je délire un peu et je m'exprime comme dans les contes de Khadidja.

Solide comme un roc, le Passeur. Pas facile de le vexer, d'autant plus que rien, apparemment, ne peut l'étonner d'un individu tel que moi. Un type qui débarque, comme ça, dans la ville, s'installe à l'hôtel et exige tranquillement d'être emmené à Bilenty...

Le Passeur se contente de déclarer :

– Je ne mens pas et toi, tu dois regarder la situation en face. Khadidja est au pied de la colline, en compagnie de l'ombre. Ou plutôt elle ne sait plus très bien. Elle guette du coin de l'œil la venue du Cavalier, même si parfois elle prétend qu'ils sont ensemble, occupés à donner à la colline le visage de Tunde. C'est peut-être toi qui l'aideras dans sa tâche. Khadidja veut arracher de la pierre les éclats précieux de la fable à venir : la résurrection de Tunde. Ce n'est pas une mince affaire. Elle ne veut laisser échapper aucun détail, elle pense que ce sera l'histoire de sa vie, celle qui lui vaudra le respect des siècles à venir. Elle menace de se taire, si ce conte ne redonne pas à notre peuple le goût de la liberté. Khadidja dit souvent, là-bas à Bilenty : « Je leur offrirai en partage l'âme de Tunde et s'ils ne peuvent pas entendre la voix de l'enfant, c'est qu'ils sont définitivement sourds et moi je retournerai vivre à Nimzatt aux côtés de Lat-Sukabé. » Bref, elle nous menace de redevenir une personne

normale...

Je sens la colère monter en moi et je dis, sur le ton d'un homme prêt à en découdre immédiatement :

– Te moquerais-tu d'elle ?

– Non, je ne me moque pas. Imagine donc que nous nous battions pour elle au bord de ce fleuve... Ce serait une triste répétition de l'histoire. Et puis...

Le Passeur se tait.

– Et puis ?

Il me semble que j'ai hurlé, sans le faire exprès.

– Elle n'aura pas le temps de retrouver Tunde, dit le Passeur. Un mal terrible la ronge. Tu ne la reconnaîtrais pas.

– Khadidja a été détruite par cet homme, dis-je, soudain abattu.

Alors le Passeur me pose la question qui lui brûle la langue depuis mon arrivée dans cette ville :

– Pourquoi donc avait-elle accepté ce travail de conteuse ?

– La misère. Nous n'en pouvions plus, Passeur. Il fallait faire quelque chose. Ça a été n'importe quoi, en fait.

Le seul fait d'avoir prononcé ces mots ravive la vieille blessure. Je me mets à raconter Khadidja au Passeur et alors il m'arrive cette chose terrible : je ne peux plus m'arrêter. C'est un besoin plus fort que moi. J'ai soudain peur de ne plus entendre ma propre voix.

– Tu sais, Passeur, Khadidja n'a pas disparu. Elle s'est dissipée comme la brume au soleil du matin. Et le matin de Khadidja était celui de la folie. De ne jamais avoir vu celui à qui elle parlait depuis si longtemps lui était insupportable. Qui était donc cet homme dont elle ne savait rien ? Elle me disait : « Je le vois, il est tapi dans les ténèbres. Je sens sa présence. Cette riche demeure solitaire étouffe sous le poids du silence. Alors, je me tais et le silence n'est plus le même. Le silence devient une pressante invite à la parole. »

Je me souviens aussi de l'épisode du joueur de kora, que m'avait rapporté Khadidja. Voici ce qu'elle me disait : elle était assise sur sa chaise et au moment où elle allait raconter les fameux exploits de Dieng Mbaalo, un homme en tenue anango est venu s'installer à côté d'elle et s'est mis à l'accompagner en pinçant délicatement les cordes de sa kora. Khadidja ajoutait, à propos de ce joueur de kora :

– J'entendais à peine ses murmures, et pourtant ils donnaient la densité du réel à la vie imaginaire de Dieng Mbaalo. Je ne me suis jamais sentie aussi inspirée que ce jour-là, Lat-Sukabé. Pas un instant, le joueur de kora n'a levé la tête de son instrument. Et malgré mes efforts, nos yeux ne se sont pas rencontrés une seule fois.

Cependant, le lendemain, Khadidja niait farouchement m'avoir jamais parlé d'un quelconque joueur de kora. J'ai eu du mal à cacher ma stupeur et elle a encore fait une de ses crises :

– Tu me crois déjà folle, n'est-ce pas ? Tu es bien pressé, mon ami.

Je n'ai rien trouvé à dire et Khadidja s'est pris la tête dans les mains :

– Je sens que tu fais tout pour me pousser vers l'abîme, Lat-Sukabé. Je le sens. Ça t'arrangerait, bien sûr. Tu ne m'aides pas, Lat-Sukabé.

J'ai continué à me taire. Je marchais sur des œufs, comme on dit. Avec Khadidja, Passeur, la seule façon de se tirer d'affaire était de rester bouche cousue. Elle avait l'art de détourner les mots de leur sens et je me trouvais toujours dans la position de l'accusé qui se sait condamné avant même l'ouverture du procès.

Elle a fini par s'endormir profondément. Pendant toute cette nuit, je ne l'ai pas quittée des yeux : je tenais à savoir, enfin, quels mystères se cachaient derrière le visage frais et juvénile de Khadidja.

Tu m'as demandé tout à l'heure ce qui avait poussé Khadidja à faire ce travail. Tu le sais maintenant. Il faut que j'ajoute ceci, Passeur : nous replongions lentement dans la misère. Plus question, pour Khadidja, d'accepter de l'argent d'un homme qu'elle haïssait de toutes ses forces.

Parlons-en à présent de ce type, Passeur. Qui que fût cet homme, il aimait les défis et trouvait sûrement un plaisir intense dans la destruction de l'autre. Dès le premier jour, il avait lu les traces évidentes de nos malheurs dans les yeux souffreteux et intimidés de Khadidja, mais il avait aussi, sûrement, senti un immense orgueil chez elle, reste de sa folie d'autrefois. Et l'homme avait dû penser : voici une jeune femme pauvre qui attend tout de la vie, elle est fière mais elle aime l'argent, comme tous ceux qui n'en ont jamais eu assez et moi je vais la casser en mille morceaux. Mais peut-être, Passeur, suis-je en train de foncer tête baissée vers une impasse. Jamais nous n'avons eu la moindre preuve que cet inconnu était un être humain ni seulement qu'il existait réellement. Jamais, je te le dis. Et cela, des débuts de Khadidja jusqu'au jour d'aujourd'hui où, assis sous mon arbre, essayant de t'expliquer amicalement les choses, Passeur, le monde me paraît tout d'un coup si différent.

Khadidja comparait parfois l'individu à un rat d'égout et se vantait de pouvoir le débusquer sans peine.

– Je ferai comme les jeunes gens de Nimzatt avec les rats, je verserai de l'eau bouillante dans son trou et, aveuglé par la douleur, il sera à ma merci.

Évidemment, ce n'était qu'une façon de parler. Elle voulait seulement dire que bientôt l'inconnu serait obligé d'avancer à visage découvert, car il ne pourrait pas résister plus longtemps à toutes les émotions qu'elle distillait, avec un art consommé de la métaphore et de l'allusion, dans ses contes.

Un jour, elle a connu la tentation du passage à l'acte. Elle s'est dirigée d'un pas résolu vers la porte derrière laquelle était censé se trouver le sinistre Monsieur. Un petit bruit sec : deux parois glissant l'une vers l'autre. Il avait probablement suffi à l'homme d'appuyer sur un bouton. En une fraction de seconde, l'incident était clos. Khadidja avouait cependant qu'avec un peu de courage, elle aurait pu facilement forcer le passage. Seule une peur

irraisonnée l'avait arrêtée au bord de ce qui, pour elle, ne pouvait être que l'abîme. Khadidja était ensuite restée debout devant la porte close, promenant des yeux hagards autour d'elle. La porte s'était rouverte sans bruit et elle s'était docilement rassise sur sa chaise. Apprivoisée.

Je me souviens, Passeur, comme Khadidja était sûre d'elle au début de sa guerre. *Le Cavalier et son ombre* allait être, dans son esprit, une véritable partie de plaisir. L'inconnu, de l'autre côté, ne comptait même pas. Un type qui faisait son petit cinéma. Elle le dompterait en un rien de temps.

– Tu verras, Lat-Sukabé, comme je te foutrai l'âme de notre peuple dans cette histoire, tu verras, il sera indigné et il me demandera de me taire ! disait-elle avec fougue.

Elle avait tout essayé : une humilité distante et ironique, puis un tutoiement complice et même des manœuvres érotiques. Oui : même cela, Passeur... Elle mettait des tenues de plus en plus provocantes pour aller chez ce Monsieur. S'apercevant que la situation commençait à m'intriguer et que je souhaitais au moins être rassuré, Khadidja a entrepris de m'ôter mes illusions. Tu ne me demandes pas ce qu'elle m'a raconté ? Tu ne me croiras pas, Passeur, si je te le dis. Elle m'a rappelé comment, au douzième siècle, dans l'ancien royaume du Waalo, Faat Bóoy, une femme du peuple, volontaire et habile, avait eu raison des silences obstinés de Njaajaan Njaay, l'Ancêtre de tous les Wolofs, le fondateur de trois patries. Rien de moins. Une si vieille histoire. Elle m'a dit à peu près ceci :

– Njaajaan Njaay jouait lui aussi les muets. Surgi des profondeurs du fleuve, il faisait celui qui n'a pas de bouche. Alors Faat Bóoy a dit aux dignitaires du royaume : « Laissez-moi faire. » Elle a d'abord affamé l'étrange visiteur puis a mis ses sens en émoi, selon le bon vieux principe : tout promettre, ne rien donner. Le bonhomme, fou de désir, a alors tenté de lui parler par des gestes mais Faat Bóoy a fait semblant de n'avoir rien compris. Et que crois-tu qu'il arriva, Lat-Sukabé ? Eh bien, à bout de nerfs, Njaajaan Njaay y est allé de son interminable laïus. Il voulait ceci, il voulait cela, tu vois ce que je veux dire. Mais il faut reconnaître, Passeur, que cela en valait la peine, qu'il se soit enfin mis à parler, Njaajaan Njaay, car il créait ainsi une langue et une nation.

Mais, Passeur, aujourd'hui encore cette histoire me paraît incomplète, car elle ne dit pas ce qui s'est ensuite passé entre Faat Bóoy et Njaajaan Njaay. Bon, je suis en train de tout mélanger, encore une fois. Quoi qu'il en soit, il faut croire que Khadidja, elle, avait affaire à trop forte partie. Au bout de quelques semaines, elle ne savait plus très bien où elle en était :

– Je me suis égarée sur le chemin que j'ai pourtant tracé toute seule, observait Khadidja avec une amère lucidité. Qui est l'Ombre et qui est le Cavalier ? Tout glisse de mes mains. Le sens de mes propres paroles m'échappe.

Des mois passèrent. La voix de Khadidja se mit à lui renvoyer l'écho d'une voix qui n'était pas la sienne et, croyant recevoir des réponses de

l'homme, elle mimait un impossible dialogue.

Et puis, Passeur, ces longues heures de démençance où elle se frappait la tête contre les murs. Cet homme croyait-il qu'elle, Khadidja, allait se laisser faire ? Pour se venger, elle le présentait sous les traits les plus farfelus. Parfois, c'était un animal :

– Les yeux que j'ai fugitivement entrevus sont ceux d'un chimpanzé. Glauques et remuants, effroyables pour tout dire.

D'autres jours, elle décrivait avec un grand luxe de détails l'homme étendu auprès de la morte sur la photo. L'histoire que Khadidja avait montée de toutes pièces était la suivante : la femme avait succombé au terme d'une longue maladie et l'homme, fou de douleur, n'avait pas pu se résigner à la croire morte ; convaincu qu'elle était encore vivante, il s'était barricadé avec le cadavre dans sa chambre à coucher. Petit à petit, il était devenu un vrai malade mental, un être brisé à jamais par une souffrance absolue. Au fur et à mesure qu'elle me servait cette version, Khadidja s'apercevait elle-même de certaines invraisemblances et les corrigeait discrètement. Par exemple, le corps avait commencé à se décomposer dans la chambre du Monsieur et les services de la municipalité, alertés par des voisins horrifiés, étaient venus procéder à son enlèvement. Selon Khadidja, l'homme, qui ne s'était aperçu de rien, continuait à murmurer sans cesse au corps absent de sa compagne : « Pourquoi ne veux-tu pas te réveiller pour écouter ces belles histoires ? C'est pour toi que cette jeune femme est venue les raconter, allons, réveille-toi, mon amie. » En le peignant sous ces traits, Khadidja rendait, malgré elle, l'inconnu profondément émouvant. Elle restituait une vie dévastée par la mort d'un être cher et je suppose qu'en ces instants-là, Khadidja n'arrivait plus à le haïr tout à fait.

Au fond, tout cela signifie une seule chose, Passeur : Khadidja a longtemps vécu ses propres fables dans l'attente anxieuse du jour où l'homme apparaîtrait en pleine lumière pour lui dire ces mots si simples : « Madame, vos histoires m'ont rendu heureux. Merci. » Il fallait que cela se passe ainsi, rien d'autre ne pouvait la sauver du sentiment d'avoir jeté sa dignité à la poubelle. C'était vrai, au début, qu'elle faisait ce travail pour de l'argent. Par la suite, il lui fut impossible de supporter le regard impitoyable que posait sur elle le gardien en lui remettant son enveloppe. Elle avait, disait-elle, le sentiment d'être payée pour une passe avec un quelconque individu, dans un de ces hôtels minables du centre-ville.

Les semaines s'en allaient et rien ne se produisait. C'était une affaire totalement insensée. Une autre brûlure dans l'âme de Khadidja, encore plus douloureuse que tout le reste : ses histoires ne tenaient pas debout, elle avait tendance à forcer le trait et l'homme s'en rendait peut-être compte. Elle pouvait presque entendre la voix du terrible Monsieur : « Tu te donnes tout ce mal, juste pour ne pas crever de faim à Nimzatt, ma petite, n'essaie pas de me faire croire que le Rwanda t'empêche de dormir plus que les autres. Là-bas, du côté des vraies collines de Kigali, ils ont arraché les yeux à des vieillards et

pilé des centaines de milliers d'enfants dans des mortiers, mais la vie continue. Va donc au camp d'Uvira, fais un tour sur les routes menant à Bukavu, perds-toi dans la foule des désespérés de Mugunga et reviens m'en parler. Alors, tes mots auront l'odeur forte de la vérité et je te croirai. Pas avant. Tu exagères tout parce que tu ne sais rien des grandes tragédies du peuple noir, ni au Rwanda ni ailleurs. Je ne te fais pas de reproche, c'est ici que tu vis et que tu dois payer ton loyer, mais ne crois pas que je suis dupe. Tu mens. »

Le plus terrible, comme toujours en pareil cas, c'était que Khadidja sentait au fond d'elle-même que l'homme avait raison. On ne peut rien te cacher, Passeur, car tu es le diable en personne : Khadidja savait à quel point elle se mentait à elle-même dans chacun de ces contes pleins de sang et de larmes. Cela la plongeait dans l'angoisse et dans la honte.

Par pur désespoir, elle commença alors à semer grossièrement la confusion. Elle arrivait, s'asseyait sur sa chaise et, annonçant une histoire, en racontait une autre. Un jour, elle est restée silencieuse pendant toute la séance, les yeux fixés sur le portrait de la morte en face d'elle. Au bout de deux heures, la sonnerie a retenti. Le gardien est venu lui tendre son enveloppe. Elle l'a refusée d'un mouvement rageur de tout son corps. Progressivement, elle perdit le fil de son récit et se lança dans de délirantes improvisations, brouillant les pistes et, dans certains cas, mêlant des épisodes anodins de notre vie quotidienne à des événements où ils n'avaient rien à faire. Tu as remarqué, n'est-ce pas, avec quelle constance elle dénigre mes jouets thaïlandais ? Tu l'as remarqué, hein ?

Le Passeur ne me répond pas. Est-il toujours là, d'ailleurs ? Je ne sens plus sa présence. Peu importe qu'il soit parti ou non. L'expression favorite de Khadidja me revient à l'esprit : tuer le Roi. Dans l'état lamentable où je me trouve, j'en suis capable pour de bon. Autour de moi, aucune trace du Passeur. Je pense, dépité et furieux : je suis bien capable de parler tout seul, je n'ai besoin de personne pour cela... Je hurle, à faire trembler le tronc de mon arbre, que je peux parler tout seul.

En tout cas, cela m'a fait du bien. Mes nerfs étaient sur le point de me lâcher et je me sens soulagé.

J'entends de nouveau le Passeur :

– Cesse de crier comme cela. Je n'ai pas bougé de ma place et je t'ai écouté jusqu'au bout. Tout ce que tu viens de me raconter, je le savais.

– Tu as remarqué, je ne t'ai même pas demandé comment tu as fait pour savoir tout cela, dis-je en me tournant vers lui.

– Je te remercie de ton tact. Écoute bien ceci à présent : tu dois renoncer à ce voyage.

La voix du Passeur est lente et profonde. Je me rebiffe :

– Il s'agit d'aller trouver Khadidja à Bilenty et, quoi qu'il ait pu lui arriver, de rester à ses côtés.

– Tu sais, fait-il avec amitié, l'endroit où se trouve Khadidja ne s'appelle

pas Bilenty.

J'étais réellement subjugué.

– Mais Dieng Mbaalo existe, c'est notre héros national et il est né à Bilenty, où m'attend Siraa, répliquai-je, effaré.

Je n'étais même plus sûr de ces choses pourtant si évidentes.

– Siraa ? Te rends-tu compte de ce que tu es en train de dire ?... Tu ne veux pas l'admettre, mais tu es très malade. Tu as beaucoup vomi au cours de la nuit et tu commences à délirer.

– Tu veux dire : moi aussi ?

– Oui, Lat-Sukabé. Toi aussi.

Je m'aperçois que le Passeur vient de m'appeler, pour la première fois, par mon prénom et rien que cela fait déborder mon cœur de joie et d'amitié.

– Il me faut savoir, Passeur.

– Personne ne saura jamais. Khadidja est arrivée sans bagages dans cette ville il y a une dizaine d'années. Au début, elle se rendait chaque soir au night-club du Villa Angelo. Nous avons d'abord pensé que c'était une nouvelle prostituée. Elle s'installait sur un tabouret, au bar, et regardait les gens danser sans rien dire. Les premiers clients qui ont essayé de la lever se sont aperçus d'eux-mêmes, très vite, que leur supposition était comment te dire... absurde, ou plutôt non, qu'elle avait quelque chose d'indécemment. Ils ont vu avec effroi que Khadidja n'avait pas, pour ainsi dire, de corps. Vers l'aube, elle disparaissait. Puis, pendant tout un hivernage, Khadidja a erré dans les rues de notre ville en racontant toutes ces histoires sur Bilenty. Au début, nous avons cru mal comprendre. Aucun de nous n'avait encore entendu le nom de ce village. Quand elle a commencé à parler à quelqu'un qu'elle nommait le Cavalier, nous avons compris qu'elle était complètement folle. Aussi simple que cela. Elle portait les mêmes habits depuis son arrivée et ils étaient chaque jour un peu plus sales...

– Attends un peu, Passeur... Une robe bleue. Elle portait cette robe, le jour de sa disparition...

Une extraordinaire nostalgie m'étreint.

– Possible..., répond le Passeur.

Il est un peu agacé, le Passeur. Après tout, il y a huit ans que ces choses sont arrivées, et j'ai tort de m'imaginer que Khadidja s'est trouvée, à un moment quelconque, au centre de sa vie. Mais comment un homme tel que lui peut-il oublier la couleur d'une seule robe ?

Il dit encore :

– Possible... J'ai oublié. Elle arrêta les gens dans la rue pour leur dire qu'elle voulait aller à Bilenty, que le Cavalier s'y trouvait peut-être déjà et que sans Tunde, nous resterions une nation d'esclaves. Plus tard, nous avons su qu'elle parlait du peuple noir. Les services de sécurité se sont intéressés à elle pendant quelque temps. Il y avait certaines allusions politiques extrêmement graves dans ses propos et, surtout, elle se tenait chaque matin devant la statue d'Angelo Suleimaan, pour l'insulter avec véhémence, les yeux fous, le geste

désordonné. Cela aurait pu lui coûter cher. On plaisante avec tout dans cette ville, sauf avec le grand Angelo Suleimaan. Khadidja s'en foutait. C'était comme si elle nous reprochait de nous prosterner devant une idole en lieu et place de Tunde, le seul vrai Dieu. En fin de compte, la police a décidé qu'elle n'était pas dangereuse.

– Elle voulait aller à Bilenty et Bilenty ne se trouve nulle part, dis-je, avec un accent de désespoir.

– Nulle part, répondit sobrement le Passeur.

Et moi, depuis avant-hier, je déclare tranquillement que je veux me rendre à Bilenty... Tout le monde a dû me croire aussi cinglé qu'elle. Sadio le portier. Les autres employés de l'hôtel. La vendeuse de maïs, qui s'est bien payé ma tête d'ailleurs, celle-là.

Je demande :

– Et Yande ?

– Khadidja n'a eu qu'une vraie amie, ici, et c'était Yande. Son corps repose au fond du fleuve.

– Yande... Un être exceptionnel, dis-je.

– Oui, elle t'a approché il y a trois jours, pour t'entendre parler de Khadidja. Yande était la seule à comprendre vraiment Khadidja. Elle a eu le temps de me dire, avant d'aller se jeter dans le fleuve, que tu étais un type vraiment bien.

– Pourquoi s'est-elle tuée ?

– Laisse tomber cela, Lat-Sukabé... Parlons plutôt de Khadidja. Je te tends le miroir, et l'autre nom du miroir est l'abîme, Lat-Sukabé. Après, tu choisiras. Moi aussi elle m'a eu à la bonne, pendant un temps, Khadidja. Je suis le Passeur, après tout, et elle s'imaginait que je pouvais la conduire à Bilenty. Tout ce que je t'ai dit hier, à propos du Cavalier, c'est elle qui me l'a raconté. J'ai su que l'on ne pourrait plus rien faire pour elle quand elle a prétendu s'appeler Siraa.

– Et qu'il lui fallait sculpter la colline, en compagnie du Cavalier.

Le Passeur sourit :

– Oui, et tu vois bien qu'il n'y a pas de collines par ici. Paysage désespérément plat. Elle s'est trompée de chimères.

Je n'aime pas qu'on se moque de Khadidja. Je sens mon cœur se durcir et je dis :

– Elle parlait par symboles, Passeur.

– Comme les fous...

– Ou les sages.

– Écoute, Lat-Sukabé...

Il hésite encore, puis se décide :

– Je vais te dire une chose et crois bien que ce n'est ni pour t'effrayer ni pour te décourager. Yande aussi voulait aller à Bilenty. Elle parlait comme toi, avant d'être avalée par les eaux. Et toi, d'ici quelques jours, tu vas te mettre à haranguer les passants, les haillons couverts de poux et la bave aux lèvres.

Parce que, bien sûr, on va te chasser de cet arbre. Ce n'est pas bien, pour les clients du Villa Angelo, qu'un fou soit à cet endroit, tu salis le paysage, si tu veux savoir.

Je me dis avec force : « Surtout ne pas se laisser impressionner. Résister à tout prix. »

– Je suis en possession de toutes mes facultés et j'irai à Bilenty, fais-je calmement.

– Toute la ville a le souffle suspendu à ta décision. Chacun se demande ce que l'étranger va faire. Au fond, tout cela n'est que la suite de l'histoire de Khadidja. Elle attend son ombre, et ce sera toi.

– J'aime cela. Être l'ombre de Khadidja, c'est un beau destin. Si elle vit, je veux aller là où elle est. Peu m'importe comment s'appelle ce lieu.

– Bien sûr, nous irons, l'ami. Demain ?

Soudain, quelque chose de froid, de coupant comme la lame d'un couteau, dans la voix du Passeur. J'hésite sans savoir pourquoi. Une méchante lueur de mépris s'allume dans ses yeux :

– Demain, oui. Je serai prêt dès le matin.

Je viens de relever le défi muet du Passeur, mais je ne suis pas sûr d'avoir dit le fond de ma pensée.

*

Six heures du matin. Le Passeur est là. Nous allons partir.

– Laisse-moi te raconter, Passeur, ma dernière nuit dans ta ville. Veux-tu ?

Il a un hochement de tête où il me semble lire un mélange d'exaspération et de pitié, et répond :

– Je t'écoute...

Je suis surpris par sa gentillesse et j'ai vaguement honte de l'avoir mal jugé jusque-là.

– Tu veux vraiment ?

Je n'en reviens absolument pas. Le Passeur est si gentil, vraiment... Les gens sont toujours meilleurs qu'on ne le croit à première vue. Je lui raconte ma nuit. Une nuit mémorable, que je n'ai pas passée à l'hôtel. Les employés faisaient des histoires pour me laisser reprendre ma chambre et ils voulaient aussi que je quitte mon arbre. Au cours de ma carrière de représentant commercial, j'ai séjourné dans de nombreux hôtels et, soit dit sans vouloir te vexer, Passeur, le Villa Angelo est le pire de tous. Un vrai foutoir. Figure-toi que, malgré ma maladie, j'ai dû en venir aux mains avec Sadio le portier. Il m'a un peu amoché, le brave garçon, ce qui n'est pas difficile dans l'état où je me trouve. Pour me calmer les nerfs, j'ai décidé de refaire les mêmes chemins que Khadidja, dans la même ville. Voilà ce que j'ai fait, Passeur, pendant cette nuit. Il me fallait donner libre cours à des paroles venues du fond de mes tripes, en laissant exploser tous les gestes noués depuis tant d'années par mon corps.

Ma décision était simple : marcher jusqu'au petit matin, en compagnie de Khadidja. De Khadidja ou de son ombre : quelle différence, je te le demande ? Voyager au cœur du passé, non plus pour comprendre, mais pour faire provision de sensations promises à une mort imminente.

Plusieurs fois au cours de cette promenade nocturne, j'ai entendu ta voix, Passeur, pleine de sagesse et d'amitié. Tu m'avertissais : « Va reprendre ton magasin de jouets thaïlandais. Khadidja n'est pas belle à voir. Tu vivras le reste de tes jours dans la tristesse. » Tu sembles ignorer, entre nous, Passeur, que les mots de Khadidja étaient aussi des jouets et, je t'assure, pas de la pacotille de Thaïlande. De toute façon, sa voix étouffait aussitôt la tienne. Elle me disait avec une grande douceur : « *Viens, Lat-Sukabé, avant qu'il ne soit trop tard.* »

Je me suis arrêté à l'endroit où j'avais rencontré la vendeuse de maïs et j'ai pensé : quel peut bien être le sens de ces mots, alors même que Khadidja a depuis longtemps glissé dans sa dernière fable, comme on dévale brutalement une pente trop raide ?

Me sont revenues à l'esprit, dans la ville aux rues désertes, nos effroyables querelles là-bas, à Dorinenstrasse. Parfois, Khadidja me jetait à la figure :

– Je n'aurai jamais d'enfant par ta faute ! Avec ta vie sexuelle débridée, tu m'as foutu toutes ces saletés dans le corps !

– Ma vie sexuelle débridée ?

Je bégayais presque. Mon étonnement était sincère. Où allait-elle donc chercher des histoires pareilles ? Elle répondait, sur un ton cinglant :

– C'est toi qui m'as balancé ça l'autre jour, ne l'oublie pas !

Elle avait une mémoire d'enfer, Khadidja. C'était tout à fait le genre de phrases que j'avais pu lui sortir, en effet. Un de ces jours où je m'asseyais en face de Khadidja pour m'accuser moi-même de tous les maux de la terre ; croisant et décroisant les doigts avec une discrète théâtralité, je me traitais d'individu immonde, et après avoir patiemment démonté tous les ressorts de mon abjection, je lui disais :

– Ce pays ne nous vaut décidément rien, rentrons chez nous, nous allons souffrir au début, c'est vrai ; ensuite ça ira mieux.

Je parlais avec lenteur, une lenteur étudiée, avec de grandes phrases pathétiques qu'il me plaisait, aussi, de croire très justes. Oui, j'avais pu dire un jour comme celui-là une chose pareille et sans doute mon visage avait-il paru assombri, un instant, par une noble tristesse. Mais ce que Siraa ne pouvait pas même soupçonner, c'était que tout en parlant de la sorte, accablé par une douleur sincère, mon cœur restait de pierre et que je me demandais comment un être humain pouvait accéder à sa vérité profonde par tant de mensonges. En fait, je n'avais jamais rien ressenti et en ce moment-là non plus je ne ressentais rien. Il m'était difficile de saisir le rapport entre moi-même et cette personne qui parlait par ma bouche. Un peu de remords venait, certes, me perturber parfois. Mais le remords, toujours si éphémère, est

d'ailleurs souvent tellement comique. Je me suis souvenu. Tous les cris, véhéments et inaudibles de Khadidja, à l'intérieur de ses tripes. Je lui en voulais, je crois, d'attendre beaucoup trop de l'existence et de s'imaginer que ses espérances devaient engager chaque seconde de ma propre vie :

– Retourner au pays, d'accord, disait-elle, soudain radoucie, mais pour faire quoi, exactement, Lat-Sukabé ?

– Nous louerons une petite chambre dans un quartier comme Nimzatt ou Benn Tali, ensuite nous verrons venir.

– Tu as raison, ici ça n'est plus possible, tu as remarqué comme dans leur tramway les gens ont les yeux de plus en plus durs ? Je les déteste !

Quand Khadidja détestait les autres avec une telle force, c'était bon signe pour nous deux. Un léger mieux survenait. Hélas, jamais pour longtemps.

Quelques jours après une de ces discussions, j'ai trouvé Khadidja littéralement prostrée sur le lit :

– Que se passe-t-il, ma grande ?

Elle m'a montré du doigt l'aquarium. Les petits poissons rouges n'y étaient plus. Quand l'envie lui venait de semer la pagaille, il fallait s'attendre à tout. Elle avait cet air de défi qui était comme sa seconde nature. Je lui ai posé une question, juste pour dire quelque chose et elle m'a jeté à la figure :

– Je vois clair en toi, Lat-Sukabé. Tu es si nul, en réalité...

Si elle m'avait traité d'ordure, sans doute l'aurais-je mieux supporté, en mettant cela sur le compte de la colère. Mais Khadidja savait très bien quels mots il fallait, et à quel moment, pour faire mal. Celui-ci était d'autant plus blessant que j'étais persuadé d'avoir complètement raté ma vie.

Cela dit, je ne saisisais pas tout à fait le rapport avec les petits poissons rouges. Mais, déjà à l'époque, Khadidja se moquait bien des rapports qui pouvaient exister entre les choses.

– Eh bien, tu exagères...

– Maudit soit le jour où j'ai fait ta connaissance, Lat-Sukabé.

En entendant ces mots, j'ai revécu notre première rencontre. Souvenirs très différents, pour ne rien te cacher, Passeur, de ce que Khadidja en a dit, dans *Patchwork*, une de ses histoires sur laquelle j'ai bien le droit de superposer la mienne. Veux-tu l'entendre ? Ce sera peut-être le mot de la fin pour moi. Ou – sait-on jamais, Passeur ? – le commencement d'autre chose...

Un après-midi ensoleillé. J'accompagne à la plage des enfants en colonie de vacances. Un de ces nombreux petits boulots que j'ai dû faire, là-bas, pour ne pas rester au fond du trou. Une jeune femme passe et un de mes gamins envoie, pour la taquiner, un peu de sable sur ses cuisses longues et fines. Elle fait mine de se fâcher, court après l'enfant et, quand elle le rattrape, l'entraîne vers la mer en le menaçant de le noyer. Quelques minutes plus tard, ils sont les meilleurs amis du monde. Le lendemain, elle est de nouveau sur la plage et nous nous croisons juste au moment où elle sort de l'eau. Khadidja sortant des eaux : tu te rends compte, Passeur ? Nous étions les deux seuls Africains sur les lieux et j'ai compris, dès le premier regard, que nous venions du même

pays. Elle est en maillot de bain jaune et son corps est parfait. Elle est grande, noire, et sous son foulard on devine de longues tresses. Pendant que nous parlons, je ne quitte pas des yeux son sexe imprimé avec netteté sur son maillot humide et je vois des poils déborder de chaque côté de ses cuisses. Elle se passe délicatement la main sur le visage pour en essuyer l'eau. Je pense alors avoir vécu un instant de pure folie, un de ces instants où on pressent dans un corps de femme les enjeux obscurs du destin. Ce souvenir est avant tout celui d'un dévoilement. Sous mes yeux, Khadidja devient, à mesure que le temps passe, cet être étrange, que chacun invente un jour ou l'autre et qu'on appelle la plus belle femme du monde. Lorsque le brouillard se dissipe, je suis, comme tous les jeunes fous, résolu à mourir pour elle. Je me souviens d'avoir aussitôt remarqué ses deux incisives écartées, ce qui est, selon la croyance populaire, un signe de sensualité. De fait, Khadidja me dira plus tard, avec une stupéfiante désinvolture :

– Tu sais Lat-Sukabé, je suis une femme très sensuelle.

Et en effet, elle l'était. Les nuits de pleine lune, il lui fallait un homme à ses côtés et elle aimait les lents rituels érotiques. Elle ouvrait son corps sans retenue et je n'ai jamais pu savoir ce qui commandait cette générosité, la hantise de la mort ou, à l'inverse, le désir de se détruire. Une de ses idées, c'était que faire l'amour était la plus belle chose au monde. Tout cela était d'autant plus étonnant qu'elle paraissait, au premier abord, timide et sauvagement repliée sur elle-même. Et de fait, nos relations sont restées chastes pendant longtemps. Parfois, à mon réveil, je trouvais sur la table de nuit un bout de papier où elle avait griffonné de son écriture large et rageuse : « Je ne sais pas si nous nous rêvons ou non, ce qui est sûr c'est que cela ne fait pas mal. » Elle a toujours su, d'instinct, ce que parler veut dire, Khadidja. Je lui répondais par des phrases si pauvres que je ne m'en souviens même plus. Pourtant, au-delà de ce jeu d'enfant assumé jusqu'au bout, nous restions deux êtres encore bien flous l'un pour l'autre.

*

Le Passeur m'observe paisiblement, l'air de dire : « Ton histoire est intéressante, mais j'attends. Décide-toi. »

Je lève les yeux sur lui et je pense à mon magasin de jouets et à tout ce qui aurait pu me décider à rester sur la terre ferme. Je ne le cache pas, au cours de ma nuit d'errance dans cette ville, j'ai plusieurs fois songé à retourner au Villa Angelo, payer ma note et m'en aller tranquillement. Mais chaque fois que je pensais à mon magasin de jouets thaïlandais, j'éclatais d'un rire formidable au milieu de la nuit.

– Nous y allons, dis-je au Passeur.

Il y avait quand même cette lettre de Khadidja. Il y avait *surtout* cette lettre. Il m'était impossible de faire comme si Khadidja ne me l'avait pas écrite. Je dois partir.

– L'endroit où tu veux que je t'emmène n'existe pas, dit encore le

Passeur qui me sent mûr pour la défaite.

Je m'emporte :

– Allons ! Allons ! Elle va s'impatienter.

Je suis très excité et je sens que la mécanique est en train de se dérégler définitivement. Je veux surtout qu'on en finisse au plus vite.

Le Passeur me regarde et secoue doucement la tête :

– La pirogue nous attend sur la berge du lac Tassele. Nous allons nous laisser guider par les nuages.

– Pardon ? Ai-je bien entendu ?

Je viens d'avoir une terrible intuition. Le Passeur m'apparaît, en ce moment précis, avec une brutalité inouïe, sous les traits d'un démon grimaçant. Je me promets d'interroger plus tard Siraa pour en avoir le cœur net. Ce soir même, Siraa me dira la vérité sur le Passeur. Elle sait tout, Siraa.

– Les nuages me servent de boussole depuis toujours, dit-il. Tu m'entends ?

Je ne lui réponds même pas. Je ne parlerai plus qu'à Siraa. Elle au moins, elle ne me mentira jamais. Si vous avez bien écouté les histoires de Siraa, vous devez savoir ce que je veux dire.

Pendant que la pirogue glisse lentement vers Bilenty, je contemple, songeur, les eaux du Tassele.

Boswil, 20 novembre 1996